







ŒUVRES
DE MONSIEUR
RIVIERE DU FRENY.

Tome Sixiéme.

ŒUVRES

DE MONSIEUR

RIVIERE DU FRENY.

TOME VI.

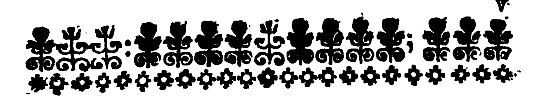


A PARIS,

Chez BRIASSON, ruë S. Jacques, à la Science.

M. DCC. XXXI.

Avec Approbation & Privilege du Roy.



TABLE

Des Piéces contenuës dans ce sixiéme Volume.

NOUVELLES HISTORIQUES.

FIN DE LA TABLE.

OEUVRES



OEUVRES MÊLE'ES DU SIEUR RIVIERE

DU FRENY

PROCE'S D'UNE FILLE RECLAME'E PAR DEUX MERES.



CE Procez se poursuit presentement à Lyon ; mais je prendrai l'Histoire de plus loin, car on vient de m'envoïer des memoires secrets sur l'origine de cette avanture.

Ces sont les amours d'un jeune Lyonnois & d'une jeune Lyonnoise. Je tairai le nom de ces Amans : l'Histoire est pourtant publique, tout Lyon les connoît ; ute la Ville les nomme, je ne les nom-

merai point, je veux être plus discret qu'une Ville entiere. Leurs noms de galanterie seront, si vous voulés, Cleonte, & Angelique; & sans rien changer au fond de l'avanture, je deguiserai seulement les noms & les qualités des principaux Acteurs.

Angelique & Cleonte se rencontrérent par hazard dans une assemblée. Angelique Fille sage & modeste, regarda tant Cleonte dès la premiere fois que dès la seconde elle n'osoit plus le regarder; mais Cleonte moins timide fixa si tendrement ses yeux sur elle qu'il en devint passionnément amoureux.

Si Angelique est brune ou blonde, si Cleonte a beaucoup d'esprit ou s'il en a peu, je n'en sçai rien; on ne m'a pas fait le détail de leurs perfections; mais j'ai sçu qu'ils s'entr'aimérent comme s'ils eussent été parfaits.

Cleonte trouva un jour l'occasion de parler en particulier à Angelique; d'abord il lui fit une déclaration d'amour à la Françoise, & sans s'amuser à lui apprendre qu'il l'aimoit, il commença par lui jurer qu'il l'aimeroit toute sa vie: Mais

Angelique le conjura de ne la point aimer, parce que des raisons de famille l'empêcheroient de pouvoir jamais être à lui.

Que je suis malheureux ! s'écria Cleonte ; un pere avare que j'ai : m'empêchera aussi d'être à vous. Ils se conterent l'un à l'autre toutes les raisons de famille qui s'opposoient à leur union, & là-dessus ils resolurent très-prudemment de ne se plus voir. Angelique s'en alloit, mais par un excés de prudence elle revint sur ses pas pour défendre à Cleonte de penser jamais à elle. Oüi, dit-elle, pour votre repos je vous défends de m'aimer. Que vous êtes cruelle, s'écria Cleonte, de soupçonner seulement que je puisse vous obéir : ah ! me défendre de vous aimer, c'est me prouver que vous ne m'aimés guéres. Ensuite il se plaignit de son malheur en des termes si tendres, si passionnés, qu'Angelique en soupira, & lui dit en voulant fuïr ; hé bien Cleonte aimés-moi donc ; mais je vous défends de me voir jamais. Cleonte l'arrête, se jette à ses genoux ; se desespere ; vous aimer sans vous voir, vous voulés donc que je meure. Helas ! lui répond-elle, (croïant déja le voir mourant)

hélas voïés-moi donc ; mais ne me parlés plus de votre amour. Autre desespoir : autres ménaces de mourir. Hé bien (dit Angelique toute troublée) vous me parlerés donc ; mais que personne n'en sçache rien, car si j'y consens, c'est dans l'esperance qu'il arrivera quelque changement dans nos affaires. Il en arrivera sans doute, reprit Cleonte ; mon amour m'en assure.

Ils se quitterent, dans l'esperance de pouvoir obtenir par leurs soins, le consentement de leurs parens ; & se virent plusieurs fois, pour se rendre compte des facilités qu'ils se flattoient d'avoir trouvées. Cependant les obstacles étoient toujours les mêmes ; ils ne diminuoient qu'à leurs yeux ; mais ils se les diminuoient l'un à l'autre à mesure que le desir de les surmonter augmentoit dans tous les deux. En un mot, leur amour les aveugla si fort qu'en peu de jours toutes les difficultés disparurent : Ils se persuadérent fermement que rien ne pouvoit plus s'opposer à leur mariage, & qu'ils n'avoient contre eux qu'un peu de tems à attendre. Ils remirent donc les formalités à ce tems-là ; mais dès ce même

jour la foi de mariage fut donnée reciproquement, un anneau fut mis au doigt de l'Epouse, & tous deux convaincus que la foi mutuelle & l'anneau nuptial suffisoient : tous deux enfin dans l'aveuglement & dans la bonne foi, s'imaginérent être assez mariés pour pouvoir s'assurer qu'ils l'étoient.

Le Pere de Cleonte étoit pour lors à Paris. Son consentement étoit necessaire, & nos Epoux étoient convenus que c'étoit par-là qu'il falloit commencer. Ainsi Cleonte resolut de partir au plutôt. Les adieux furent plus tendres que tristes, parce que Cleonte étoit sûr, disoit-il, de rapporter le consentement de son Pere. Il ne quittoit Angelique que pour aller s'assurer le bonheur de passer avec elle le reste de sa vie. Il part enfin & laisse Angelique fort triste de son départ, mais très-persuadée que le mariage se confirmeroit à son retour.

Quelques semaines s'écoulérent : Angelique entre la tristesse & l'esperance n'étoit pas tant à plaindre qu'elle le fut dans la suite ; les reflexions commencerent à la troubler ; Elle envisage sa faute, elle

en a honte, mais elle se flatte que cette honte sera toujours ignorée, ne se doutant point jusques-là qu'elle portoit dans son sein, une preuve qu'on ne peut tenir cachée qu'environ huit ou neuf mois. Elle ne connoissoit encore qu'une partie du mal qu'elle avoit fait; ainsi elle n'en étoit qu'à demi répentante: Ses regrets étoient moderés par un souvenir agréable; les regrets sinceres ne lui vinrent qu'avec les maux de cœur.

Imaginés-vous ses allarmes & sa douleur; joignés à cela l'absence de son amant: elle n'en recevoit aucunes nouvelles; elle se crut oubliée, trahie, abandonnée. A qui s'en plaindre? à qui se confier dans une situation si cruelle? elle ne trouve de soulagement que dans ses larmes. Laissons-la pleurer à loisir, pendant que nous parlerons des autres personnes qui ont part à cette avanture.

Une femme de bien, avoit épousé depuis quelques années un bon Bourgeois fort curieux d'avoir lignée, & fort mal intentionné pour ses héritiers collateraux. Cette femme que je nommerai Dorimene, va faire ici un personnage tout opposé à

celui d'Angelique.

Dorimene avoit le malheur d'être sterile, & c'est ce qui la desesperoit, car cette sterilité la faisoit presque haïr de son Mari. Le bon Bourgeois qui se préparoit pour lors à faire un long voïage, étoit au desespoir de partir sans s'être assûré un héritier. Un soir qu'il rentroit chez lui triste & rêveur, sa femme qui avoit médité tout le jour la maniere dont elle le recevroit, attend le moment qu'il rentre dans sa chambre, court à lui comme une femme transportée de joïe, se jette à son col en criant d'une voix entre-coupée, bonne nouvelle mon cher Mari! bonne nouvelle! J'ai tant de joïe que je ne puis parler: quelle joïe? dit le Mari, de quoi s'agit-il? Elle, au lieu de répondre, recule quelques pas comme une femme qui chancelle, & se laisse tomber sur un fauteüil en feignant de s'évanoüir. Le bon homme allarmé s'empresse à la faire revenir; elle revient un peu, le regarde tendrement, & lui dit d'une voix foible: ah mon cher Mari! voici la troisiéme fois que je m'évanoüis depuis ce matin, & ce sont ces évanoüissemens qui font ma joïe.

Elle recommence à l'embrasser ; nouvelle joïe, nouveaux transports. Etes-vous folle, dit le mari. Je vous le repete, répliqua la femme, ce sont ces évanoüissemens & ses maux de cœur qui me charment, car ils confirment les doutes que j'ai depuis quelque temps. Oüi mon cher mari, je crois qu'enfin je suis en état de vous donner un gage vivant de ma tendresse conjugale. Ah Ciel ! s'écrie le bon Bourgeois, quoi vous seriés enceinte ? est-il possible ? elle jure qu'elle le croit. Il l'embrasse à son tour celle qu'il croit féconde ; il est plus charmé qu'elle ne feignoit de l'être. Ce n'est plus entr'eux que transports, que larmes de joïe feintes & veritables. En un mot depuis ce moment jusqu'à son depart, elle joüa cette alternative de joïe & d'évanoüissemens ; & il partit convaincu qu'il trouveroit à son retour, le fils aîné de plusieurs autres qu'elle lui promit, en lui disant adieu.

Dès que le mari fut parti, Dorimene ne s'occupa plus que du soin de paroître grosse aux yeux de ses voisines ; & de terminer cette grossesse, comme si elle eut été veritable. Pour cela il falloit un enfant

d'emprunt ; il falloit confier son dessein à quelqu'un qui pût l'aider. Elle fut trouver une Sage-femme qui avoit été autrefois sa servante , femme habile , inventive, une intriguante , enfin qui s'appelloit Nerine. Après avoir promis une grosse recompense à cette Nerine, Dorimene lui dit en deux mots que son dessein étoit de donner un fils à son Mari.

Nerine pleine de zéle commence à lui faire l'éloge du plus discret de tous les jeunes Lyonnois qu'elle connoissoit. Dorimene l'interrompt avec colere. Etes-vous folle ? ne me connoissés-vous pas ? je vous connois de reste, dit Nerine ; mais pour faire plaisir à son Mari, une honnête femme ne pourroit elle pas..... Taisés-vous, Nerine. Mais comment faire donc, Madame ? comment faire ? reprit Dorimene, je vais vous expliquer mon dessein.

Dorimene & Nerine eurent ensemble une conversation fort longue. Pour conclure en deux mots, qu'il falloit chercher dans la ville quelque femme, ou fille qui craignit autant de paroître mere, que Dorimene souhaitoit de l'être, afin

qu'elle voulût bien lui ceder son droit de maternité.

Pendant que notre intriguante va chercher cet enfant de hazard, chez les plus jolies personnes de la ville, quoique cela se trouve aussi chez les plus laides, Dorimene commence à joüer toutes les affectations & les grimaces d'une premiere grossesse. Propose-t'on à Dorimene une promenade, elle l'accepteroit, dit-elle ; mais la difficulté c'est la voiture. Le Carosse la blesseroit ; la Chaise à Porteurs lui souleve le cœur ; elle a peur en batteau ; à pied on fait des faux pas, le plus sûr est de rester chez elle ; mais elle craint d'y donner à joüer. Les grimaces & les contorsions des joüeurs lui font horreur ; elle ne veut voir que des femmes gracieuses, & de beaux hommes. Point de spectacle, sur tout ni Comedies ni Opera ; elle accoucheroit d'un Neptune ou d'un Arlequin. Elle se reduit donc au plaisir de la bonne chere ; elle s'y dedommage, en se jettant sur les plus friands morceaux. Elle les arrache à ses voisins de table : tout est permis, dit elle, c'est une envie de femme grosse ; elle veut manger

de tout ce qu'elle voit, & dire tout ce qui lui vient en pensée, jusqu'à des medisances, de crainte que son enfant n'en soit marqué.

Parmi toutes ces feintes, elle n'oublie pas la principale; il faut figurer par la ceinture. Elle applique sous un large corset un coussinet de satin bien matelassé semblable à ceux dont les femmes maigres se font des hanches majestueuses. Dorimene s'en garnit & prend soin d'augmenter de mois en mois cette grossesse de cotton. En un mot, elle joüe son rôle si naturellement que les plus fins y sont trompés. Retournons à la pauvre Angelique qui prend autant de peine à cacher les défauts de sa taille, que celle-ci en prend pour gâter la sienne.

Angelique étoit à peu-près sur son septiéme mois, lorsqu'elle fut contrainte par une mere imperieuse qu'elle avoit, d'aller avec elle visiter une voisine, & cette voisine étoit justement Dorimene; la mere d'Angelique étoit scrupuleuse sur le ceremonial des visites. Elle en devoit une à Dorimene; elle veut absolument que sa fille l'accompagne dans ce devoir

indiſpenſable. Angelique obéït, & les voilà chez Dorimene où pluſieurs autres voiſines s'étoient aſſemblées.

Angelique ſouffre & gémit de ſe voir emprisonnée dans un habit ſerieux ; & ſon corps la ſerre cruellement, quoiqu'il ſoit laſſé bien lâche ; elle ſe tient droite & ſe guinde en hauteur pour tenir moins de place en largeur.

Dorimene au contraire étale ſa groſſeſſe avec oſtentation : bien à ſon aiſe, ſans ceinture, ſa robbe ouverte à deux battans, appuïant non-chalamment ſes deux bras croiſés, ſur l'honorable fardeau dont chacun la felicite. Quel creve-cœur pour Angelique ! quel contraſte ! helas ! dit-elle en elle-même, que cette femme eſt heureuſe de pouvoir ainſi faire gloire de ce qui fera ma honte, ſi l'on s'en apperçoit.

La Sage-femme étoit pour lors dans la chambre de Dorimene qui affectoit de la tenir près d'elle de peur d'accident. Dès qu'Angelique avoit paru, cette ruſée avoit remarqué ſa taille renforcée & contrainte, ſa demarche peſante & embaraſſée : il n'en falloit pas davantage pour donner des

soupçons à une connoisseuse. Elle observe de plus un visage affligé & maigri dont les traits s'alongent. Angelique s'apperçoit qu'on l'examine ; elle est troublée, il n'en faut pas davantage pour mettre Nerine au fait. Cette intriguante s'approche de Dorimene, & lui dit à l'oreille : voilà une fille qui à bien la mine d'avoir de trop de ce qui vous manque.

Angelique la voïant parler bas, ne douta plus du jugement qu'on faisoit d'elle ; & pour surcroît de malheur, quelqu'un s'avisa de dire à Dorimene qu'elle étoit en bonnes mains d'avoir Nerine pour *Sage-femme* : au mot de Sage-femme Angelique pâlit comme un criminel qui voit son Juge. La mere crut qu'elle se trouvoit mal. Nerine officieuse courut la secourir par avance, & c'est ce qui acheva de la troubler. Dès que la Sage-femme a mis la main sur elle, elle se croit à terme ; la peur la saisit ; elle tombe en foiblesse ; On la porte sur un lit dans une chambre voisine ; où sous pretexte de la laisser reposer, sa mere & les autres femmes qui avoient aidé à la faire revenir de sa foiblesse, la laisserent seule avec Nerine.

Ce fut là le premier moment de bonheur pour Angelique depuis le départ de son Amant ; car Nerine, après toutes les façons que vous pouvés vous imaginer, lui fit tout avoüer, devint sa confidente, & lui promit de la tirer d'affaire, sans que sa Mere même pût s'en appercevoir. En effet, depuis ce jour-là Nerine & Angelique prirent secrettement des mesures. Angelique avoit une tante qu'elle aimoit fort ; elle resolut de lui confier son secret. Cette Tante avoit une maison de campagne fort près de la Ville. Ainsi quand Nerine jugea qu'il étoit tems, la tante obtint de sa mere que sa fille iroit passer quelques jours avec elle à la campagne.

Ce fut là qu'Angelique, par le secours de Nerine, se debarassa de ce qui pouvoit nuire à sa reputation. Elle retourna bientôt après à la ville où elle parut plus belle, plus fraîche, & plus fille que jamais.

Voici où commence le sujet du Procès. La tante & la niéce à la sollicitation de Nerine, convinrent qu'elle se chargeroit de l'enfant qu'elle promit par un billet de représenter toutes les fois que l'amour ma-

ternel d'Angelique la prefferoit de voir en secret cette petite fille, car c'en étoit une, & qui ressembloit parfaitement à sa mere.

Nerine part avec la petite fille, & court d'abord chez Dorimene qui n'attendoit que l'heure d'accoucher de l'enfant d'Angelique. Elle s'étoit mise depuis quelques jours au lit, où plusieurs voisines la venoient voir. Les témoins lui étoient necessaires, afin qu'on ne pût dans la suite lui chicanner la proprieté de l'enfant qui alloit paroître. Il falloit donc que ses voisines vissent & ne vissent pas; c'est ce qui l'embarrassoit, car elles étoient trop curieuses & trop empressées à la secourir. Il étoit difficile d'éluder leur curiosité indiscrette.

D'un autre côté Nerine étoit arrivée avec l'enfant par une petite ruë detournée où donnoit un jardin de la maison. Elle gagna par un escalier derobé une garderobe où elle laissa l'enfant. Cette garderobe donnoit dans la ruelle du lit de Dorimene. Nerine entra seule dans la chambre & donna le signal. Aussitôt Dorimene pria les voisines de la laisser re-

poſer. Elles s'éloignerent toutes jusqu'à l'autre bout de la chambre ; hé bien, dit Dorimene impatiente, à quoi en ſommes-nous ? Tout va bien répond tout bas Nerine ; nous avons tiré d'affaire notre pauvre fille enceinte, & je vais vous faire accoucher de l'enfant de cette fille-là.

Pendant qu'elles parloient bas de la maniere dont elles alloient joüer des gobelets, l'enfant qui s'ennuïoit ſeul dans la garderobe, ſe mit à crier comme un enfant déja né : les voiſines entendirent ces cris prématurés, & tout étoit perdu, ſi Dorimene n'eut eu la preſence d'eſprit de couvrir les cris de l'enfant par les ſiens. Nerine crioit auſſi : courage, Madame, courage, & cela fit un chorus pareil à celui que firent jadis les Corybantes pour cacher à Saturne les cris du jeune Jupiter.

Dans ce moment Nerine eſcamota ſi adroitement l'enfant, que l'aïant gliſſé ſur le bord du lit, elle l'en tira comme s'il fut venu de plus loin, & le fit voir à ces connoiſſeuſes qui s'étoient avancées. Elles admirérent ſa beauté, le trouvant pourtant un peu trop fort pour ſon âge.

Nerine

Netine leur fait ſigne que la malade avoit un grand mal de tête. Elles ſortirent doucement ſur la pointe du pied en attendant le batême qui ſe fit le lendemain.

Voilà un enfant bien vrai-ſemblablement établi daus la famille de Dorimene. Il y fut elevé pendant quelque tems, ſans qu'Angelique ſçut que c'étoit le ſien. On ne m'a point dit comment elle en fut inſtruite ; mais faites attention ici à la circonſtance la plus étonnante de toute l'hiſtoire. Vous avés vû la timide Angelique cacher en tremblant les ſuites de ſon mariage ſecret, & on la voit à preſent réclamer publiquement le témoin de ſa faute ; elle ne craint plus de publier ſa honte. Ce changement ne paroîtroit pas vrai-ſemblable, ſi je n'ajoûtois les raiſons particulieres qui l'ont déterminée à faire un tel éclat.

Angelique n'avoit eu aucunes nouvelles de ſon cher Cleonte, depuis qu'elle l'avoit vû partir pour aller obtenir de ſon pere la permiſſion d'achever ce mariage, dont le commencement avoit été trop precipité Cleonte en partant de Lyon étoit rempli

d'amour & de reconnoissance, mais tout cela se refroidit un peu sur les chemins: il y a cent lieues de Lyon à Paris, peu de jeunes Cleontes peuvent porter si loin un violent amour sans en rien perdre, & sur tout un amour heureux. Celui-ci aimoit pourtant encore Angelique en arrivant à Paris, mais il y trouva son pere mort, il fallut hériter de cent mille écus; il fut si occupé du plaisir & des soins de cette grosse succession, qu'il n'eut pas le loisir de penser davantage à Angelique.

Après un oubli de quelques années, Cleonte tomba malade de la maladie dont il mourut; & avant sa mort, un de ses amis lui apprit qu'il étoit resté à la pauvre Angelique, un gage vivant de l'amour qu'elle avoit eu pour lui; il étoit honnête homme, à l'inconstance près, & de plus il alloit mourir: il écrivit de sa main une espece de testament par lequel il épousoit Angelique, en laissant vingt mille livres, dont la mere joüiroit jusqu'à la majorité de l'enfant; & de plus une forte pension à la mere sa vie durant.

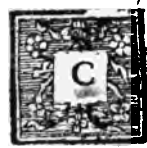
Cleonte mourut ensuite, & sur cette nouvelle, Angelique fut agitée de divers

mouvemens : elle apprend que ſon cher Cleonte eſt mort, mais elle l'avoit cru inconſtant, c'eſt encore pis pour une femme, joignés à cela le mariage poſthume qui repare ſon honneur, elle doit être un peu conſolée ; quoiqu'il en ſoit, ces raiſons l'ont obligée à reclamer la petite fille, & à faire cet éclat qui ne paroiſſoit pas vrai-ſemblable dans une fille ſage & modeſte.





LES DEDITS, HISTORIETTE, OU AVANTURE NOUVELLE.



Omme il ne faut jurer de rien, aussi ne doit-on jamais faire de dedits considerables. La volonté des hommes est trop changeante ; celle des femmes l'est encore plus ; & de toutes les femmes que j'ai jamais connuës, la plus sujette à changer c'est certaine veuve, dont je vais vous conter l'avanture.

Cette veuve étoit très-vive dans ses desirs ; & dans les affaires qui dépendoient de sa tête, elle ne laissoit aucun intervalle entre la volonté & l'execution : en moins de rien en elle tout devenoit

passion, jusqu'à ses vertus; en un mot elle étoit excessive en tout, hors en constance.

Un jour cette veuve capricieuse se prit d'amitié dès la premiere vûë, pour une autre veuve qu'elle rencontra chez une personne de sa connoissance : cette seconde veuve étoit d'une humeur gaïe, enjoüée, ne cherchoit qu'à se réjoüir, & l'unique chagrin qu'elle eut ressenti, c'étoit la mort de son mari, encore ne dura-t'il guéres, & n'empêcha pas qu'elle ne devînt amoureuse d'un jeune homme aimable. Elle en fut passionnément aimée. Elle l'eût bien voulu epouser; mais elle avoit si peu de bien, qu'elle n'eût pas pû le mettre à son aise, lui qui n'avoit rien du tout. Ils se plaignoient un jour l'un à l'autre de l'injustice de la fortune, qui ne leur donnoit pas seulement de quoi contenter leurs desirs sages & reglés, pendant que l'autre veuve étoit assez riche pour suivre à grands frais ses idées les plus extravagantes. La veuve enjouée, mais qui pensoit serieusement au solide, imagina un moïen de mettre à profit les caprices de la riche veuve. Puisqu'elle veut lier societé avec

moi, dit-elle à ſon amant, il faut que ce ſoit elle qui nous marie à ſes depens: Hé comment cela repondit le Cavalier? ſelon le portrait que vous m'en faites, elle n'eſt pas femme à faire plaiſir à perſonne, que par raport à ſes fantaiſies. C'eſt pour cela reprit la veuve que je ne ferai pas grand ſcrupule de tirer parti de ſes caprices. Après avoir rêvé un moment, la veuve enjoüée fit un projet, & voici comment elle commença à l'executer.

Premierement elle reçut avec beaucoup de froideur les avances d'amitié que lui fit l'autre veuve que nous nommerons Beliſe, pour cacher ſon veritable nom. Beliſe donc fit à celle-ci toutes les avances de l'amitié la plus tendre. L'autre veuve reçut ſes offres d'amitié avec une indifference, une froideur qui eût rebuté Beliſe, ſi elle n'eût pas été d'un caractere à s'animer par les difficultés. Elle fut d'autant plus empreſſée auprès de cette nouvelle amie, qu'elle la trouva inſenſible à ſes empreſſemens; enfin pouſſée à bout par ſon indolence affectée, elle la conjura de lui dire pourquoi elle ne repondoit point, du moins par politeſſe, aux avances d'amitié qu'elle lui faiſoit.

C'eſt, lui repondit la veuve enjoüée, parce que je ne veux point être de vos amies. L'Aveu eſt bruſque, lui dit Beliſe. & ſincere, repartit la veuve. Qu'avés-vous donc trouvé en moi, repliqua Beliſe, qui puiſſe m'attirer un pareil mepris? loin de vous mepriſer, reprit la veuve, c'eſt parce que je vous eſtime trop que je veux rompre avec vous; car quand je fais tant que de m'attacher c'eſt pour long-tems, je ſçai que vous n'êtes pas capable d'une amitié durable: mais ſuppoſé que vous vous fixaſſiés pour moi, il me reſteroit encore une raiſon plus forte de ne me point attacher à vous, c'eſt que vous penſés, dit-on, à vous remarier, & je ne veux point être l'amie d'une femme mariée.

Ce diſcours parut bizarre à Beliſe, qui lui dit qu'elle ne penſoit point à ſe remarier; mais que quand elle ſe remarieroit, elle ne comprenoit pas que cela pût faire obſtacle à leur amitié. C'en eſt un invincible, reprit bruſquement la veuve folâtre; eſt-ce qu'une femme mariée peut avoir des amies? avec une femme mariée plus de ſocieté, plus de joïe, ſon humeur s'aigrit, ſon eſprit s'émouce, & ſon cœur s'endurcit.

Beliſe proteſta que jamais un mari ne la

feroit changer d'humeur, &c. qu'elle en avoit deja fait l'experience.

Il m'importe, continua l'autre, & pour mon repos seul à moi, je ne veux point m'attacher à une femme mariée ; il me faudroit partager avec elle tous les soins de son menage, j'en aurois la tête pleine, je serois presqu'aussi mariée qu'elle, elle se prendroit à moi des brusqueries de son mari, & son mari me rendroit responsable des bizarreries de sa femme ; il me faudroit être consolatrice perpetuelle de leurs chagrins, & juge assidu de leurs querelles domestiques ; & en voulant les remettre bien ensemble, je me ferois haïr de tous les deux.

Cette veuve continua ainsi en riant de faire à l'autre un tableau si affreux du mariage, qu'elle commença à l'en degoûter, & lui donna en deux ou trois jours tant d'aversion pour les maris, qu'elle se voüa au veuvage avec tout le zele & toute la ferveur dont elle étoit susceptible, dans ses nouveaux entêtemens. La veuve rusée feignit d'être de moitié dans une voeu qui devoit rendre leur amitié durable, & proposa à l'autre de faire un dédit de trente mille francs, pour celle qui voudroit rompre

pre un vœu si prudent, le dedit fut résolu ; & elles choisirent pour dépositaire un ami commun, ou plûtôt un ami tout dévoüé à la veuve, & qui ne connoissoit Belise, que parce que l'autre lui en avoit ménagé la connoissance, pour venir à bout de ses desseins.

Voilà donc le dédit fait & consigné, il s'agit à présent de le faire payer à Belise ; & pour cela elle trouva moyen de lui faire voir son amant, dont nous avons déja parlé. C'étoit un jeune homme aimable, insinuant & capable de faire tourner la tête à toutes les veuves qu'il entreprenoit. Il trouva la riche Belise digne d'être dupée, mais il avoit peine à se résoudre à la tromper. Il refusa d'abord la commission ; mais son amante lui dit qu'en un besoin elle lui permettroit de vouloir sérieusement épouser Belise ; qu'il n'avoit qu'à lui plaire dans cette intention, pour ôter tout scrupule. Enfin sans plus examiner ce cas de conscience, il s'attacha à Belise. Il ne fut pas longtemps sans la faire repentir du vœu qu'elle avoit fait de ne se point remarier. Elle n'osa confier son amour à son amie, jugeant bien qu'elle seroit sans quar-

tiet sur le dédit : mais enfin cet amour devint si violent qu'elle pria son amie de vouloir bien composer avec elle, & la quitter du dédit pour moitié : l'amie rusée lui jura que dans un autre temps elle n'en auroit pas rabatu une obole ; mais qu'un procés important, pour lequel elle avoit besoin incessamment de 20000. liv. l'obligeoit à lui en remettre dix.

On marchanda, & l'on convint enfin que Belise mettroit vingt-mille francs entre les mains d'un dépositaire, pour être remis après le mariage, dans celles de l'amie ; moïennant quoi, Belise prendroit des mesures avec cet amant pour le mariage. L'argent pour le dédit fut déposé, sous condition qu'on le délivreroit dans huitaine à l'amie, après lequel tems, elle vouloit les dix mille écus entiers. Ce fût la convention.

Belise ne pouvoit avoir aucun soupçon sur le jeune amant : elle sçavoit qu'il n'étoit pas riche, & ne croïoit pas seulement qu'il connût son amie. Elle se pressoit donc de conclure dans la huitaine prescrite, mais l'amant lui faisoit naître d'un jour à l'autre des sujets de retardemens si vrai-

semblables, qu'elle ne pouvoit se deffier de lui. Enfin la huitaine étant échuë, le cavalier fit paroître un obstacle insurmontable, qui differoit le mariage de quelques jours; sur quoi l'amie feignant d'être fort pressée pour son procès, quitta le dédit pour les vingt mille francs comptant; & Belise les fit livrer, dans la certitude où elle étoit de son mariage, pour ne pas donner les dix mil écus entiers: & ce fut déja une partie de la dot que cette pauvre veuve destinoit à son jeune amant, en cas qu'il ne fût pas obligé d'honneur à tenir parole à Belise: mais on esperoit qu'elle romproit la premiere; & ce fut pour la mettre en son tort qu'on lui tendit un second Panneau.

Dès que la veuve eut touché l'argent du premier dedit, elle ne songea plus qu'à en tirer un second; & travaillant en apparence à presser le mariage de son amie & de son amant, elle le retardoit en effet: ce procedé n'étoit pas dans la regle severe des bonnes mœurs; mais l'amour & la necessité relâchent souvent la morale: Nos amans justifioient tout ceci par leur intention: car supposé, disoit l'amant, que

Belise perſevere dans ſon amour, je ne puis en honneur me diſpenſer de l'épouſer : & ſi au contraire, diſoit la veuve, je fais que Beliſe change la premiére, il eſt juſte qu'elle paye le dédit de ſon inconſtance. Eſt-ce trop exiger d'elle, diſoit l'amant, qu'un mois de conſtance ? Il faut abſolument que je faſſe un voïage en Province pour mes affaires : Si vous venez à bout de de la faire changer avant mon retour, mérite-t'elle que je lui ſacrifie l'amour que j'ai pour vous ? non vraiment, répondit la veuve, voïons donc ſi ſa conſtance eſt à l'épreuve du panneau que je vais lui tendre.

Après qu'ils eurent digeré leur projet, le Cavalier alla trouver Beliſe, & la fit convenir de la neceſſité de ſon voïage. Quelques jours après, l'amie qui commença d'être la confidente de ce mariage, dit au Cavalier, en préſence de Beliſe, que puiſqu'il ne pouvoit pas l'épouſer avant ſon départ, il falloit du moins qu'il lui ſignât une promeſſe de mariage avec un dédit. La propoſition fut goûtée par Beliſe ; on fit le dédit de dix mille écus, &

le Cavalier partit réellement pour un voiage nécessaire ; car toute cette intrigue se traitoit moitié franchise, & moitié tromperie de la part des amans ; le Cavalier vouloit de bonne foi s'engager par ce dédit à épouser Belise, si elle persistoit dans le dessein de recevoir sa main : c'étoit donc ici une véritable crise pour nos amans ; car la jeune veuve se voïoit dans la nécessité de rendre Belise inconstante dans un mois, ou de lui voir épouser son amant.

La jeune veuve avoit été recherchée par un jeune Conseiller très-aimable, mais qu'elle n'avoit jamais pû aimer. Ce Conseiller étoit assez mal dans ses affaires pour souhaiter de les rétablir par un riche mariage. Elle lui fit confidence de tout ce qui s'étoit passé, & lui dit que s'il vouloit songer sérieusement à se faire aimer de Belise, elle pourroit bien la lui faire épouser. Le Conseiller, dont l'amour étoit fort rallenti, consentit à tout ce que lui prescrivit celle qu'il avoit fort aimée ; & voici le jeu qu'ils jouerent.

Un jour la jeune veuve parut accablée de chagrin, & Belise lui en demandant le sujet, elle lui dit, que quelque force d'ef-

prit, & quelque gayeté qu'elle eut toûjours affecté d'avoir, elle ne pouvoit surmonter une forte passion qu'elle avoit encore pour un homme dont l'indifference la désoloit : que cet homme n'avoit jamais rien aimé vivement, & n'étoit capable que d'une amitié constante qu'il avoit encore pour elle, mais qui ne suffisoit pas pour un cœur sensible à l'amour. Ce qui m'afflige depuis quelques jours, continua-t'elle, c'est qu'il pense à s'établir, & qu'il épouse une femme bizarre avec qui je ne pourrai jamais avoir aucune liaison ; il faudra que je rompe avec cet ami solide.

Ensuite cette adroite veuve fit un si beau portrait du Conseiller à Belise, qu'elle lui donna envie de le voir : elle ne l'eut pas vû deux fois, qu'il lui parût plus aimable que l'absent : il s'attacha à elle de meilleure grace que l'autre, qui tout occupé de son amour pour la veuve, n'avoit pour Belise qu'une politesse forcée : en un mot le Conseiller fut aimé, & par conséquent le Cavalier absent fut haï ; car la vivacité de Belise la faisoit toujours passer d'une extrémité à l'autre. La voilà donc entêtée

du Conseiller, & fort embarassée de l'absent, qui arriva justement pour se faire haïr encore plus, en pressant le mariage. Alors Belise ne pensa plus qu'aux moïens de s'exempter du dédit : elle consulta son amie, qui feignit d'abord de croire la chose impossible. Ce jeune homme-là, lui dit-elle, ne s'est attaché à vous que par interêt, vous jugez bien qu'il profitera de votre inconstance pour gagner dix mil écus, en se débarrassant d'un mariage qui lui eût été à charge; il m'en a fait une fois confidence, & je n'ose pas vous dire mes sentimens sur la folie que vous faites; car vous êtes trop occupée de vos entêtemens, vous rompriez avec moi. Mais, continua-t'elle, il y a bien plus; c'est que depuis son retour, il m'a paru prendre beaucoup de plaisir à me confier ses chagrins, & je me trompe fort s'il n'a un peu de goût pour moi. Oh plût au Ciel! reprit vivement Belise, plût au Ciel qu'il fut amoureux de vous, ce seroit un moyen de l'obliger à se dédire le premier, & nous romprions but à but.

Mais, répliqua la veuve, faites-vous attention qu'il n'est pas assez riche pour

avoir véritablement envie de vous quitter pour moi ? & que gagneroit-il en perdant vos dix mil écus ? cette conversation ne fut pas poussée plus loin, & la jeune veuve se contenta de disposer insensiblement Belise à payer le dédit avec moins de peine, le Conseiller redoubla ses empressemens pour elle ; & l'autre la pressant d'exécuter sa promesse, lui dit qu'il croïoit être engagé d'honneur à lui déclarer qu'il étoit amoureux de la jeune veuve ; qu'il ne vouloit pas la tromper là-dessus, mais qu'en même temps il lui declaroit qu'il etoi tout prêt à signer un contrat, malgré cet amour. Les choses resterent quelque tems dans cet état ; mais enfin Belise impatiente se résolut à donner un air de générosité à la démarche qu'il lui falloit faire : elle alla trouver son amie, & lui dit que, si de bonne foi elle étoit résoluë d'épouser celui qui étoit si passionné pour elle, elle donneroit volontiers les dix mil écus, non pas comme un dédit, mais comme un présent de nôce, à celle qui lui avoit procuré la connoissance de son cher Conseiller.

Cette proposition ôta tout scrupule à nos

amans ; parce qu'en effet ces deux mariages étant faits, Belise fut si contente des procedés de son époux, qu'elle ne regretta jamais les cinquante mil francs qu'il lui coûta, pour avoir le plaisir de se dedire deux fois.

HISTOIRE TOUTE VERITABLE.

DAns les Isles d'Hieres est situé entre des rochers, sur le bord de la mer, un petit château antique, dont la description meriteroit d'occuper trente pages dans un Roman Espagnol, mais l'impatience du Lecteur François, passe à présent, pour aller au fait, par-dessus les descriptions, & les conversations qui amusoient si agréablement nos Peres ; je ne parlerai donc ici que d'une allée d'Orangers, fort communs dans les Isles d'Hieres.

C'est sous ces Orangers qui couvrent une espéce de terrasse naturelle que se promenoient au mois de Septembre dernier, deux Sœurs, dont le Pere habite ce Château solitaire.

L'aînée de ces deux sœurs peut être citée pour belle, & la cadette est très-jo-

lie : l'une est faite pour causer de l'admiration, l'autre est plus propre à donner de l'amour : l'aînée que je nommerai Lucille, a du merveilleux dans l'esprit ; Marianne sa cadette se contente d'avoir du naturel & de l'enjouëment ; elle joint à cela un bon cœur, & beaucoup de raison : Lucille a aussi de la raison, mais elle a un fond de fierté & d'amour pour elle-même, qui l'empêche d'aimer les autres. Marianne aimoit sa sœur tendrement, quoique cette aînée méprisante prit sur elle certaine supériorité, que les femmes graves croient avoir sur les enjoüées. Lucille s'avançoit à pas lents vers le bout de la terrasse qui regarde la mer ; elle étoit triste depuis quelques jours ; Marianne la plaisantoit, sur ce que leur Pere vouloit la marier par interêt de famille, à un Gentil-homme voisin, qui n'étoit ni jeune ni aimable. Ce mariage ne vous convient guéres, lui disoit Marianne en badinant, vous étiez née pour épouser à la fin d'un Roman, quelque Cyrus, ou quelque Orondate.

Lucille avoit en effet cet esprit Romanesque, à présent banni de Paris & des Provinces même, & relegué dans quel-

que Château desert comme celui qu'habitoit Lucille, où l'on n'a d'autre societé que celle des Romans. Elle tenoit alors en main celui de Hero, dont elle avoit lû certains endroits très-convenables aux idées qui l'occupoient, & après avoir longtemps parcouru des yeux la pleine mer, elle tomba dans une rêverie profonde; Marianne la pria de lui en dire la cause; elle ne répondoit que par des soupirs, mais Marianne la pressa tant, qu'elle résolut enfin de rompre le silence.

D'abord, malgré sa fierté naturelle, elle s'abaissa jusqu'à embrasser sa cadette, & l'embrassa de bon cœur, car elle aimoit tendrement ceux dont elle avoit besoin. Ensuite, présentant d'un air précieux son livre ouvert à Marianne, lisez, lui dit-elle, lisez ici les inquiétudes & les allarmes de la tendre Hero, attendant sur une tour son cher Leandre, qui devoit traverser les mers pour venir au rendez-vous. Je n'ai pas besoin de lire ce Livre, lui répondit Marianne, pour sçavoir que vous attendez comme Hero, un cher Leandre. La parente de ce Leandre, m'a conté votre avanture, que j'ai feint d'ignorer par dis-

cretion & par respect pour mon aînée ; je sçai qu'en quittant cette Isle, où il vint il y a quelques mois, il vous promit d'y revenir pour vous demander en mariage à mon Pere.

Lucille la voïant si bien instruite, acheva de lui faire confidence de son amour, c'est-à-dire de l'amour qu'elle s'imaginoit avoir ; car les richesses & la qualité de son Leandre, l'avoient beaucoup plus touchée que son mérite ; mais elle se piquoit de grands sentimens, & à force de les affecter, elle s'imaginoit ressentir ce qu'elle ne faisoit qu'imaginer ; elle n'avoit alors que la Poësie de l'amour dans la tête, & elle dit à Marianne, tout ce qu'on pourroit écrire de mieux sur la plus belle passion du monde.

Venons au fait, lui dit Marianne ; Leandre est très-riche, le mari que mon Pere vous donne ne l'est guéres, & je veux bien épouser celui-ci pour vous laisser libre d'épouser l'autre ; j'obtiendrai cela de mon Pere.

Le Pere étoit un bon gentil-homme, qui charmé de l'humeur de Marianne, l'ai-

moit beaucoup plus que ſon aînée : c'étoit à table ſur tout que le bon-homme, ſenſible au plaiſir du bon vin & de l'enjouëment de ſa cadette, regloit avec elle les affaires de ſa famille : elle eut pourtant de la peine à obtenir de ce pere ſcrupuleux ſur le droit d'aîneſſe, qu'il mariât une cadette avant une aînée ; il fallut que Lucille cedât ſon droit d'aîneſſe à Marianne par un écrit qui fut ſigné à table : Lucille n'oſant dire ſon vrai motif à ſon Pere, lui dit ſeulement, qu'elle ſentoit je ne ſçai quelle antipathie pour le mari qu'elle cedoit à ſa ſœur.

On plaiſanta beaucoup ſur ce mari cedé avec le droit d'aîneſſe ; le bon-homme but à la ſanté de Marianne devenuë l'aînée, le mariage fut réſolu, & on le fit agréer au Gentil-homme, qui aima mieux Marianne que Lucille, parce qu'en effet, quoique moins belle, elle ſe faiſoit beaucoup plus aimer.

Le mariage réſolu, les deux ſœurs furent également contentes ; car Marianne indifferente ſur ſes propres interêts, partageoit ſincerement avec ſa ſœur l'eſpérance d'une fortune brillante : cependant



quelques jours s'écoulerent, & le tems que Leandre avoit marqué pour son retour, étoit déja passé. Lucille commençoit à ressentir de mortelles inquiétudes, & Marianne retardoit de jour en jour son petit établissement, résoluë de le céder à sa sœur en cas que l'autre lui manquât.

Un jour enfin elles étoient toutes deux au bout de cette même terrasse d'où l'on découvroit la pleine mer. Lucille avoit les yeux fixés vers la rade de Toulon, d'où devoit partir celui qui ne s'étoit séparé d'elle, que pour aller disposer ses parens à ce mariage; elle étoit plongée dans la tristesse, lorsqu'elle apperçut un vaisseau: cet objet la transporta de joïe, comme s'il n'eût pû y avoir sur la mer que le vaisseau qui devoit lui ramener son amant, sa joïe fut bien plus grande encore lorsqu'un vent qui s'éleva, sembla pousser ce vaisseau du côté de son Isle: mais ce vent ne fut pas longtemps favorable à ses désirs.

Ce vaisseau s'approchoit pourtant d'une grande vitesse; mais il se forma tout à coup une tempête si furieuse, qu'elle lui fit voir des abîmes ouverts pour son Leandre.

La Romanesque Lucille diroit sans

doute en racontant cet endroit de son histoire, que la tourmente ne fut pas moins orageuse dans son cœur, que sur la mer où le vaisseau pensa périr.

Après quelques heures de peril, un coup de vent jetta le vaisseau sur le rivage, entre des rochers qui joignent le Château ; jugez du plaisir qu'eut Lucille en voïant son amant en sureté.

Leandre devoit se trouver à son retour chez une voisine, où s'étoient faites les premiéres entrevûës, elle étoit pour lors au Château où les deux sœurs coururent l'avertir de ce qu'elles venoient de voir, & elles jugerent à propos de n'en point encore parler au Pere. Lucille lui dit qu'elle alloit coucher ce soir-là chez cette voisine, car elle y alloit assez souvent, & Marianne resta pour tenir compagnie à son Pere, qui ne pouvoit se passer d'elle.

Un moment après que Lucille & la voisine furent montées en carosse, un homme du Vaisseau vint demander à parler au maître du Château ; cet homme étoit une espéce de valet grossier, qui débuta par un recit douloureux de ce que son jeune Maître avoit souffert pendant la tempête ; &

pour exciter à compassion, il s'étendoit sur les bonnes qualitez de ce jeune maître, qui demándoit du secours & le couvert pour cette nuit.

Le Pere qui étoit le meilleur homme du monde fit allumer au plus vîte des flambeaux, parce qu'il étoit presque nuit; il voulut aller lui-même au rivage où Marianne le suivit, curieuse de voir l'amant de sa sœur; & ne doutant point qu'il n'eut pris le prétexte de la tempête, pour venir *incognitò* dans le Château, où il pourroit voir Lucille plus promptement que chez sa parente.

En marchant vers le rivage on apperçut à la lueur d'autres flambeaux, dans un chemin creux entre des rochers, plusieurs valets occupés autour du nouveau débarqué, qui fatigué de ce qu'il avoit souffert, tomba dans une espéce d'évanoüissement. L'on s'arrêta quelque temps pour lui donner du secours; marianne le considéroit attentivement, elle admiroit sa bonne mine, & l'admira tant qu'elle ne put s'empêcher, elle qui n'étoit point envieuse, d'envier à sa sœur le bonheur d'avoir un tel amant; cependant il revenoit à lui. Il souffroit

souffroit beaucoup ; mais dès qu'il eut jetté les yeux sur Marianne, son mal fut suspendu, il ne sentit plus que le plaisir de la voir.

Admirés ici la varieté des effets de l'amour ; la vivacité naturelle de Marianne est tout à coup rallentie par une passion naissante, pendant qu'un homme presque mort est ranimé par un feu dont la violence se fit sentir au premier coup d'œil ; jamais passion ne fut plus vive dans sa naissance : comment est-il possible, dira-t'on, que ce Leandre, tout occupé d'une autre passion qui lui fait traverser les mers pour Lucille, soit d'abord si sensible pour Marianne.

Il n'est pas encore tems de répondre à cette question. Imaginés-vous seulement un homme qui ne languit plus que d'amour ; ses yeux étoient fixez sur Marianne, qui avoit les siens baissés contre terre, ils étoient muets l'un & l'autre ; & le pere marchant entre eux-deux, fournissoit seul à la conversation, sans se douter de la cause de leur silence.

Enfin ils arriverent au Château, ou Marianne donne d'abord tous ses soins ; elle court, elle ordonne, elle s'empresse pour cet hôte aimable, avec un zele qu'elle ne

garde, parce-qu'il ne prenoit garde à rien, tant il étoit bon-homme.

Lucille étoit réellement très-étonnée, & on le seroit à moins; car cet inconnu n'étoit point le Leandre qu'elle attendoit, c'étoit un jeune Negociant, mais aussi aimable par son air, & par sa figure que le Cavalier le plus galant. Il étoit très-riche, & rapportoit des Indes quantité de marchandises dans son vaisseau : il avoit été surpris d'un vent contraire en touchant la rade de Toulon, & jetté comme vous avez vû, dans cette Isle.

Ce jeune amant se mit à table avec le pere & les deux filles : le souper ne fut pas fort gai, il n'y avoit que le pere de content, aussi n'y avoit-il que lui qui parloit; le négociant encore étourdi du naufrage, & beaucoup plus de son nouvel amour, ne repondoit que par quelques mots de politesse; & ce qui paroîtra surprenant ici, c'est qu'en deux heures de tems qu'on fut à table, ni le pere, ni les filles ne s'apperçurent point de son amour, Lucille ne pouvant regarder ce faux Leandre sans douleur, eut toujours les yeux baissez, & Marianne qui s'étoit apperçuë qu'elle

prenoit trop de plaisir à le voir, s'en punissoit en ne le regardant qu'à la derobée: à l'égard du Pere, il étoit bien éloigné de deviner un amour si prompt & si violent.

Il faut remarquer ici que le pere qui étoit bon convive, excitoit sans cesse son hôte à boire, & ses filles à le réjoüir. Qu'est donc devenuë ta belle humeur? disoit-il à Marianne; aussi-tôt elle s'efforçoit de paroître enjoüée; & comme les plaisanteries ne viennent pas aisement à ceux qui les cherchent, la premiere qui lui vint, fut sur le droit d'aînesse, qui faisoit depuis quelques-jours le sujet de leurs conversations: je suis fort surprise, dit Marianne à son pere, que vous me demandiés de la gaïeté, quand je dois être serieuse; la gravité m'appartient comme à l'aînée, & l'enjoüement est le partage des cadettes: le négociant couclut naturellement de-là que Marianne étoit l'aînée, & c'est ce qui fit le lendemain un équivoque fâcheux, le pere ne se souvenant plus de ces propos de table, son caractere étoit d'oublier au second verre de vin, tout ce que le premier lui

avoit fait dire : enfin après avoir bien regalé son hôte, il le conduisit à sa chambre ; & Lucille qui resta seule avec sa sœur lui apprit que ce n'étoit point-là son amant.

Quelle joïe eût été celle de Marianne si elle avoit eu le cœur moins bon ; mais elle fut presque aussi affligée de la tristesse de sa sœur, qu'elle fut contente de n'avoir plus de rivale.

Les deux sœurs se retirerent chacune dans leur chambre où elle ne dormirent guéres. Marianne s'abandonna sans scrupule à toutes les idées qui pouvoient flatter son amour, & Lucille ne faisoit que de tristes reflexions, désesperant de revoir jamais ce Leandre, de qui elle esperoit sa fortune ; mais elle étoit destinée à être réjouïe par tous les évenemens qui chagrineroient Marianne.

Le jeune négociant étoit vif dans ses passions & de plus il n'avoit pas le loisir de languir, il falloit qu'il s'en retournat aux Indes. Il prit sa résolution aussi promptement que son amour lui étoit venu. Le pere entrant le matin dans sa chambre lui demanda s'il avoit bien passé la nuit : Helás,

lui répondit-il, je l'ai fort mal passée, mais j'ai huit cent mille francs d'argent comptant. Le pere ne comprenoit rien d'abord à cette éloquence de négociant, l'amant passionné l'expliqua plus clairement : ensuite il lui demanda en mariage sa fille aînée, ils étoient l'un & l'autre pleins de franchise, leur affaire fut bien-tôt concluë, & le pere sortit de la chambre, conjurant son hôte de prendre quelques heures de repos, pendant qu'il iroit annoncer cette bonne nouvelle à sa fille aînée. Ce bon homme étoit si transporté qu'il ne se souvint point alors des plaisanteries qu'on avoit fait à table sur le droit d'aînesse de Marianne, que le négociant avoit prises à la lettre.

Cet équivoque fut bien triste pour Marianne au moment que le pere vint annoncer à Lucille que le riche négociant étoit amoureux d'elle, & Lucille voïant le négociant beaucoup plus riche que son Leandre, ne pensa plus qu'à justifier son inconstance par de grands sentimens, & elle en trouvoit sur-tout pour & contre, son devoir lui en fournissoit un, il est

beau de sacrifier son amour à la volonté d'un pere.

A l'égard de Marianne elle se seroit livrée d'abord au plaisir de voir sa sœur bien pourvûë ; c'eût été là son premier mouvement, mais un autre premier mouvement la saisit : quelle douleur d'apprendre que celui qu'elle aime est amoureux de sa sœur !

Pendant que tout ceci se passoit au Château, Leandre, le veritable Leandre arriva chez la parente, qui vint avec empressement en avertir Lucille, mais elle la trouva insensible à cette nouvelle, sa belle passion avoit disparu, Leandre devoit arriver plûtôt : elle jugea par delicatesse, qu'un amant qui venoit trop tard au rendez-vous, n'aïant que cinquante mille écus, meritoit bien qu'on le sacrifiât à un mari de huit cent mille livres.

La parente de Leandre s'écria d'abord sur une infidélité si marquée ; mais Lucille lui prouva par les regles de l'amour le plus rafiné, que Leandre avoit le premier tort, que les fautes de cœur ne se pardonnent point, que plus une femme

aime, plus elle doit ſe vanger, & que la vengeance la plus delicate qu'on puiſſe prendre d'un amant qui oublie, c'eſt d'oublier auſſi.

Lucille après s'être très-ſpirituellement juſtifiée, courut à ſa toilette ſe parer pour être belle comme un aſtre au reveil de ſon amant; & la parente de Leandre qui s'intereſſoit à lui par une veritable amitié, retourna chez elle ſi indignée, que elle convainquit bien-tôt Leandre de l'infidélité de Lucille; & Leandre reſolut de quitter cette Iſle dès le même jour pour n'y retourner jamais.

Marianne de ſon côté ne ſongeoit qu'à bien cacher ſon amour & ſa douleur à un pere tout occupé de ce qui pouvoit plaire à ſon nouveau gendre. Viens ma fille, dit-il à Marianne, viens avec moi, faiſons-lui voir par nos empreſſemens, & par nos careſſes, qu'il entre dans une famille qui aura pour lui toutes ſortes d'attentions; il les merite bien, n'eſt-ce pas, ma fille? conviens avec moi que tu as là un aimable beau-frere?

Marianne le ſuivoit ſans lui répondre, très-affligée de n'être que la belle-ſœur de

ce beau-frere charmant.

Dès qu'ils furent à la porte de sa chambre, Marianne détourna les yeux craignant d'envisager le peril. Son pere entra le premier, & dit à notre amant que sa fille aînée alloit venir le trouver; qu'elle avoit pour lui toute la reconnoissance possible, & même déjà de l'estime.

Ce petit trait de flatterie échapa à cet homme si franc; l'amour & les grandes richesses changent toujours quelque petite chose au cœur du plus honnête homme. Cependant Marianne s'avançoit lentement: Dès que notre amant la vit entrer, il courut au-devant d'elle, & lui dit cent choses plus passionnées les unes que les autres; enfin après avoir exprimé ses transports par tout ce qu'on peut dire, il ne parla plus, parce que les paroles lui manquoient.

Marianne étoit si surprise & si troublée, qu'elle ne put prononcer un seul mot, le pere ne fut pas moins étonné, ils resterent tous trois muets & immobiles.

Ce fut pendant cette scene muette, que Lucille vint à pas mesurés; grands airs majestueux & tendres; brillante & parée

comme une divinité qui vient chercher des adorations.

Pendant qu'elle s'avance, le pere rapelle dans son idée les plaisanteries du souper qui avoient donné lieu à l'équivoque; & pendant qu'il l'éclaircit, Lucille va toujours son chemin, fait une reverence au négociant, qui baisse les yeux, interdit & confus: elle prend cette confusion, pour la pudeur d'un amant timide, elle minaude pour tâcher de le rassurer; mais le pauvre jeune homme ne pouvant soutenir cette situation, sort doucement de la chambre sans rien dire.

Que croira-t'elle d'un tel procedé? l'amour peut rendre un amant muet, mais il ne le fait point fuir: Lucille étonnée regarde sa sœur, qui n'ose lui apprendre son malheur. Le pere n'a pas le courage de la détromper; il sort, Marianne le suit, & Lucille reste seule au milieu de la chambre: jugés de son embarras; elle n'en seroit jamais sortie d'elle-même, elle n'étoit pas d'un caractere à deviner qu'on pût aimer sa sœur plus qu'elle.

Je n'ai point sçu par qui elle fut detrompée; mais quoi qu'elle fut accablée

du coup, elle ne perdit point certaine presence d'esprit qu'ont les femmes, & surtout celles qui sont un peu coquettes; elle court chez sa voisine pour tâcher de rattraper son vrai Leandre: je ne sçai si elle y réüssira.

Le pere voïant sortir Lucille du Château, crut qu'elle n'alloit chez cette voisine que pour n'être point témoin du bonheur de sa sœur. On ne songea qu'aux preparatifs de la nôce, avant laquelle le négociant vouloit faire voir beaucoup d'effets qu'il avoit dans son vaisseau, dont le Capitaine commençoit à s'impatiènter, car le vaisseau radoubé étoit prêt à repartir.

Ce Capitaine étoit un homme franc, le meilleur ami du monde, & fort attaché au négociant, c'étoit son compagnon de voïage; il l'aimoit comme son pere, c'étoit son conseil, & pour ainsi-dire, son tuteur: il attendoit avec impatience des nouvelles de son ami, mais vous avez vû que l'amour l'a trop occupé, il ne se souvint du Capitaine qu'en le voïant entrer dans le Château; il courut l'embrasser, & ce fut un signal natu-

rel à tous ceux du Château pour lui faire un accüeil gracieux : il y fut reçu comme l'ami du gendre de la maison ; il reçut toutes ces gracieusetés fort froidement, parce-qu'il étoit fort froid de son naturel. On étoit pour lors à table ; on fit rapporter du vin pour émouvoir le sang froid du Capitaine, chacun lui porta la santé de son jeune ami & de sa maîtresse ; à la santé de mon gendre, disoit le pere ; tope à mon pere, disoit le négociant : à tout cela le Capitaine ouvroit les yeux & les oreilles, étonné comme vous pouvés vous l'imaginer : il avoit crû trouver son ami malade, gênné & mal à son aise, comme on est en maison étrangere avec des hôtes qu'on incommode ; & il le trouve en joïe, en liberté comme dans sa famille ; il ne pouvoit rien comprendre à cette avanture, c'étoit un misantrope marin, homme flegmatique, mais qui prenoit aisément son parti : il écouta tout, & après avoir rêvé un moment, il rompit le silence par une plaisanterie à sa façon : à la santé des nouveaux époux, dit-il, & de bon cœur, j'aime les mariages de table moi, car ils se font en un

moment, & se rompent de-même.

Après plusieurs propos pareils, il se fit expliquer serieusement à quoi en étoient les affaires : & redoublant son sang froid, il promit une fête marine pour la nôce. Cà mon cher ami, dit-il au négociant, venez m'aider à donner pour cela des ordres dans mon vaisseau ; volontiers, répondit l'ami, aussi-bien j'ai quelque chose à prendre dans mes coffres, & je veux faire voir mes pierreries à mon beau-pere.

Il y alla en effet immediatement après le diner, & le pere resta au Château avec Marianne, qui se voïant au comble de son bonheur, ne laissoit pas de plaindre beaucoup Lucille. Trois ou quatre heures de tems se passerent en conversation, & Marianne impatiente de revoir son amant, trouva qu'il tardoit trop à revenir : l'impatience redoubloit de moment en moment, lorsque quelqu'un par hazard vint dire que le négociant avoit pris le large avec le Capitaine, & que le vaisseau étoit déjà bien avant en mer.

On fut long-tems sans pouvoir croire un évenement si peu vrai semblable. On courut sur la terrasse, d'où l'on vit encore

de fort loin le vaisseau qu'on perdit enfin de vûë. Il seroit difficile de rapporter tous les differens jugemens qu'on fit là-dessus ; personne ne put deviner la cause d'un départ si bizarre, & si precipité : je ne conseille pas au Lecteur de se fatiguer la tête pour y rêver, la fin de l'histoire n'est pas loin.

Après avoir fait pendant plusieurs jours une infinité de raisonnemens sur l'apparition de ce riche & passionné voïageur, on l'oublia enfin comme un songe ; mais les songes agréables font quelques fois de fortes impressions sur le cœur d'une jeune personne. Marianne ne pouvoit oublier ce tendre amant, elle merite bien que nous emploïons un moment à la plaindre. Tout le monde la plaignit, excepté Lucille, qui ressentit une joïe maligne qui la dédommageoit un peu de ce qu'elle avoit perdu par sa faute : car on apprit que son Leandre trouvant l'occasion du vaisseau s'étoit embarqué avec le Capitaine pour ne jamais revenir ; & le gentil-homme voïant Marianne engagée au négociant, n'avoit plus pensé à redemander Lucille.

Le pere jugea à propos de renoüer l'affaire avec Marianne, qui voulut bien se sacrifier ; parce que ce mariage rétablissoit un peu les affaires de son pere qui n'étoient pas en bon ordre ; en un mot on dressa le Contrat & l'on fit les preparatifs de la nôce.

Ceux qui s'interessent un peu à Marianne ne seront pas indifferens au reçit de ce qui est arrivé au négociant, depuis qu'on l'a perdu de vûë : il avoit suivi le Capitaine dans son vaisseau, où il vouloit prendre quelques papiers. Il l'avoit entretenu en chemin du plaisir qu'il avoit de faire la fortune d'une fille qui meritoit d'être aimée : enfin il arriva au vaisseau, où il fut long-tems à deranger tous ses coffres, pour mettre ensemble tous ses papiers : ensuite voulant retourner au Château : qu'elle surprise fut la sienne de voir que le vaisseau s'éloignoit du bord ; il fit un cri, court au Capitaine qui étoit debout sur son tillac, fumant une pipe, d'un grand sang froid : Hé, mon cher ami, lui dit notre amant allarmé, ne voïez-vous pas que nous avons démaré ? Je le vois bien, répond tranquillement le Capitaine, en

continuant de fumer ; c'eſt donc par votre ordre, reprit l'autre ? hé ne vous ai-je pas dit que je veux terminer ce mariage avant que de partir ? Pourquoi donc me joüer un tour ſi cruel ? parce-que je ſuis votre ami, lui dit notre fumeur. Ah ! ſi vous êtes mon ami, reprit le négociant, ne me deſeſperez pas, remenés-moi dans l'iſle, je vous en prie, je vous en conjure. L'amant paſſionné ſe jette à ſes genoux, ſe deſole, verſe même des larmes : point de pitié, le Capitaine acheve ſa pipe, & le vaiſſeau va toujours ſon train ; le négociant a beau lui remontrer qu'il a donné ſa parole, qu'il y va de ſon honneur & de ſa vie, l'ami inexorable lui jure qu'il ne ſouffrira point qu'avec un million de bien il ſe marie, ſans avoir au moins quelques tems pour y rêver. Il faut, lui dit-il, promener un peu cet amour-là ſur mer, pour voir s'il ne ſe refroidira point quand il aura paſſé la ligne.

Cette promenade ſe termina pourtant à Toulon, où le Capitaine aborda voïant le deſeſpoir de ſon ami, qui fut obligé de chercher un autre vaiſſeau, pour le reporter aux iſles d'Hieres, il ne s'en fallut

rien qu'il n'y arriva trop tard, mais heureusement pour Marianne elle n'étoit encore mariée que par la signature du contrat, & quelques milliers de pistoles au gentil-homme rendirent le contrat nul.

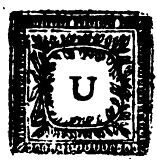
Toute l'isse est encore en joïe du mariage de ce négociant & de Marianne, qui étoit aimée & respectée de tout le païs.

Ce mariage a été celebré magnifiquement sur la fin du mois de Septembre dernier, & j'en ai reçu ces memoires par un parent du Capitaine.





LE MARIAGE PAR INTEREST, OU LA FILLE A L'ENCHERE.



N pere avare, qui ne pensoit qu'à marier richement sa fille, avoit déja rompu plusieurs affaires, croïant toujours trouver un nouveau gendre plus riche que les premiers; il retiroit sa parole aussi facilement qu'il l'avoit donnée, & ce caractere lui avoit attiré un ridicule, que quelques voisines jalouses de la vertu de sa fille, faisoient

retomber malignement ſur elle ; elles l'appelloient la fille à l'enchere. Ce pere ridicule diſoit lui-même, ma fille eſt à cent mille francs, elle ne ſortira pas de chez moi à moins ; mais je prefererai celui qui en aura cent-cinquante : il le fit comme il le diſoit, car tout prêt à conclure avec un jeune Marquis dont ſa fille étoit aimée & qu'elle aimoit, un gentil-homme plus riche, vint mettre enchere, & le pere lui ajugea ſa fille : ce qui fit imaginer au Marquis deſeſperé un moyen de retarder au moins ce dernier mariage, perſuadé qu'il ne s'agiſſoit que de faire paroître un nouvel encheriſſeur, il alla trouver un de ſes amis intimes ; cet ami s'apelloit Damon, il étoit très riche, & on le connoiſſoit pour tel ; le Marquis le pria d'aller faire des offres au pere pour l'amuſer, & gagner du tems. Damon rebuta d'abord ſon ami, cette feinte ne lui convenoit point, c'étoit un des plus honnêtes-hommes du monde : mais l'autre étoit un des plus vifs, & dés plus deraiſonnables Marquis de la ville : il preſſe, il conjure, il ſe deſeſpere. Non lui dit Damon, non, rien ne peut m'engager à faire une telle démarche ; cependant s'il

ne s'agissoit que faire connoissance avec ta maîtresse, on dit que c'est une des plus aimables personnes du monde: en lui disant que je la trouve telle, je ne commettrois point ma sincerité: en un mot si le pere peut concevoir quelqu'esperance sur mon assiduité auprès de sa fille, je la verrai; à cela ne tienne, que je ne te rende service: mais je t'avertis que si l'on me veut faire expliquer, je parlerai sincerement; tout ce que je puis faire pour toi, c'est d'eviter l'explication. Le Marquis se contenta de ce qu'il pouvoit exiger, & dès le même jour Damon fit connoissance avec la fille, & la vit ensuite pendant quelques jours.

Lucie, c'étoit le nom de cette charmante personne, Lucie étoit d'une delicatesse scrupuleuse sur tous ses devoirs, & quoi qu'elle eût de l'inclination pour le Marquis, elle obéïssoit aveuglément à son pere; cependant elle avoit conçu une aversion effroïable pour le gentil-homme, à qui elle étoit promise en dernier lieu, elle eut beaucoup mieux aimé Damon, si elle eut pû aimer quelqu'autre que le Marquis; & Damon de son côté la trouva

ſi belle , ſi vertueuſe, & ſi affligée, qu'il ſentit bien-tôt pour elle une pitié fort tendre; & cette tendreſſe augmentant de jour en jour, il s'apperçut enfin qu'il étoit le rival de ſon ami. Je croirois bien que malgré ſa probité, il ne s'apperçut de cet amour que le plus tard qu'il put : mais enfin ſe trouvant à peu près dans la ſituation où l'auteur de Dom Quixote met l'ami du curieux impertinent, & ne pouvant plus ſe cacher ſon amour à lui-même, il crut ne le devoir pas cacher à ſon ami. Je ne veux plus voir Lucie lui dit-il un jour, je ſuis trop honnête-homme pour vouloir m'en faire aimer, & je n'ai pas le courage de ſervir ton amour en la voïant. Le Marquis, quoi qu'un peu extravagant d'ailleurs, ne le fut pas aſſez pour exiger de ſon ami un ſervice ſi dangereux. Damon ceſſa de voir Lucie, & le pere qui avoit deja ſes vûës ſur lui, fut allarmé de ne le plus voir : mais la deſtinée de ce pere avare, vouloit qu'il lui vint coup ſur coup des offres plus avantageuſes les unes que les autres : voici un nouvel encheriſſeur plus riche que les precedens; c'étoit un Conſeiller de Province, qui

étoit devenu passionnément amoureux de Lucie, chez une parente où il l'avoit vû plusieurs fois. Abregeons le recit des poursuites de cet amant, & des chagrins qu'en eut Lucie; le pere se determina absolument pour celui-ci; voilà les articles dressés, & le Conseiller assuré qu'il possedera bientôt la fille du monde la plus aimable, & la plus sage; c'est ce qui le touchoit davantage, car il étoit naturellement fort jaloux.

Il est bon de faire ici attention sur la sagesse de Lucie, & sur la jalousie du Conseiller, pour mieux comprendre la surprise où fut ce jaloux en trouvant sur la table de sa maîtresse une lettre décachettée: cette lettre qu'il crut avoir déja droit de lire, lui parut être d'un cavalier fort amoureux de Lucie, & qui lui écrivoit d'un stile d'amant aimé. Ah, ma chere Lucie, disoit la lettre, faut-il qu'un triste devoir nous separe! que je suis à plaindre, & que vous êtes à plaindre, vous même d'être sacrifiée par un pere injuste à un homme que vous ne pourrés jamais aimer, à un incommode, à un facheux.... En un mot le Conseiller voit qu'on parle de lui, comme

s'il étoit déja mari, & qu'aparamment Lucie est de moitié du mépris que ce rival témoigne pour lui : imaginez-vous l'effet d'une pareille avanture sur un jaloux. Ce n'est pas tout, la lettre marquoit que le cavalier ne manqueroit pas de se trouver à onze heures du soir chez Lucie pour la consoler, & qu'il y seroit reçû par la porte d'un jardin par où la maison tenoit à une petite ruë écartée. Enfin tout étoit si bien circonstancié dans la lettre, que le Conseiller resolut d'attendre l'heure de ce rendés-vous pour s'éclaircir, avant que de prendre là-dessûs un parti violent digne d'un homme très-vindicatif, & qui n'avoit d'autre merite que celui d'être riche & amoureux d'une personne qui meritoit d'être aimée.

Après avoir attendu l'heure du rendés-vous avec impatience, notre jaloux se trouve dans la petite ruë par où devoit arriver le Marquis, car c'étoit lui qui avoit écrit la lettre : que vous dirai-je, l'heure sonne, le Marquis vient, on lui ouvre une petite porte, on la referme, & le jaloux restant au guet jusqu'au matin eut tout le loisir de se convaincre que le

galand n'étoit pas entré chez Lucie pour une converſation paſſagere. Ce fut pendant ces heures ſi cruelles à paſſer, qu'il médita contre Lucie une vengeance inoüïe : voici comment il s'y prit.

On devoit ſigner le contrat le lendemain au ſoir, il fit preparer un ſouper magnifique, & prit ſoin pendant le jour de raſſembler toute la famille de Lucie qui étoit fort nombreuſe, il y joignit quantité de femmes qu'il choiſit exprès les plus mediſantes qu'il put, ſans compter les hommes qui ſont encore plus dangereux que les femmes, parce qu'on les croit moins mediſans.

Le ſoir venu le Conſeiller fit remettre la ſignature du contrat après le ſouper, & les deux contractans furent placés ſolemnellement au bout de la table : le repas fut fort ſerieux, parce qu'on voïoit les époux futurs fort taciturnes, & enfin quand on fut prêt à ſortir de table, le Conſeiller adreſſa la parole au pere. Monſieur, lui dit-il, en élevant la voix, afin que toute l'aſſemblée put l'entendre : je n'ai jamais manqué de parole à perſonne, c'eſt pourquoi j'ai voulu avoir ici grand

nombre de témoins des justes raisons qui m'en font manquer pour la premiere fois.

Ce début parut singulier à toute l'assemblée, on fut curieux d'entendre ce qu'alloit prononcer ce grave Juge de Province: tout le monde sçait, continua-t'il que vous avez manqué de parole à trois ou quatre gendres de suite; vous m'en manqueriés aussi sans doute s'il s'en presentoit un plus riche que moi, vous me mepriseriés; ainsi je suis en droit de mepriser votre fille puisque j'en trouve une plus sage qu'elle.

A ce discours on crut d'abord que le vin de la nôce avoit troublé le cerveau du Conseiller; le profond silence où l'on étoit lui donna le loisir de lire aux convives la lettre du Marquis, & de circonstancier si bien le rendés-vous nocturne, qu'alors on ne l'accusa plus que d'avoir poussé trop loin sa vengeance; tous les parens de cette fille deshonorée, baissent les yeux; on s'entre-regarde sans oser ouvrir la bouche, les uns s'affligent de bonne foi, les autres n'osent rire encore de ce qui réjoüit leur malignité; ceux-ci feignent

de douter, afin qu'on leur en apprenne encore davantage ; quelques-uns excusent, la plûpart blâment, mais presque-tous ont les yeux sur Lucie, qui devenuë immobile & défaite, est prête à tomber en foiblesse.

Cependant le Conseiller est déja bien loin, il avoit medité son départ pour la Province, une chaise de poste l'attendoit, & il étoit sorti de la salle sans que personne eut eu le courage de le retenir.

On alloit se separer, & quelques-uns commençoient à defiler lorsqu'un nouveau sujet d'attention les rassembla tous : c'étoit le jeune Marquis, auteur de la lettre ; il avoit vû partir son rival, & étoit sans doute entré triomphant, de l'avoir fait fuir par un coup de sa tête, mais aïant appris l'éclat que ce brutal venoit de faire, il accouroit pour reparer l'honneur de sa maîtresse, pendant que l'assemblée étoit encore entiere ; il dit d'abord pour justifier Lucie, ce qui étoit vrai, c'est que la connoissant trop scrupuleuse pour entrer dans son projet il avoit gagné sa femme de chambre pour lui aider à donner de violens soup-

çons au Conseiller jaloux ; en un mot la femme de chambre à l'insçu de sa maîtresse avoit joüé le stratagême de la lettre, & se doutant bien que le Conseiller voudroit aprofondir la circonstance du rendés-vous, avoit introduit le Marquis par la petite porte du jardin, mais il en étoit sorti à l'instant par la grande.

Après cette explication le jeune Marquis pour se justifier lui-même, s'écria pardonnés, belle Lucie, à l'amour & au desespoir !, je sçavois bien continua t-il, que mon rival étoit assez jaloux pour rompre l'affaire : mais je ne le croïois pas assez vindicatif pour la rompre avec éclat.

Pendant tout ce discours, Lucie avoit paru agitée hors d'elle-même, & sa colere fut prête d'éclater contre ce Marquis extravagant, qui l'avoit si cruellement offensée : mais tout à coup on la vit redevenir tranquille, comme une personne qui a pris son parti ; les femmes seules sont capables de prendre à l'instant le bon parti, quand elles ont l'esprit bon ; celles qui prennent de mauvais partis, les prennent avec la même vivacité

& c'eſt encore un avantage qu'elles ont ſur nous ; car leurs fautes étant moins reflechies que celles des hommes, elles ſont plus excuſables.

Le Marquis après avoir parlé à toute l'aſſemblée, ſe jetta aux pieds de Lucie, bien ſûr d'obtenir pardon d'une perſonne qui lui avoit avoüé qu'elle l'aimoit; il lui repreſenta que la juſtification la plus authentique qu'une fille put déſirer, c'étoit que celui qui avoit fait ſoupçonner ſa vertu, prouvât en l'épouſant, qu'il croïoit cette vertu hors de ſoupçon.

Un murmure d'approbation qui s'éleva dans toute l'aſſemblée, marqua qu'on jugeoit ce mariage neceſſaire ; la famille à l'inſtant exigea du pere qu'il y conſentît, & la joïe qu'il avoit de voir ſa fille juſtifiée, le rendit en ce moment moins avare qu'il n'avoit jamais été ; il ſe tourna vers ſa fille, & lui dit qu'il lui laiſſoit le choix de ſa deſtinée.

Puiſque vous avez la bonté, répondit modeſtement Lucie, de remettre à mon choix la maniere de me juſtifier, je veux être juſtifiée le plus parfaitement qu'il ſe pourra ; il eſt clair que le Marquis

me justifie en quelque façon par ses offres, car il est rare qu'un homme épouse volontiers celle qu'il auroit deshonorée ; mais il est encore plus rare qu'une fille refuse de pareilles offres de celui pour qui elle auroit eu quelques foiblesses ; ainsi je me crois plus parfaitement justifiée, en declarant que je n'épouserai jamais un homme qui a été capable de sacrifier ma reputation.

Le Marquis fut confondu par la fermeté de cette resolution : tout le monde, & le pere même la trouvant sensée, approuvoit le parti que Lucie venoit de prendre, lorsqu'on vit paroître Damon, qui avoit suivi le Marquis, pour voir comment la justification seroit reçuë : indigné de l'imprudence de cet ami, voici comme il parla.

Puisque mon ami, dit-il à Lucie, a perdu par sa faute les droits qu'il avoit sur votre cœur, je crois ne devoir plus avoir d'égard que pour votre justification ; vous avez declaré que vous choisiriés la plus parfaite de toutes, daignés donc comparer aux deux autres celle que je vais vous proposer.

Il est rare, comme vous l'avés dit, qu'on fasse des offres telles qu'en a fait le Marquis; Il est rare aussi qu'en pareil cas une fille à marier refuse de pareilles offres : mais il est sans doute encore plus rare qu'après l'éclat que vient de faire ce Conseiller, un homme aussi riche que moi, qui passe pour homme sensé, & qui se pique de delicatesse sur l'honneur, prouve en offrant de vous épouser, qu'il est assés sûr de votre vertu pour croire même que vous oublierés entierement le Marquis.

Tout le monde fut attentif à cette derniere justification, on attendoit la decision de Lucie; oüi, Monsieur, dit-elle à Damon, me croire capable d'oublier, par estime pour vous, un homme que j'ai eu la foiblesse d'aimer, c'est meriter mon cœur aussi-bien que mon estime.

Après avoir ainsi parlé, Lucie tourna les yeux vers son pere qui n'avoit garde d'oublier en cette occasion que Damon étoit le plus riche de tous ceux qui s'étoient presentés, excepté le Conseiller : une joïe unanime decida pour Damon,

& les plaintes du Marquis se perdirent parmi les applaudissemens de toute l'assemblée.

Ceux qui soupçonneront cette historiette d'avoir été imaginée, diront que l'amour en devoit faire le dénoüement : on pourroit leur répondre qu'un dénoüement fait par la raison, est encore plus beau selon les mœurs, d'autant plus que le Marquis a merité d'être puni ; il est vrai qu'il peut rester à Lucie quelque tendresse pour lui, mais celle qui a sçu sacrifier cette tendresse, à l'estime solide qu'elle a pour Damon, sçaura bien achever ce qu'elle a commencé ; en tout cas c'est l'affaire de Lucie si l'histoire est veritable ; & si elle est feinte, c'est l'affaire de l'Auteur, de répondre à la critique qu'on pourroit faire de son dénoüement.





AVANTURE DU CARNAVAL.

PLUSIEURS personnes d'une même famille s'étoient assemblées pour parler d'un mariage : la fille dont il s'agissoit y vint avec sa Mere ; elle étoit habillée fort négligemment, & cependant elle sçavoit que le Cavalier à qui on la destinoit, devoit venir souper aussi dans cette maison. On s'étonna de ce qu'elle ne s'étoit point parée ; elle dit qu'elle s'étoit rencontrée la veille par hasard dans une compagnie où ce Cavalier n'avoit fait nulle attention sur elle : qu'apparemment, n'étant point faite de maniere à lui donner de l'amour, elle tâcheroit du moins de se faire estimer de lui par sa modestie. On ne trouva pas sa

raiſon autrement bonne ; mais elle en avoit une meilleure qu'elle ne diſoit pas ; c'étoit la perſonne du monde qui avoit le plus d'eſprit & de raiſon, comme vous le verrez dans la ſuite.

Le Cavalier qu'on attendoit arriva ; c'étoit un jeune homme très-aimable, mais d'une franchiſe outrée : il diſoit tout ce qu'il penſoit, mais il ne diſoit rien de mal-à-propos, car il étoit très-galant homme, & avoit beaucoup d'eſprit. La premiere choſe qu'il fit en entrant, ce fut de s'adreſſer à la mere, & de lui dire qu'il venoit de ſon logis pour lui rendre ſes devoirs ; qu'il n'avoit appris que le matin le mariage où ſon pere vouloit l'engager. Si j'avois ſçû hier, dit-il, en ſaluant la fille, que vous étiez celle avec qui je dois paſſer ma vie, je vous euſſe prié de me dire franchement, ſi, dans un mariage que nos parens font ſimplement par interêt de famille, vous obéïſſez auſſi volontiers à votre mere, que j'obéis à mon pere ; car ſi cette alliance vous faiſoit la moindre peine, rien ne pourroit m'y contraindre : il faut parler franchement dans ces occaſions. La mere prit auſſi tôt la parole, &

protesta au Cavalier, que sa fille lui obéïroit de très-bon cœur : mais Monsieur, continua-t'elle en le tirant en particulier, je vous prie de me dire avec votre sincerité naturelle, si ma fille est de votre goût. Je vois qu'on sert le souper, dit-il tout haut, je m'expliquerai au fruit, mettons-nous à table. On s'y mit, & pendant tout le repas, on ne parla que de la singularité d'un mariage si brusquement résolu : la fille ne disoit mot, & ne regardoit que rarement le Cavalier, quoiqu'elle l'aimât déja; mais elle avoit son dessein.

Elle n'étoit ni belle ni laide, & même elle avoit une de ces phisionomies qui ne plaisent que lorsqu'on y est accoutumé. On fut long-temps à table, le fruit vint, les valets furent congediés, & la mere somma le Cavalier de lui tenir parole.

Il avoit promis de parler franchement, il le fit, & avec toute la politesse imaginable; il lui dit que son cœur n'étoit point touché pour sa fille, mais il lui protesta qu'elle pouvoit compter sur tous les bons procedés que pourroit avoir le mari le plus tendre. On plaisanta fort sur cette nouvelle maniére de faire une déclaration

d'amour; enfin on se sépara, & la mere en retournant chez elle, fit de grands reproches à sa fille de ce qu'elle n'avoit pas fait paroître le moindre esprit à table: je l'ai fait exprès, lui dit la fille, pour tâcher de me faire aimer.

La mere ne comprit rien à ce paradoxe; mais cette prudente fille lui expliqua si bien le dessein qu'elle avoit, que la mere promit de l'aider à l'exécuter; c'est ce que vous allez voir dans la suite.

Le lendemain le Cavalier rendit visite à celle qu'il n'aimoit point, & qu'il estimoit, parce qu'on l'avoit assuré qu'elle étoit estimable. Après quelques momens de silence, elle lui dit, d'un air à ne lui pas donner grande idée de son esprit, que ne comptant point sur sa tendresse, elle lui demandoit au moins une preuve excessive de son estime; c'étoit qu'il la fit sa confidente; en cas que dans la suite il eut de l'inclination pour quelqu'autre. Cette proposition lui parut ridicule, & le confirma dans l'opinion que sa maîtresse étoit un très-petit génie. Il lui répondit qu'il ne se croïoit pas d'un caractere à devenir fort sensible; mais qu'en cas qu'il le devînt,

jamais, il sçauroit étouffer par raison une passion, & se la cacher à lui-même ; plûtôt que d'en faire confidence à sa femme. Elle lui dit qu'elle vouloit dans son cœur au moins la place d'un bon ami. Ils eurent là-dessus une longue contestation, il refusoit toujours de lui promettre une confidence si extravagante, mais elle le pressa tant, qu'enfin il lui promit ce qu'elle souhaittoit, & ce qu'il avoit une fois promis il le tenoit. Il la quitta après lui avoir dit, par maniere de conversation, qu'il iroit ce soir-là au bal, & qu'il y alloit presque tous les jours. Elle lui dit que pour elle, elle haïssoit le bal, parce qu'elle ne sçavoit pas assez bien danser.

Dès qu'il fut parti, elle envoïa chercher un habit de Sultane, sçachant qu'il devoit courir ce soir-là en habit de Bacha ; & elle avoit médité de le suivre, dans tous les bals où il iroit.

Avec l'air le plus noble & la plus belle taille du monde, elle avoit toutes les graces du geste, & dansoit à ravir ; elle avoit la gorge, le tour du visage, & les yeux d'une beauté parfaite ; en sorte qu'avec un très-petit masque dont les yeux étoient

C'eſt peut-être la premiere fois qu'une maîtreſſe ait été charmée de voir ſon amant, vaincre la paſſion qu'il a pour elle. La Sultane voïant fuir ſon Bacha, fut auſſi contente de ſa raiſon que de ſon amour.

Comme la ſincerité étoit le caractere dominant de ce Cavalier, il reſolut d'ouvrir ſon cœur, à celle qu'il regardoit déja comme ſon amie; & de plus il avoit promis, il n'avoit garde d'y manquer. Dès qu'il pût lui parler, il lui fit voir le fond de ſon cœur. Elle feignit ſeulement autant de jalouſie qu'il falloit, pour lui faire ſentir qu'elle l'aimoit, & lui montra enſuite tant de douceur, & tant de confiance en ſa fidelité, qu'il ſe haïſſoit en ce moment, d'avoir été capable de lui faire une demie infidelité. Elle tâchoit de le conſoler, en loüant la conſtance qu'il avoit eu, en refuſant de voir la Sultane démaſquée: mais elle lui conſeilla pourtant de la voir, s'il pouvoit; car, lui diſoit-elle, c'eſt le ſeul moïen de vous guérir: ſans doute elle eſt moins belle ſous le maſque, qu'elle ne l'eſt dans votre imagination; & ſi par bonheur pour vous elle n'avoit nulle beauté, vous oublieriés

bien-tôt ſon eſprit. Non, non, lui repliqua-t'il; le plus ſûr eſt de l'éviter, & je vais prier mon pere de differer notre mariage. Je vous eſtime trop, pour me donner à vous dans l'état où je ſuis. Je veux aller pour quelques jours à la campagne où je diſſiperai à coup ſûr cette idée. Non, lui dit-elle, non, je vous aiderai mieux que perſonne à oublier les charmes de la Sultane, & j'ai toujours en tête, que le ſeul moïen de guerir la paſſion que vous avez pour elle, c'eſt de vous la faire voir ſans maſque; car quelqu'un qui la connoît, m'en parla hier. On m'a dit qu'aux yeux près, elle eſt d'une laideur à dégoûter de ſa taille & de ſon eſprit.

Notre amant inſiſta toujours pour s'abſenter; mais le pere qui fut inſtruit de tout ce qui s'étoit paſſé, força ſon fils à terminer dès le lendemain.

On ſigna le Contrat; on fut à l'Egliſe, & l'on revint ſouper. Une maſcarade avec des violons, vint juſtement comme on ſortoit de table. La nouvelle Epouſe qui avoit feint de ſe trouver mal en ſoupant, pria ſon Epoux de faire les honneurs de la maſcarade, pendant qu'elle iroit ſe repoſer.

Elle disparut, & fit une telle diligence à reprendre son déguisement, qu'elle rentra dans la salle où l'on dansoit, avec une autre troupe de masques, qui parut suivre de près la premiere. C'étoit quelques amis qu'on avoit priés de venir danser, pour faciliter le dénoüement de tout ceci.

Dès que notre époux fidele apperçut celle qu'il craignoit tant, il voulut fuir ; mais la mere le retint, & lui dit qu'elle avoit exprès fait prier cette Sultane qui étoit dans un bal du voisinage, de venir danser chez elle avec sa troupe : ma fille, continua-t'elle, veut absolument vous guérir l'esprit, en la faisant démasquer ; car elle est, dit-on, d'une laideur à surprendre. Ah ! quand elle auroit le visage affreux, s'écria-t'il, elle ne me guerira point par là d'une maudite passion, que tant d'autres charmes ont fait naître. Je me la suis déjà representée plus hideuse qu'elle ne peut être, & je n'en suis pas plus tranquille : ah Madame ! pourquoi m'arrêtés-vous ici ?

Pendant qu'il parloit ainsi, la Sultane animée par cette scene qu'elle voïoit, redoubloit de vivacité dans son air & dans

sa danse : il détournoit sa vûë d'un objet si dangereux ; mais elle vint, tout en dansant, passer malignement si près de lui, qu'il oublia en la voïant, sa raison, son devoir, & la presence de sa belle-mere ; enfin la Sultanne en lui prenant la main, acheva de le troubler ; il ne se possedoit plus. Sa belle-mere le prit par-dessous le bras ; il se laissa ainsi conduire dans un cabinet, sans sçavoir où il alloit, & la mere s'y enferma avec eux.

La Sultane fit alors un grand soupir, & le faisoit naturellement ; car elle craignoit de perdre, en se démasquant, le plaisir de voir son époux si tendre. Elle l'aimoit autant qu'il aimoit la Sultane ; ses regards languissans se confondoient avec ceux de cet amant, qui ne gardoit plus de mesure. Ils se regarderent quelque tems sans rien dire, pendant que la mere tâchoit de donner à son gendre, l'idée de la plus affreuse laideur, afin que par ce contraste, sa fille démasquée lui parût plus aimable. La tendre épouse profita le plus long-tems qu'elle pût de l'erreur de son époux ; elle ne pouvoit se resoudre à finir cette scene : mais enfin la mere ôta le masque de sa fille.

L'effet étonnant que cette surprise fit sur notre amant époux, est une de ces choses qu'on ne peut dépeindre, sans en diminuer la force. Que chacun s'imagine la situation d'un parfaitement honnête-homme, cruellement agité entre l'amour & le devoir, qui estime infiniment une personne, qui en aime passionnément une autre, & qui trouve tout réuni dans un seul objet.

A l'égard de la femme, quel charme pour elle d'avoir sçu faire en si peu de tems, un époux passionné d'un amant indifferent.





LE BON MEDECIN, HISTORIETTE.

L'Eté dernier un riche Bourgeois de Paris, alla faire un voïage à Roüen ; & laissa chez lui sa fille, pour avoir soin de son menage ; elle prit tant de plaisir à le gouverner, que cela lui donna envie d'en avoir un à elle. Un joli voisin qu'elle voïoit quelquefois fortifioit beaucoup cette envie ; elle l'aimoit, elle en étoit aimée ; en un mot ils se convenoient, c'étoit un mariage fait ; il n'y manquoit que le consentement du pere, & ils ne doutoient point de l'obtenir à son retour : ils se repaissoient un jour ensemble de cette douce esperance, lorsque la fille reçut une lettre de ce pere absent : elle ouvre la lettre, la lit, fait un cri,

& la laisse tomber : l'amant la ramasse, jette les yeux dessus & fait un autre cri. Cruelle surprise pour ces deux tendres amans ! Pendant que cette fille se marioit de son coté, le pere l'avoit mariée du sien, & lui écrivoit qu'elle se preparât à recevoir un mari qu'il lui amenoit de Roüen.

Quoiqu'il vienne de bons maris de ce pais-là, elle aimoit mieux celui de Paris. Là voilà desolée, son amant se desespere ; après les pleurs & les plaintes, on songe au remede : la fille n'en voit point d'autre pour prevenir un si cruel mariage, que de mourir de douleur avant que son pere arrive. Le jeune amant imagina quelque chose de mieux, mais il n'osa decouvrir son dessein à sa maîtresse. Non, disoit-il en lui-même, elle n'approuvera jamais un projet si hardi ; mais quand j'aurai réussi, elle me pardonnera la hardiesse de l'entreprise : les Dames pardonnent souvent ce qu'elles n'auroient jamais permis. Notre amant la conjura de feindre une maladie subite, pour favoriser un dessein qu'il avoit ; & sans s'expliquer davantage, il courut à l'expedient qui n'étoit pas trop bien concerté :

le jeune homme étoit vif, amoureux & étourdi, à cela près très-raisonnable; mais les amans les plus raisonnables, ne sont pas ceux qui réüssissent le mieux.

Celui-ci s'étoit souvenu à propos, qu'un Medecin de Roüen étoit arrivé chez un autre Medecin son frere, qui logeoit chez un de ses amis; il s'imagina que ce Medecin de Roüen pourroit bien être son rival, & prit ses mesures là-dessus.

Il étoit assez beau garçon, pour avoir couru plusieurs fois le bal en habit de fille. A ce déguisement soûtenu d'une voix feminine, il ajoûta un corset garni d'ouatte, à peu près jusqu'à la grosseur convenable d'une fille enceinte de sept à huit mois: ainsi déguisé, dans une chaise à porteur, sur la brune, il va misterieusement chez le Médecin, se doutant bien que le secret qu'il alloit lui confier, seroit bien-tôt revelé à l'autre Medecin son frere. La chose lui réussit mieux encore; car le Medecin de Paris n'étoit point chez lui, & n'y devoit rentrer que fort tard: le Médecin de Rouen étoit arrivé ce jour-là, & se trouvant dans la salle, se crut obligé de recevoir cette

Dame, qui avoit l'air d'une pratique importante pour son frere : il engagea la conversation avec la fausse fille, qui ne lui laissoit voir son visage qu'à travers une coëffe. Elle lui tint des discours propres à exciter sa curiosité, & paroissoit prendre confiance aux siens, à mesure qu'il étaloit son éloquence provinciale, pour lui paroître le plus habile, & le plus discret Médecin du monde. Dès qu'elle eut reconnu son homme pour être celui qui la devoit épouser, c'est-à-dire qui devoit épouser sa Maîtresse, dont il vouloit faire ici le personnage, il tira son mouchoir, se mit à pleurer & sanglotter sous ses coëffes, & après quelques-unes de ces ceremonies de pudeur, que l'usage a presqu'autant abregées que les autres ceremonies du vieux tems, il parla au Medecin en ces termes.

Monsieur, vous me paroissés si habile & si galant homme, que ne connoissant pas Monsieur votre frere plus que vous, j'aime encore mieux me confier à vous qu'à lui : ensuite la confidence se fit presque sans parler : la jeune personne redoubla ses pleurs, & entr'ouvrant son écharpe

écharpe pour faire voir la taille d'une femme grosse, elle dit vous voïés la plus malheureuse fille du monde.

Le Medecin des plus habiles, connut, sans lui tâter le poulx, de quelle maladie elle vouloit guérir; il lui dit pour la consoler, qu'il couroit beaucoup de ces maladies-là cette année, & qu'apparemment on lui avoit promis mariage: hélas! oüi, repliqua-t'elle; mais le malheureux qui m'a seduite, n'a ni parole, ni honneur.

Après plusieurs invectives contre le seducteur & contre elle-même, elle conjura le Medecin de l'aider promptement de ses conseils; parce qu'elle attendoit dans peu un mari de Province.

Quoique le Medecin ne s'imagina pas d'abord, qu'il pût être ce mari de Province qu'on attendoit, il ne laissa pas d'avoir plus de curiosité qu'il n'en avoit eu jusques-là; & pour s'attirer la confidence entiere, il redoubla ses protestations de zele & de discretion. Enfin après toutes les simagrées necessaires, notre jeune homme deguisé lui dit: Je suis la fille d'un tel, qui m'a écrit de Rouen, qu'il

m'avoit destinée à un honnête-homme; mais tel qu'il soit, on est trop heureuse de trouver un mari, après avoir été trompée par un amant. Vous comprenés bien quel fut l'effet d'une telle confidence sur le Medecin, qui crut voir sa future épouse enceinte par avance : il demeura immobile, pendant que, lui embrassant les genoux, elle le conjuroit de conduire la chose de façon, que ni son pere, ni le mari qu'elle attendoit, ne pûssent jamais soupçonner sa sagesse.

Le Medecin prit là-dessus le parti de la discretion ; & sans témoigner qu'il fut l'honnête-homme que l'on vouloit charger de l'iniquité d'autrui, il offrit son secours ; mais on ne l'accepta qu'à condition qu'il ne la verroit point chez son pere : on supposoit que le Medecin seroit assez delicat pour rompre un tel mariage, & assez honnête-homme pour ne point dire la cause de la rupture.

Le Medecin alla chez le pere dès qu'il le sçut arrivé : ce pere lui dit avec douleur, qu'il avoit trouvé en arrivant sa fille très-malade ; & celui-ci, qui croïoit bien sçavoir quelle étoit sa maladie,

inventa plusieurs prétextes de rupture ; mais le pere, esperant que la beauté de sa fille pourroit renouer cette affaire qu'il souhaittoit fort, mena notre homme voir la malade comme Medecin, & elle le reçut comme tel, ne se doutant point qu'il fût celui qu'on lui vouloit donner pour mari ; son pere n'avoit encore eu là-dessus aucun éclaircissement avec elle, la voïant trop mal pour lui parler si-tôt de mariage : le Medecin, qu'il pria d'examiner la maladie de sa fille, parla avec toute la circonspection d'un homme qui ne vouloit rien approfondir ; il demanda du tems pour ne point agir imprudemment. Cette discretion plut beaucoup à la malade, elle crut que connoissant bien qu'elle feignoit cette maladie, & qu'elle avoit quelque raison importante pour feindre, il vouloit lui rendre service : dans cette idée elle le gracieusa fort, il répondit à ses gracieusetés en Medecin qui sçavoit le monde ; ensorte que cette consultation devint insensiblement une conversation galante. C'est assez la methode de nos consultans modernes, & elle vaut bien, pour les Dames,

celle des anciens Sectateurs d'Hipocrate. Le tour agréable que prit cette entrevûë donna de la gaïeté au pere, qui dit en badinant, que comme pere discret il laissoit sa fille consulter en liberté son Medecin ;& les quitta, croïant s'appercevoit qu'ils ne se déplaisoient pas l'un à l'autre.

Voilà donc le Medecin & la malade en liberté : leur tête à tête commença par le silence ; la fille avoit remarqué dans ce Medecin tous les sentimens d'un galant-homme, mais elle hesitoit pourtant encore à lui confier son secret. Lui de son côté ne comprenoit pas bien pourquoi elle hesitoit tant ; si l'on se souvient ici de l'entrevûë du Medecin, & de l'amant deguisé en fille enceinte, on comprendra qu'une si grande réserve dans cette fille qu'il croïoit la même, devoit le surprendre ; cependant il y a des filles si vertueuses, qu'un second aveu leur coûte presque autant que le premier. Notre Medecin tâcha de rappeller en celle-ci, cette confiance dont il croïoit avoir été déja honoré. Cela produisit une conversation équivoque, qu'on peut aisément imaginer ; la fille lui parloit d'une

maladie qu'elle vouloit feindre pour éloigner un mariage, & le Medecin d'une autre maladie plus réelle dont il croïoit avoir été déja le confident. Quoiqu'il touchât cette corde très-délicatement, la fille en fremit de surprise & d'horreur; elle pâlit, elle rougit, elle se trouble; tous ces symptômes étoient encore équivoques pour le Medecin; la honte jointe au repentir fait à peu près le même effet: il se sert pour la rassurer, des lieux communs les plus consolans, vous n'êtes pas la seule à Paris, lui dit-il; ce malheur arrive quelquefois aux plus honnêtes filles, les meilleurs cœurs sont les plus credules, il faut esperer qu'il vous épousera.

On juge bien que l'éclaircissement suivit de près de pareils discours, mais on ne sçauroit imaginer la surprise où ils furent tous deux, quand la chose fut mise au net: le pere arriva assez tôt, pour avoir part à l'éclaircissement & à la surprise; ils se regardoient tous trois, sans deviner de quelle part venoit une si horrible calomnie: la fille même n'étoit pas encore au fait, lorsque son amant arriva de la

maniere que vous allés voir.

Pendant que ceci se passoit, l'amant inquiet vint s'informer de la fille de chambre, sur le mariage qu'il craignoit tant; elle avoit entendu quelque chose de la rupture: elle l'en instruisit, & il fut d'abord transporté de joïe; mais aïant appris ensuite que le Medecin venoit d'avoir un grand éclaircissement avec le pere & la fille, il perdit la tramontane, & courut comme un fou à la chambre de sa maîtresse, & là, transporté de desespoir, il lui demanda permission de se percer le cœur avec son épée: il n'osa faire sans permission cette seconde sottise, qu'elle n'auroit pas plus approuvé que la premiere; il entra donc, & se jetta la face contre terre entre le pere, la fille & le Medecin, qui se regardoient tous trois sans dire mot: la fille parla la premiere, comme de raison, & son amour s'étant changé en colere, elle ne parla que pour foudroïer le pauvre jeune-homme; elle commença par lui défendre de la voir jamais, le pere aussi outré qu'elle, le fit sortir de sa maison, & la fille aussi-tôt offrit sa main au Medecin pour se venger

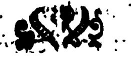
de l'offenſe qu'elle avoit reçuë du jeune homme. Le Medecin convint qu'il meritoit punition, & dit qu'il alloit lui-même le faire avertir qu'il n'avoit plus rien à prétendre ; ainſi après que le pere & la fille eurent donné leur parole au Medecin, il promit de revenir le lendemain pour terminer le mariage.

Le pere & la fille paſſerent le reſte du jour à parler contre l'imprudent jeune-homme ; la fille ne pouvoit s'en laſſer, & ſon pere en la quittant lui conſeilla de dormir un peu pour appaiſer ſa colere, lui faiſant comprendre qu'un amant capable d'une telle action, ne meritoit que du mépris. La nuit calma la violence de ſes tranſports, mais au lieu du mépris qu'elle attendoit, elle ne ſentit ſucceder à ſa colere que de l'amour : elle fit pourtant cent reflexions ſur le riſque où l'avoit miſe ce jeune-homme, d'être le ſujet d'un vaudeville ; mais elle ne pût trouver dans cette action que de l'imprudence & de l'amour, & le plus blâmable des deux ne ſert qu'à prouver l'excès de l'autre : en ſorte qu'avant le jour elle ſe repentit d'avoir donné ſa parole, & fut bien-tôt

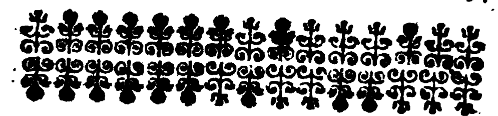
après au desespoir, de ce qu'il n'y avoit plus moïen de la retirer.

Quand le Medecin revint il trouva son épouse fort triste ; je me doutois bien, dit-il au pere en présence de sa fille, qu'elle n'oublieroit pas si-tôt, ni l'offense ni l'offenseur, elle pourroit s'en souvenir encore après son mariage ; son amant n'est pas prêt non plus d'oublier son amour, je viens de le voir ; j'ai voulu le punir, en lui laissant croire pendant vingt-quatre heures, qu'il étoit malheureux par son imprudence ; il en est assez puni, car il a pensé mourir cette nuit ; je m'apperçois aussi que votre fille est fort mal : voilà de ces maladies que sçavent guérir les bons Medecins, mariés-les tous deux, voilà mon ordonnance.

Le jeune amant étoit riche, la fille eût été au désespoir ; le pere fut raisonnable, & le mariage se fit le même jour par l'entremise du Medecin.



L'AGIOTEUR



L'AGIOTEUR DUPE'.

UN de ces Juifs Parisiens, non pas de ceux qui dans la Sinagogue des halles sçavent faire d'un vieux manteau deux juste-au-corps neufs, mais de ceux qui achetant, vendant & rachetant le même papier plusieurs fois en un jour, en gagnent la valeur en moins d'un mois. Un de ces Juifs, dis-je, qu'on nomme depuis peu Agioteurs, des plus rafinés, des plus avides, & des plus défiants, calculoit un jour sur le midi le gain de sa matinée en attendant pratique nouvelle.

Arrive un Picard, franc gaulois par la mine, homme grossier en apparence, & soi-disant pressé de faire de l'argent d'un billet de change, pour s'en retourner à Amiens; l'Agioteur lui dit qu'il a de l'argent à son service; mais que depuis deux jours, les billets sont à trente-cinq pour cent. Le bon Picard fait l'étonné,

lui assurant qu'hier encore, Monsieur Franchard n'avoit pris de lui que trente pour cent. Cela se peut, lui dit l'Agioteur, mais qui est donc ce Monsieur Franchard? si je n'étois pas si pressé de partir, continua naïvement le Picard, je serois retourné à lui, mais il loge bien loin d'ici; ça, Monsieur, voïons vîte si vous me voulés faire aussi bon marché que lui. Je m'en garderai bien, dit l'Agioteur en le pressant de lui dire qui étoit cet homme si desinteressé. Le bon Picard en s'en allant comme un homme pressé, expose la franchise & le desinteressement de Monsieur Franchard, avec des circonstances à faire apetit au plus degoûté Agioteur, d'agioter avec Monsieur Franchard. Il lâche ensuite, comme par abondance de cœur les tenans, les aboutissans, la ruë & le logis de Monsieur Franchard, disant qu'il va au plus vîte recevoir son argent, & laisse notre Agioteur dans les reflexions & dans l'impatience de lier commerce avec un homme si bon & si facile: il prend dans son Bureau pour quinze mille francs de papiers, pour aller faire connoissance avec Monsieur Franchard. Pendant que

notre Agioteur va chercher fortune, il faut vous instruire quelles étoient les bonnes gens avec qui il alloit négocier.

Monsieur Franchard, & le Picard pressé de partir, étoient chefs de cinq ou six filoux de la haute volée, de ceux qui par un long aprentissage dans l'exercice des petits vols acquierent l'habileté & les moïens d'en faire de plus grands.

Il y avoit autrefois à Paris un grand nombre de ces filoux; mais à present la Police y met bon ordre, & ceux-ci ne porteront pas loin le tour qu'ils ont fait à notre Agioteur.

Monsieur Franchard avoit loüé depuis quelques mois un grand cabinet garni d'armoires avec des cloisons à barreaux; en y joignant quelques tables, de vieux coffres forts, & des balances, il en avoit fait un Bureau en forme; il avoit assemblé force Régistres vieux & nouveaux, & force sacs bien ronds, bien numerotés & de riche apparence. Ces Registres & ces sacs arrangez dans ces armoires, formoient une Bibliotheque de financier des mieux assorties. Avec cet étalage & le secours de ses compagnons qui se dégui-

ſoient tantôt en gens d'affaires, tantôt en porteurs d'argent pour achalender le Bureau, il avoit établi ſon crédit chez ſon hôteſſe, ce qui lui produiſoit de petits gains courants d'agiotage qui païoient leurs dépens; mais ils attendoient du hazard quelques bonnes occaſions : celle-ci en fut une.

Comme notre Agioteur étoit très défiant, il demanda le logis de Monſieur Franchard à toutes les boutiques du voiſinage, pour avoir occaſion de s'informer finement quel homme c'étoit; mais plus il s'informa & plus il fut trompé, car tous les voiſins étoient prevenus pour lui. Il arrive au logis de Monſieur Franchard dont il reconnut l'hôteſſe : elle avoit été autrefois de ſes amies. Il avoit grande confiance en elle, & elle en avoit tant en ſon hôte qu'elle ne pouvoit s'en taire. Il lui avoit fait mille plaiſirs; c'étoit un hôte charmant; il n'y avoit qu'une incommodité avec lui, c'eſt qu'étant logée directement ſous ſon Bureau elle avoit la tête rompuë de la quantité d'argent qu'on y remüoit à la pelle. En effet il avoit deux ou trois ſacs de bon argent blanc avec quoi

il faisoit le plus de bruit qu'il pouvoit : passons la conversation de l'hôtesse & de l'Agioteur ; elle court le presenter à son hôte, qui promet tout à sa consideration : elle les laisse parler d'affaire, & s'en va: Monsieur Franchard l'amusa par des discours vagues sur le courant de l'agiotage, & l'amusoit à dessein ; car il ne pouvoit faire son coup, qu'il n'entendit pour signal un Carosse arriver à grand bruit. Pendant que Monsieur Franchard étale en verbiage sa probité & sa franchise, l'agioteur le considere de la tête aux pieds ; il est charmé de sa phisionomie ; c'étoit un de ses visages pleins, unis, faits de façon qu'on croit les connoître de vûë, parce qu'on en voit souvent de semblables ; sa taille étoit courte & ronde, des épaules, du ventre, jambes renforcés, jarets bas, bras courts, & main large ; main à compter les écus dix-à-dix, vrai moule de Caissier ; enfin, un homme devant lequel vous vous mettriés à genoux, pour lui faire prendre votre argent la veille d'un décri.

Voici un Carosse qui arrive ; c'étoit le signal : venons au fait, dit Franchard ; le fait est, répond l'Agioteur, que j'ai là pour

quinze mille francs de billets, & ſur ce qu'un Marchand d'Amiens m'a dit que vous en aviés pris à trente pour cent..., Qu'eſt-ce à dire, interrompit l'autre, avec un air de franchiſe bruſque, vous mocqués vous? ils ſont à trente-cinq; tout ce que je puis faire en faveur de mon hôteſſe, c'eſt de perdre un pour cent.

Ils en étoient là, quand un petit filou qui étoit venu dans le Caroſſe, vint faire le perſonnage d'un jeune Ecolier en droit, à qui ſa mere achete une Charge de Conſeiller en Province. C'étoit un petit blondin à voix grêle, graſſaïant un peu & ricannant beaucoup. Il entre étourdiment ſans ſe faire annoncer, & d'un air évaporé court embraſſer Franchard, en lui criant avec joïe qu'il avoit conclu le marché de ſa Charge.

Il me faudra, lui dit-il, vingt mille francs de billets de monnoïe; je les prendrai de vous ſur le pied que vous voudrés, je vous ai tant d'obligations d'ailleurs; autres embraſſades; mais ce n'eſt pas le tout, il faut dans le moment quatre ſacs de mille francs à ma mere pour m'acheter un Caroſſe. Monſieur Franchard ne répond qu'en tirant quatre ſacs d'une armoire comme un

homme qui les donnoit aussi facilement ; que l'autre donnoit des embrassades, il en ouvre un & le répand sur la table pour le compter : vous vous mocqués de moi, s'écrie le petit Conseiller, a-t'on jamais compté après Monsieur Franchard ? donnés-moi une plume que je vous fasse mon billet. Votre mere m'en fera un tantôt, dit froidement Franchard, vous êtes trop jeune pour signer, emportés toujours, nous souperons ce soir ensemble. Deux grands Laquais s'avancent, prennent les sacs, & le jeune homme s'en va courant & capriolant comme il étoit entré.

Je ne seconderai point les jeunes étourdis, s'écrie Franchard, je n'ai pas assez de jambes pour les suivre. Ensuite se tournant vers l'Agioteur : l'occasion est heureuse pour vous, je lui ferai prendre vos billets de Monnoïe à trente-deux pour cent ; c'est trois de gain pour vous. Je veux bien faire ce plaisir à mon hôtesse aux dépens d'un jeune fou qui jette l'argent par les fenêtres ; ça voïons vos billets. Pendant que l'Agioteur les tire de sa poche en faisant mille remerciemens, Franchard arrange plusieurs sacs sur une autre table, en prend

un qu'il renverse sur le comptoir; comptés, dit-il, à l'Agioteur, je vais examiner vos billets. L'Agioteur compte, & Franchard prend la liasse. Pendant qu'il la feüilletoit sans la délier, notre jeune étourdi rentre avec une Dame venerable qu'il tenoit sur le poing, & riant de toute sa force, conte à Franchard comme une chose fort plaisante que sa mere qui n'avoit pas voulu monter la premiere fois de peur de le déranger, venoit par excès d'éxactitude lui faire son billet. Franchard court au devant d'elle, se fâche de cette exactitude offençante pour lui, jure qu'il ne recevera le billet qu'en lui donnant à souper. La Dame venerable cede de peur de le fâcher, & regagne son Carosse, où Franchard, plus ceremonieux avec les Dames qu'avec les jeunes étourdis, voulut absolument la reconduire. Il la suit tenant toujours à la main la liasse de billets, & l'Agioteur reste sans se défier de rien; il compte toujours son sac pour gagner du tems; mais il n'osa pas toucher aux autres qu'en présence de Franchard, très-fâché même d'avoir trouvé deux écus de manque dans le sac; car l'aïant compté sans témoins, il prenoit déja la résolution

de perdre deux écus par politesse ; il s'assit, & attendit fort tranquillement pendant un quart-d'heure ; c'est le moins que puissent durer les compliments d'une femme à qui on prête de l'argent.

Voïons cependant si nos filoux munis des quinze mille francs en billets, sont montés en Carosse : non, ils s'esquivent plus finement ; ils laissent le Carosse de loüage à la porte, & Franchard feignant d'accompagner la Dame jusques chez un Notaire voisin, la suit à pied jusques dans une ruë tournante où un autre Carosse les attendoit, & touche Cocher, voilà les quinze mille francs partis.

Imaginés-vous l'impatience inquiete de l'Agioteur & de l'hôtesse qui le fut rejoindre au Bureau pour voir s'il étoit content de son hôte. Leur confiance étoit si bien établie que les soupçons ne leur vinrent que par degrés ; mais il fallut enfin en venir aux craintes, aux éclaircissemens, aux allarmes ; l'Agioteur veut emporter quinze sacs, l'hôtesse s'y oppose, il faut des formalités. Je passe sous silence l'arrivée du Commissaire, l'ouverture des sacs remplis de cailloux & de ronds d'ardoises,

Je ne vous dirai point quels furent à cet aspect les fremissemens & les mines de l'Agioteur dupé, vous imaginerés le dénoüement de tout cela plus plaisamment que je ne pourrois vous le décrire.

FAIT PLAISANT.

UN jeune Anglois qui logeoit dans une Auberge du fauxbourg saint Germain, devint eperduëment amoureux de la fille de son hôte. Elle étoit très-belle & l'Anglois lui fit des offres à proportion de sa beauté, mais cette fiere hôtesse, soit par vertu, soit par ambition, ne voulut entendre parler que de mariage; le pere de ce jeune Anglois, étoit homme à le desheriter s'il eut voulu contenter sa passion à ce prix, l'hôtesse n'en voulut pourtant rien rabattre, nôtre amant desesperé tomba dangereusement malade.

On fit plusieurs consultations, où Monsieur Guenaut fameux Medecin de ce temps-là, n'eut pas de peine à prouver à ses confreres; qu'il falloit d'abord saigner, & rafraîchir, & qu'il faudroit ensuite rafraîchir & saigner; car, disoit-il, je connois les deux maladies de mon malade, elles sont

toutes deux dans le ſang ; c'eſt l'amour & la fiévre. Enfin notre amant fut livré à l'opinion de Monſieur Guenaut, qui par dix ou douze ſaignées conſecutives, ôta de ſes veines non-ſeulement l'amour & la fiévre, mais encore la vie, ou peut s'en fallut, car on le crut mort ; cependant il en revint, parce que les Medecins, & le Chirurgien l'abandonnerent.

Pendant ce tems-là, on avoit écrit au pere la cauſe de cette maladie ; & il arriva de Londres dans la résolution de conſentir à ce mariage extravagant, plûtôt que de perdre ſon fils unique.

Il le trouva mourant, & la premiere choſe qu'il fit pour le rapeller à la vie, ce fut de lui promettre la belle hôteſſe en mariage ; mais comme la paſſion du jeune homme n'étoit fondée que ſur la beauté, les idées vives des charmes de l'hôteſſe s'étoient diſſipées avec ſon ſang, elles revinrent pourtant avec le ſang nouveau qu'il faiſoit ; mais à meſure que ſa ſanté ſe fortifioit, le pere voïoit moins de néceſſité à ce mariage; enfin il ne craignit plus de s'y oppoſer entierément.

Si la paſſion de ce fils eût été auſſi vio-

lente qu'avant la maladie, il eut fallu rapeller Monfieur Guenaut pour la lui ôter par de nouvelles faignées, ou le marier pour l'empêcher de retomber malade ; mais cette paffion n'étant prefque plus qu'un fimple fouvenir, la raifon & le pere furent les plus forts : il renonça à la belle hôteffe ; & cela fait voir que l'amour, fur tout celui qui n'eft fondé que fur la beauté, eft entierement dans le fang ; & que fi la transfufion que quelques Medecins ont crû poffible, ne peut guérir de la vieilleffe, au moins elle peut guérir de l'amour.

CONTE ARABE.

LE Calife Arrhoun difoit que l'efprit de l'homme étant encore plus maladif que foncorps, un bon Philofophe étoit auffi neceffaire auprès d'un Prince qu'un bon Medecin. Un jour étant feul avec le Medecin de fa melancolie, après une rêverie profonde, & regardant l'arbre qu'on lui comparoit il s'écria tout à coup : Arrhoun, Arrhoun, tu attriftes tes amis par ta melancolie, comme cet arbre toufu attrifte, en les ombrageant, les arbres qui l'environnent;

puis se tournant vers le Philosophe :ecoute, ami, lui dit-il, je te promets une bague chaque fois que tu pourras me faire rire. Bon,reprit lePhilosophe en secoüant la tête, je ne gagnerois pas avec vous en dix ans dequoi orner un de mes doigts ; j'aurai beau plaisanter, vous ne rirés jamais ; ce sera quelque fois ma faute, & quelque fois la vôtre, mais vous jugerés de mes bons mots selon votre mauvaise humeur, & je n'aurai point de bague.

Hé bien reprit le Calife, toutes les fois que tu pourras me prouver que c'est ma faute de n'avoir pas ri de tes plaisanteries, je te les païerai comme bonnes ; mais il faudra me prouver par raison que j'aurois dû rire. Vous me réduisez à l'impossible, dit le Philosophe, je puis bien prouver par raison qu'un bon mot est raisonnable ; mais quand on pourroit prouver qu'il est risible, on ne prouvera point à un homme qu'il a tort de n'en pas rire. Voïons pourtant, continua le Philosophe, si vous rirés de ce que m'a conté ce matin la fille de chambre de cette veuve, dont le mari mourut hier; c'est la veuve de votreMaître-d'Hôtel.

Vous sçavés qu'elle se piquoit d'être la plus tendre épouse du païs, & par consequent elle va se piquer d'être la plus affligée veuve qui fut jamais. Hier après avoir en presence de sa fille de chambre, épuisé ses larmes & sa douleur, elle s'enferma seule pour pouvoir en liberté laisser reposer son affliction, & étudier le rôle d'affligée qu'elle a resolu de soutenir. Elle cherche dans son miroir tous les airs & les changemens de visage qui peuvent convenir aux larmes qu'elle répandra, car elle compte que les larmes ne lui manqueront pas. De toutes ces grimaces d'affliction qu'elle étudioit au miroir, une entre-autres lui parut si plaisante à elle-même, qu'elle ne put s'empêcher d'en rire : après avoir un peu ri, elle recommença son étude, autre grimace qui lui parut encore plus plaisante ; il lui prit alors des éclats de rire si violens & si continus que je crois qu'elle rira tant qu'elle sera veuve.

Ce recit accompagné des grimaces de la veuve que contrefit le Philosophe, ne fit pas seulement sourciller le Calife. Le Philosophe bilieux & colere est piqué au vif, il redouble de bons mots, on n'en

rit point, il plaisante de rage, & par de vives secousses il veut ébranler le Calife; comme un voïageur alteré qui voudroit attraper une poire, s'efforce d'ébranler à secousses réiterées le poirier dont il desire ardemment le fruit; mais le Calife est inébranlable, le Philosophe est outré, & cette colère outrée dans un Philosophe qui veut faire rire, devoit avoir son effet, mais le Calife en sourit à peine, & faire sourire ne suffisoit pas pour gagner la bague.

Dans le moment une volée ou plûtôt une épaisse nuée de corneilles vint se réposer sur ce grand arbre à qui on avoit comparé le Calife.

Je vis hier ces mêmes corneilles, dit impromptu le Philosophe; elles penserent desesperer un brutal distrait, qui voïant cette nuée de tristes oiseaux noircir les fruits & les fleurs d'un si bel arbre, s'irrita d'abord, & oubliant que cette tige est grosse comme une tour, voulut dans son premier mouvement secoüer ce gros arbre comme un jeune poirier.

Imaginés-vous cet extravagant occupé du desir de faire envoler ces corneilles, transf-

porté de colere contre elles ; il redoubloit ſes ſecouſſes en ſe meurtriſſant le dos contre le tronc de l'arbre, comme nous voïons les petits enfans en colere, fraper du poing la muraille qui leur a fait une boſſe au front; le recit que je vous fais n'eſt pas riſible, mais je ne pus jamais m'empêcher de rire en voïant la choſe en original. Je crois que j'en euſſe ri comme toi, dit le Calife, ſi je l'euſſe vû.

Vous deviés donc rire en me voïant en colere, vouloir, par des ſecouſſes de plaiſanteries réiterées, chaſſer de votre tête les noires corneilles, c'eſt-à-dire, les ſoucis & les chagrins.

Je t'entends, dit le Califе, en tirant de ſon doigt une bague, tu me prouve que je devois rire en voïant ta colere, ainſi tu as gagné la bague.

C'eſt de ce conte qu'eſt venu le proverbe Arabe qui dit à propos des grands Seigneurs, que leur grandeur & leurs ſoucis accablent de melancolie. Ils ont une volée de corneilles dans la tête.

CONTE

CONTE ORIENTAL.

IL y avoit en Orient une fille ſage, & ſi ſage qu'elle réſiſtoit aux deſirs d'un riche & puiſſant Calife, & ce Calife étoit ſi bon qu'il ſouffroit patiemment qu'une fille lui réſiſtât. Cette fille s'appelloit Zoroïne, & comme elle étoit au ſervice de la femme du Calife, il la voïoit ſouvent; leurs converſations étoient mêlées de maximes en vers Arabes; car c'eſt l'excellence des converſations Orientales.

Un jour dans une diſpute ſur l'amour, le Calife ſoûtenoit à Zoroïne qu'elle devoit répondre à ſa paſſion, & s'obſtinoit un peu trop à vouloir qu'elle fût de ſon ſentiment. Voici comment cette fille vertueuſe reprima l'ardeur du Calife dans la diſpute.

Il faut ſçavoir que le Calife avoit pour le Soleil une vénération ſuperſtitieuſe, en ſorte qu'il ſuffiſoit de lui nommer ſeulement cet aſtre pour lui inſpirer du reſpect. Zoroïne le prenant par ſon foible s'écria,

Par ce Soleil je te jure,
Que ma vertu toujours pure

Jamais ne s'éclipsera,
Tant qu'il nous éclairera.

Le Calife crut entrevoir dans ce serment que Zoroïne seroit moins vertueuse la nuit que le jour; ton serment, lui dit-il, c'est un serment de femme:

Il sied dans ta bouche;
Contre moi ta vertu tiendra,
Tant que le Soleil paroîtra,
Mais le soir le Soleil se couche.

Sans doute, répondit Zoroïne en quittant brusquement le Calife qui l'avoit fait asseoir près de lui sur un sofa, mais tu vois que je sçai me lever avant que le Soleil se couche.

Le Calife se flatta encore que Zoroïne ne l'avoit quitté que parce qu'elle avoit vû de loin sa maîtresse qui venoit de ce côté-là : il chercha l'occasion de la rejoindre, & l'ayant surprise sur le soir dans un jardin rempli de plantes curieuses, il l'aborde, & pendant qu'elle rêve à la maniere dont elle se pourra tirer d'affaire, voici ce que lui dit le Calife.

Le Soleil ne luit plus, belle Zoroïne, & nos Poëtes Arabes comparent les femmes

à certaines plantes dont la vertu n'est forte que pendant l'ardeur du Soleil : ainsi les femmes étant moins fortes la nuit que le jour, il leur est pardonnable d'être moins vertueuses.

Leur force soûtient leur sagesse,
Ainsi tel sentiment d'amour,
Qui seroit un crime en plein jour,
La nuit n'est que simple foiblesse.

Il te seroit honteux, reprit Zoroïne, de devoir mon amour à la nuit & à ma foiblesse : crois que je ferois gloire de t'aimer si je n'avois pas juré le contraire en présence du Soleil. Puisque tu le crains, repliqua le Calife :

Profite donc de son absence ;
Il ne verra point ton amour ;
Dans ton sexe la nuit dispense
Des sermens qu'on a fait le jour.

S'il faut enfin t'aimer, reprit Zoroïne, en fuïant, je ne veux t'aimer qu'en plein jour. Arrête-donc, lui cria le Calife, faut-il me renvoïer ainsi de la nuit au jour & du jour à la nuit ? Zeroïne fuïoit toujours, & le Calife ne la pût réjoindre que le lendemain, mais il la pressa tant que pour s'en

débaraſſer elle lui promit qu'elle iroit le trouver dans ſon apartement, & pour le prendre toujours par ſa ſuperſtition lui dit: oüi je te jure par le Soleil qu'il ſera témoin de l'execution de ma parole.

Le Califе ne fit point d'attention au vrai ſens de ſes paroles, tant il étoit tranſporté de joïe, & la voilà encore debaraſſée de lui; mais le ſoir craignant qu'elle ne lui manquât de parole, il fut l'attendre ſecrettement dans la chambre où elle couchoit; elle fut fort ſurpriſe en y rentrant à minuit d'y trouver celui qu'elle fuïoit, elle demeura immobile: te ſouviens-tu de tes dernieres paroles, lui dit le Calife? je me ſouviens des tiennes lui répondit-elle en tremblant.

Dans mon ſexe la nuit diſpenſe
Des ſermens qu'on a fait le jour.

Moi j'ai juré que le Soleil ſeroit témoin de l'execution de ma promeſſe. Enſuite elle ouvrit ſa fenêtre & regardant le Ciel, elle s'écria: parois Soleil, parois, viens éclairer un crime que veut commettre ce Calife ſi vertueux, & ſi bon, & ſi tu aprouves ſon crime, viens en être témoin.

Ces paroles prononcées dans l'horreur de la nuit, firent impression sur le Calife, il demeura muet, & Zoroïne continua d'apeller le Soleil : viens donc, s'écria-t'elle, viens donc ; mais continua-t'elle en regardant le Calife intimidé, le Soleil ne paroît point, au contraire le Soleil s'obscurcit de plus en plus.

Le Soleil ne vient point ;
Ce n'est qu'en sa presence,
Que je t'avois promis d'écouter ton amour.
C'est ainsi que la nuit dispense
Des sermens qu'on a fait le jour.

AVANTURE
DE MONSIEUR
POUJET.

L'Affaire de Cette a pensé nous couter un Juge de l'Amirauté: voici l'avanture. Monsieur Poujet Juge de l'Amirauté fut intimidé par ses ennemis qui l'obligerent à prêter serment de fidélité à la Reine Anne, & lui donnerent des provisions nouvelles

pour sa Charge. Ils le firent Magistrat Anglois, moïennant quoi il fut pillé tout le premier par preference, & il resta dans Cette jusqu'au jour du départ des ennemis.

En les voïant quitter cette prise, il crut pouvoir abjurer la Magistrature Angloise. Il dépêcha un Païsan pour donner avis à nos Géneraux de la retraite des ennemis. Ce Païsan fut surpris se glissant furtivement le long de la plage. On l'arrête comme un espion ; on le menace : ce pauvre rustre répond naivement : » Je ne suis point » un espion, Messieurs, je suis un Courrier; » mais tu es à pied, lui dit-on ; n'importe » je suis le courier du Juge de mon Village, » puisque c'est lui qui m'envoïe porter des » avis.

Sur cette déclaration, Milord Norris envoïa prendre Monsieur Porjet à Cette, & dès qu'il fut arrivé, on lui déclara qu'on l'alloit condamner comme un Anglois qui trahit sa Souveraine. » Hélas, Messieurs, » leur répondit-il, tout effraïé, vous ne » devés me condamner ni comme Anglois, » ni comme François, car je ne sçai plus » ce que je suis. On ne lui tint pas de longs discours, & sans autre forme de procès on-

le déclare traître : on le condamne : on va le faire pendre.

Pendant qu'on le dispose à prendre son parti de bonne grace, ou à être pendu malgré lui, deux Officiers que nous avions faits prisonniers furent amenés à nos Généraux, qui leur faisant une reception polie & gracieuse, leur donnerent d'abord leur table pour prison. Après les y avoir tenus joïeusement captifs, on les renvoïa sur leur parole ; mais à condition qu'ils porteroient au Milord les marques de leur captivité c'est à dire force bouteilles du même vin dont ils avoient bû.

Ils partent avec cinq ou six hommes chargés de bon vin, sans compter celui qu'ils avoient dans la tête, qui donnoit à leur marche un air de gaïeté d'un très-bon augure pour tous ceux qu'ils rencontroient

Cette troupe gaillarde arriva fort à propos pour égaïer un peu la ceremonie funebre du pauvre Monsieur Poujet. Il presentoit déjà le col au sacrificateur, & la victime alloit être immolée en l'air, lorsque ces Officiers parurent avec leur present Bachique ; en l'offrant au Milord, ils crierent *grace*, *grace*. Le Dieu du vin sollicita : quel Juge

pourroit être inflexible à tant de bouteilles? Les Officiers y joignent un recit patetique de la reception que nos Generaux leur ont faite. Enfin le Milord attendri leur envoïe Monsieur Poujet avec un present de bierre excellente.

Ainsi pour deux Officiers & de bon vin, l'on nous donna en échange, un Juge & de la bierre; nous y perdons, mais c'est la seule perte que nous aïons faite en forcant les ennemis à se rembarquer.

LES BOHEMIENNES.

PLusieurs grands hommes de l'antiquité. Grecs & Romains ont ajoûté foi aux discours de bonne avanture. Tel grand Capitaine qui affronte avec intrepidité des perils réels, craindroit peut-être les perils imaginaires qu'une Bohemienne verroit dans sa main, & par consequent espereroit les bonnes fortunes qu'elle lui promettroit; pardonnés donc cette foiblesse à une femme dont je vais vous parler; elle a un bon esprit & est aimable d'ailleurs. C'est une riche Bourgeoise que je nommerai

merai Belise, & qui est d'autant plus excusable que la fourberie qu'on lui a faite est des moins grossieres en ce genre-là. La Bohemienne qui l'a filoutée, & qui est presentement au Châtelet, a de l'esprit comme un Demon, la langue bien penduë, le babil & l'accent Bohemien tenant du Gascon, langage propre à raconter le merveilleux & à faire croire l'incroïable.

Cette Bohemienne sçachant que Belise alloit souvent chez une amie, la guette un jour, passe comme par hazard auprès d'elle, la regarde à plusieurs reprises, s'arrête, recule trois pas, fait un cri d'étonnement & de joïe..... Est-ce que vous me connoissez, lui dit Belise, en s'arrêtant aussi? si je vous connois, répond la Bohemienne dans son jargon, oüi, ma bonne Dame, & non, peut-être & sans doute; & si je ne vous connois pas, je suis sûre que vous serés heureuse de me connoître: je vois bien, lui dit Belise avec bonté, que vous avés envie de gagner la piece, en me disant ma bonne avanture; je n'y crois point, mais ne laissez pas de me la dire. Belise la fit entrer chés son amie, & les voilà toutes deux à causer: Belise lui presenta sa main,

& la Bohemienne, en l'obſervant, feignoit d'être de plus en plus ſurpriſe, & réjoüie d'avoir rencontré, diſoit-elle, une perſonne qu'elle cherchoit depuis pluſieurs années. Elle devina par les regles de ſon art, pluſieurs ſingularités, dont elle s'étoit fait inſtruire par une ſervante qui avoit ſervi Beliſe: mais ce qu'elle voïoit de plus ſûr dans cette main, c'étoit, diſoit-elle, une fortune ſubite & prochaine: une fortune, s'écria Beliſe! oüi répondit la Bohemienne, & bonne fortune, bonne fortune, fortune de richeſſe, s'entend, & non d'amour, car je vois dans votre main que vous êtes ſage & fidelle à votre mari, qui pis eſt pour vos amants; certes je vois bien des mains à Paris, mais j'en vois peu comme la vôtre.

Par ces circonſtances ſurprenantes qu'elle paroiſſoit deviner, elle diſpoſa Beliſe à donner avec confiance dans le piege qu'elle lui tendoit: après avoir perſuadé à nos Bourgeoiſes, qu'elle avoit des liaiſons très-particulieres avec les Demons & les Genies, elle leur conta l'hiſtoire d'une Princeſſe Orientale, qui étoit venue mourir à Paris, il y avoit cent ans, & leur dit que cette Prin-

cesse étrangere avoit enterré un trésor dans une cave, & qu'ensuite voulant faire son héritiere une certaine Bourgeoise de ce tems-là qu'elle avoit pris en affection, elle avoit été surprise de mort subite, avant que d'avoir pû instruire la Bourgeoise de ce trésor caché : c'est ce que je sçai de la Princesse même, continua la Bohemienne ; car quoique morte il y a cent ans, elle est fort de mes amies, & voici comment : vous devés sçavoir, car il est vrai, que nulle personne de l'autre monde ne peut parler à nulle de celui-ci que par l'entremise des Genies ; or le mien est ami de celui de la Princesse ; bref je l'ai vûë tant de fois que rien plus, & je me suis chargée de lui chercher dans Paris, quelque femme qui soit de la famille de la défunte Bourgeoise, que la défunte Princesse vouloit faire son héritiere du trésor caché, & je suis bien trompée si vous n'êtes une de ces parentes que je cherche avec empressement.

A ce recit extravagant l'amie rioit de tout son cœur ; mais Belise ne rioit que pour faire l'esprit fort, car le desir d'être héritiere augmentoit sa credulité. Il faut être folle, dit-elle, pour s'aller imaginer

que je suis parente de cette héritiere; pas si folle, ma bonne Dame, pas si folle, car je le voudrois de tout mon cœur, & je l'ai soupçonné d'abord à certain air de famille qui m'a frappé dans votre visage; car la Princesse m'a fait voir en songe l'air de famille de l'héritiere, afin que je reconnusse à la phisionomie, quelqu'une de ses parentes: mais, reprit Belise, comment sçavoir si je suis parente de cette héritiere qui vivoit il y a cent ans? oh dans Paris, reprit la Bohemienne, on est parent de plus de gens qu'on ne pense; car depuis le tems qu'on s'y marie, & qu'on ne s'y marie point, imaginés-vous combien d'alliances? toutes les Bourgeoises de Paris sont cousines, vous dis-je, il n'y a que la difference du degré; & si vous êtes cousine de l'héritiere seulement au septantiéme degré, j'ai tant de crédit sur la Princesse, que je vous fais héritiere de son trésor; car je suis impatiente d'affection pour vous, de sçavoir si vous êtes la parente qu'il me faut; je vais l'éprouver dans un clin d'œil: mais si j'étois aussi parente, dit l'amie; la Bohemienne n'y trouva point d'apparence, mais fut ravie pourtant de faire l'épreuve

double pour mieux joüer son jeu : à l'instant elle demanda deux grands verres de cristal qu'on alla chercher & remplit d'eau claire ; elle les mit sur deux tables éloignées l'une de l'autre, & dit aux Bourgeoises de fermer un œil, & de regarder attentivement avec l'autre. Les voilà donc observant chacune leur verre d'eau : regardés bien, leur crioit la fausse Magicienne ; car celle qui est parente de l'héritiere, doit voir dans son verre un échantillon du trésor dont elle doit hériter, & l'autre y verra le Diable, c'est-à-dire, rien. Il faut vous dire ici, que la Bohemienne avoit mis dans chaque verre, une petite racine, leur disant que c'étoit la racine d'enchantement qui attiroit les Genies ; & l'une de ces racines, étoit apprêtée avec une composition chimique, qui detrempée par l'eau, devoit par une espece de fermentation, former des bubes d'air, & force petits brillans de differentes couleurs, avec des paillettes dorées : c'en est plus qu'il ne faut pour faire voir à une femme prevenuë tout ce que son imagination lui represente. Belise étoit si agitée par le desir du trésor, & par la crainte de ne rien voir ; que la premiere petite bube d'air qui parut

dans le verre, elle cria qu'elle voïoit quantité de perles : notre rusée acheva de lui tourner la tête en se réjoüissant d'avoir deviné juste : vous en allés bien voir d'autres, s'écria-t'elle ; regardés-bien. En effet la fermentation augmente ; & chaque fois qu'on lui dit, voïés-vous ceci ? voïez-vous cela ? Belise répond toûjours, oüi, oüi ; car transportée, éblouïe, troublée, elle vit enfin tant de belles choses, que charmée & convaincuë, elle alla sauter au col de celle qui la faisoit si riche.

L'autre Bourgeoise étoit muette, & bien fâchée de n'avoir vû que de l'eau claire ; mais Belise croïant déjà tenir des millions, lui promit de l'enrichir & de recompenser sa bienfaictrice, qui lui jura foi de Bohemienne, qu'elle possederoit ce trésor dans deux jours, mais qu'il y avoit pourtant de grandes difficultés à vaincre ; car, dit-elle, le Diable qui est gardien de tous les trésors enterrés, en doit prendre possession au bout de cent années, c'est la regle des trésors cachés, mais par bonheur il n'y a que quatre-vingt-dix-huit ans que la Princesse a enterré le sien ; je crains pourtant que le Diable ne nous dispute la datte, enragé

contre vous, de ce qu'à deux ans prés, vous lui enlevés des richesses qui lui auroient servi à damner trente avaricieux. Mais, encore votre main : je me trompe fort si ce même Diable ne vous a déjà lutinée. Justement, dit Belise ; car cet été à la campagne il revenoit un esprit dans ma chambre ; il faut être sorciere pour avoir deviné cela : la sorciere sçavoit en effet, que la servante, s'ennuïant de ne point voir son amant, s'étoit avisée de lutiner sa Maîtresse pour l'obliger à revenir à Paris.

C'a menés moi chez vous, dit la Bohemienne, en regardant l'eau du verre ; car je remarque ici que ce trésor est dans la cave de la maison même où vous demeurés ; & je vois qu'il consiste en deux caisses, dont l'une est pleine de vieux ducats, & l'autre de pierreries.

Belise ravie de sçavoir déjà sa succession dans sa cave, emmena chez elle son amie & la Bohemienne, qui l'avertit, chemin faisant, que pour adoucir l'esprit malin, elle alloit faire des conjurations, des fumigations, & qu'il falloit amorcer d'abord le Diable par une petite effusion d'or : avés-vous de l'or chez-vous, continua-t'elle,

j'ai cinq loüis d'or, répondit Belise, fort bien réponditl'autre;mais jene veux toucher de vous ni or ni argent que je n'en aïe rempli vos coffres. Vous mettrés vous-même l'or dans le creuset au fond de la cave, & vous le verrés fondre à vos yeux par un feu infernal qui sortira des entrailles de la terre en vertu de certaines paroles signées que je prononcerai ; je veux que vous soïés témoin de ces merveilles qui vous prouveront mon pouvoir, & le droit que vous avez déja sur la succession.

Avec de pareils discours ils arriverent enfin chez Belise, où le reste de la fourberie étoit preparé, comme vous l'allés voir. Les caves en question étoient, comme on en voit encore à Paris, pratiquées dans des souterrains antiques, en sorte qu'elles n'étoient separées de plusieurs autres caves que par un vieux mur ; caves fort propres à exercer l'art des magiciens & des Marchands de vin : l'ancienne servante, au tems qu'elle apparut en lutin à sa maîtresse, avoit fait dans ce vieux mur une petite ouverture à l'occasion de ses amours; elle disposoit d'une de ces caves voisines. C'est par son moïen que notre magicienne

avoit composé un spectre ressemblant à peu-près à celui qui étoit apparu à Belise à sa campagne. Elle joignit à cela un appareil, affreux dont vous verrés l'effet dans un moment.

Belise arrivée chez elle, alla prendre dans son tiroir les cinq louis d'or pour faire fondre au feu infernal; on la conduit dans ses caves : un frisson la prend en entrant dans la premiere; il y en avoit encore une autre à traverser, quand elle vit au fond de la troisiéme, une lueur qui lui fit appercevoir ce spectre de sa connoissance qui sembloit sortir de terre, elle ne fit qu'un cri qui fut suivi d'un évanoüissement. Aussitôt la magicienne & sa compagne la reporterent dans sa chambre; & dès qu'on l'eut fait revenir à elle, son premier mouvement fut d'être charmée d'avoir vû ce qui l'assuroit de la réalité du trésor, elle donna les louis d'or, pour aller achever la ceremonie dans la cave; & quelque-tems après on lui vint rendre compte du bon effet de l'or fondu; car le Demon du trésor avoit promis de se trouver la nuit suivante au rendés-vous qu'on lui avoit donné de la part de la Princesse, pour convenir à l'amiable du

droit de celle qui en devoit hériter. C'est ainsi que la Bohemienne gagna cent francs pour sa premiere journée, & laissa l'héritiere fort impatiente du succès qu'auroit pour elle la conference nocturne du Demon & de la Princesse.

Le lendemain la Bohemienne en curée vint trouver Belise ; & feignant d'être transportée de joïe, lui dit en l'embrassant, que la Princesse s'étoit renduë chez elle dans une petite chambre qu'elle lui avoit fait tapisser de blanc, & que le Diable y étoit venu malgré lui ; je l'ai bien contraint d'y venir, continua-t'elle dans son jargon, je leur commande à baguette à ces petits Messieurs-là : au reste j'ai dit tant de perfections de vous à la Princesse, qu'elle vous aime comme sa propre enfant ; elle vous fait sa legataire universelle : le Diable alleguoit que les cent ans étoient accomplis, il vouloit escamoter par un faux calcul les deux ans qui lui manquent. Il a bien disputé son droit contre nous ; mais tout Diable qu'il est, il faut qu'il nous cede en dispute à nous autres femmes, & nous l'avons fait convenir qu'en lui donnant sa paragoüante, il renonceroit à la

ſucceſſion, & cette paragoüante ne ſera que de mille écus, encore voulions-nous qu'il les prit ſur l'argent du tréſor; mais il s'eſt mis en fureur, diſant qu'on vouloit le tromper; & il a raiſon: car dès qu'un tréſor eſt decouvert, il n'y a plus de droit. Bref, nous lui avons promis les mille écus d'avance, il faut que vous les lui trouviés aujourd'hui. Beliſe écoutoit avec plaiſir les bontés de la Princeſſe, mais les mille écus lui tenoient au cœur, elle y rêvoit : je ne veux point toucher cet argent continua la ruſée, vous les donnerés au Diable en main propre; il eſt enragé contre vous, car vous êtes ſi vertueuſe, il voit de plus que vous l'allés deshériter; s'il vous tenoit, il vous déchireroit à belles dents; il faut pourtant que vous lui donniés vous-même les mille écus. Oh! s'écria Beliſe, je ne veux plus le voir: voïez-le, voïez-le, continua l'autre, en faiſant un peu la fâchée, vous croiriez peut-être que je veux gagner avec lui ſur ces mille écus là; c'eſt ſon dernier mot, voïés-le vous-même. Beliſe lui proteſta qu'elle avoit toute confiance en elle, mais qu'il lui étoit impoſſible de trouver mille écus, & qu'elle auroit même de la

peine à mettre, ensemble, cinq cens livres; à quoi la Bohemienne répartit, après avoir rêvé un moment, hé bien vous me ferés votre billet du reste, & je ferai le mien au Diable, & cela je vous le propose, sous son bon plaisir s'entend, car il faut que j'aille lui faire cette nouvelle proposition. Après ce discours, elle quitta Belise, qui passa le reste du jour à ramasser cinq cent livres dans la bourse de ses amis.

Le lendemain la Bohemienne revint lui annoncer, que le jour suivant elle la mettroit en possession, & que le marché se pourroit conclure la nuit prochaine, dans la cave où le Diable gardoit le trésor; que la Princesse devoit s'y trouver sur le minuit, & qu'elle vouloit absolument que l'heritiere fut présente: mais, continua-t'elle en voyant déja pâlir Belise, ne craignez rien, vous y serez, & vous n'y serez pas; car ce sera mon Génie qui prendra votre ressemblance, & qui paroîtra à votre place avec quatre Genies de ses amis habillés en femmes, car la Princesse est entêtée du cérémonial; elle veut que quatre ou cinq Dames venérables forment un cercle digne de la recevoir; il ne nous

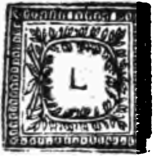
manque plus que des habits pour ce cercle; mais il en faut trouver, car les Génies ont bien le pouvoir d'imiter au naturel des créatures vivantes, mais ils ne peuvent imiter ni le fil, ni la ſoye, ni la laine, ni rien qui ſoit ourdi, tramé, tiſſu, ou tricotté; ce ſont les termes du grimoire; nous ſçavons cela nous autres, & je vous l'apprens, enſorte que pour les habiller, il faut des habits réellement étoffés, & j'ai imaginé que vous leur prêteriez les vôtres; ne craignez point qu'ils les ſalliſſent, les Genies ſont propres. Ça, continua-t'elle, il nous faut auſſi quantité de toile; vous avez ſans doute des draps, des nappes; c'eſt que la Princeſſe ne peut paroître que dans un lieu tapiſſé de blanc: votre cave eſt noire; elle n'y viendroit point, & nous manquerions votre ſucceſſion. A tout ce détail, Beliſe topoit de tout ſon cœur, penetrée de reconnoiſſance pour ſa bienfaitrice. Et après avoir donné les cinq cens livres, elle fait elle-même l'inventaire de ſes habits & de ſon linge; la Bohemienne ne trouve rien de trop beau pour le cercle de la Princeſſe, & même elle l'augmente encore de deux Genies, voyant des juppes

& des coëffures de reste; à peine laisse-t'elle à Belise un juppon de toile : cette pauvre femme dépouillée aide elle-même à porter ses hardes jusqu'à la porte de sa cave, & la Bohemienne en y entrant recommande à l'heritiere de bien fermer la porte à double tour, de peur que quelqu'un ne vienne troubler le cercle. Belise ne pouvoit avoir aucun soupçon, en enfermant son bien dans sa cave, car elle ignoroit la communication des caves voisines, par où les Génies plierent toilette : ainsi les Bohemiennes eurent toute la nuit devant elles pour sortir de Paris avec leur butin, & l'heritiere en chemise fut se coucher, en attendant ses habits & la succession de la Princesse.





LE CORRESPONDANT DE LA GUINGUETTE.



LES Vendanges ont été si abondantes cette année, qu'un Paysan d'Argenteüil a recueilli dans un seul demi arpent de vignes quatorze muids de vin. La posterité biberonne aimera mieux voir cette remarque dans nos registres, que l'époque du grand hiver, & des débordemens d'eau. Le vin ne vaut plus que trois sols à la Guinguette, & cette abondance me fournira des memoires pour les articles burlesques du Mercure : il ne me suffit pas d'avoir des correspondans dans les pays étrangers, & dans les Provinces, j'en ai un très-assidu les Fêtes & Dimanches aux assemblées de la Courtille, Pan-

tin, Vaugirard & autres païs de la banlieue: on y apprend non seulement l'interieur des familles bourgeoises, mais encore ce qui se passe dans les grandes maisons.

Bacchus toûjours sincere, & quelquesfois malin,
Se plaît à publier le long du grand chemin,
Le soir au retour des Guinguettes
Les intrigues les plus secrettes
De l'Artisan, du bas Bourgeois;
Il médit même quelques fois
De la plus haute Bourgeoisie.
Sa témeraire frénésie
Des plus qualifiés revele les secrets;
Ne fait-il pas parler Servantes & Valets;
Des Bijoutiers, des Revendeuses,
Des Tailleurs & des Accoucheuses?

Une Revendeuse, & le Valet d'un vieux Medecin buvoient ensemble à la grand'-Pinte: la Revendeuse se réjoüissoit de ce que la petite verole est presque finie dans Paris, & le valet du Medecin s'en affligeoit pour son Maître; la Revendeuse lui racontoit à cette occasion les erreurs de la plûpart des femmes, sur tout ce qui peut apporter dans une maison l'air de la petite verole; & cela lui avoit fait grand tort, disoit-elle,

disoit-elle, car les Dames croïoient trouver la petite verole jusques dans les dentelles que je leur portois. Cela n'est pas si mal fondé, lui disoit le valet; car le mauvais air se met dans le linge, dans les habits, dans les Perruques, & voici ce qui est arrivé à mon Maître.

Une Bourgeoise jeune & jolie craignant la petite verole, comme de raison, mais un peu plus qu'une femme raisonnable ne la doit craindre, prenoit pour petite verole, la moindre émotion, la moindre vapeur, elle croïoit à chaque instant sentir la fiévre & l'avoit peut-être de peur; elle croyoit être prise: son premier mouvement fut d'envoyer vîte au Medecin; mais faisant reflexion que les Medecins portent avec eux l'air de la petite verole, elle résolut de se passer de Medecin. On en fit pourtant venir un; on le conduisit d'abord dans la chambre d'une servante malade, en attendant qu'on disposât la Maîtresse à le voir; & elle ne voulut absolument point le recevoir qu'il n'eût ôté sa perruque & ses habits: mais, lui dit-on, un vieux Medecin dépoüillé vous fera encore plus de peur que la petite verole. Il est vrai, ré-

pondit-elle, mais qu'il prenne quelque habit dans la maison. Il ne se trouva point d'habit vacant, le Médecin étoit pressé; on le travestit de ce qui se présenta dans la chambre de la servante, de sa juppe, de son manteau & de ses cornettes dont on le coëffa comme on put. Dans cet équipage, il fut reçu de la Bourgeoise, & s'assit auprès de son lit pour lui tâter le pouls.

Il faut sçavoir que la servante étoit au lit de son côté pour avoir été excedée de coups par la belle-mere de la Bourgeoise. Cette belle-mere étoit une grande femme seiche, bilieuse, acariâtre & brutale, qui assommoit ses valets pour le moindre sujet, & elle en avoit eu un essentiel de battre la servante; aussi lui avoit-elle juré qu'elle la mettroit sur le grabat pour un mois, & lui avoit défendu d'entrer dans la chambre de sa bru. Quelle fut sa colere en y entrant quand elle crut, trompée par l'habit, voir cette servante assise au chevet du lit? aveuglée de rage elle court sur le Medecin, qui se sentit prendre à la gorge, avant que de sçavoir par qui; il se débarassa à coups de poings de cette

enragée, & l'avanture finit, comme la scene d'Arlequin Lingere, par un dédignonement reciproque de la belle-mere & du Medecin.

Comme le valet du Médecin achevoit de conter l'avanture de son Maître, arrive un bon compagnon : paye-nous bouteille, lui dit celui-ci ; non, dit l'autre, je suis ruiné depuis que le vin est à bon marché ; j'avois plus d'argent quand il étoit cher, car je ne buvois que de l'eau. Ce propos de Guinguette fut suivi d'une erudition de la Chine, car c'étoit un garçon qui avoit fort voyagé, & qui leur dit, à propos de petite verole qu'elle se gagne par la respiration, & cita là-dessus les Médecins Chinois.

Il y a à la Chine des Médecins plus habiles à donner la petite verole, que les nôtres à la guérir ; ce n'est point une plaisanterie : comme elle est mortelle en ce pays-là après certains âges, on va trouver le Médecin, pour la faire venir quand elle ne vient pas naturellement ; & voici comment les Médecins la donnent : ils recüeillent soigneusement, & en certains momens de cette maladie, la sueur des

malades avec du cotton ; ils enferment ensuite ce cotton moüillé dans de petites boëtes d'or, & le conservent avec certaine préparation, & l'on met ensuite ce coton dans les narines de ceux qui veulent avoir cette maladie, & l'effet en est sûr : nos Dames craindroient beaucoup ces Medecins-là, car ils portent à coup sûr la petite verole dans leur poche.

Après le voyageur, un Auteur du Pont-Neuf vint boire avec ces Messieurs-ci, & donna un plat de son métier.

Air Original de la Guinguette, sur l'Air : *Avance, avance, &c.*

Un Officier à son retour
S'en vint pour me parler d'amour :
Je me mis d'abord en défense,
Eh avance, avance, avance,
Avec ton habit d'Ordonnance.

Je suis, dit-il, jeune & bien fait,
J'ai de l'esprit & du caquet,
En amour la belle éloquence,
Eh avance, avance, avance,
Avec ton habit d'Ordonnance.

Je lui dis votre beau parler,
Ici vous ſera reculer ;
Près de moi la ſeule finance,
Eh avance, avance, avance,
Avec ton habit d'Ordonnance.

Il me dit je t'épouſerai,
Mille écus je te donnerai,
Je lui dis, payés-les d'avance,
Eh avance, avance, avance,
Avec ton habit d'Ordonnance.

Il n'a point d'argent le matois :
Mais ſa bouche vers mon minois,
Malgré ma bonne contenance,
Eh avance, avance, avance,
Avec ton habit d'Ordonnance.

Mon grand frere arrive ſoudain
Qui tient une épee à ſa main,
Dont la pointe droit vers ſa panſe,
Eh avance, avance, avance,
Avec ton habit d'Ordonnance.

Ce brave ne recule pas,
Mais au contraire à très grands pas
Du côté de la porte avance,
Eh avance, avance, avance,
Avec ton habit d'Ordonnance.

A propos d'air du Pont-Neuf, dit un garçon Marchand qui se trouva là, les airs de Lambert sont charmans ; j'ai un de mes amis qui en est fou ; il chante des chansons de Lambert toute la journée, la nuit même en rêvant, c'est sa passion : il est dammeret, galant, pincé, la perruque blonde, les gands blancs, la cravatte à glands de fayence ; nous l'enyvrâmes à Chaillot Dimanche dernier : il se perdit en chemin, & après l'avoir cherché longtemps, nous l'entendîmes chanter ; nous courûmes à la voix, il étoit tombé dans l'égoût, mais il s'y trouvoit à son aise comme dans son lit ; tout couvert d'ordure, sa perruque roide de crote, il ressembloit à un fleuve noir : il s'étoit accôté sur un tas d'immondices qui formoit en cet endroit de l'égoût une cascade de boue liquide, & là presque yvre mort, il s'égosilloit de chanter.

Coulez, murmurez clairs ruisseaux,
Allez dire à Climene
L'état où m'a mis l'inhumaine.

Comme nous n'osions le toucher pour le relever, tant il étoit boüeux, nous lui

passâmes deux perches sous le ventre, & nous l'enlevâmes tout brandi pour le porter à son inhumaine, qui étoit avec sa famille au cabaret prochain : l'un des deux qui le portoient étoit son rival, & lui joüoit ce tour, pour en degoûter sa maîtresse, qui haïssoit les yvrognes. C'étoit une simple Bourgeoise qui ne connoissoit pas assez le grand monde de Paris : elle croïoit que l'yvrognerie étoit haïssable dans un jeune-homme ; & comme elle étoit prête à se marier avec celui-ci, elle fut fort affligée de le voir en cet état : la mere s'écria en le voïant paroître, ah ! je ne veux pas donner ma fille à un homme qui a si peu de raison

Il faut lui pardonner, dit le pere, grand diseur de bons mots Bourgeois, & qui aimoit aussi à boire ; quand le vin est commun, la raison est rare, il n'est défendu qu'aux femmes de boire, parce que quand elles ont une fois pendu la raison elles ne la retrouvent jamais mais ; il faut qu'un homme sage s'enyvre au moins une fois en sa vie, pour sçavoir quel vin il a.

Après une tirade de raisons aussi bonnes que celles-là, il conclut que le jeune

homme yvre feroit fon gendre ; la mere s'emporta fort, difant que fa fille étoit plus à elle qu'à lui ; & qu'elle ne vouloit point la donner à cet homme-là : toute la famille préfente propofa un accommodement entre le mari & la femme ; & on convint que la fille qu'on fçavoit être très-cenfée, décideroit fur ce mariage, & qu'elle choifiroit des deux rivaux.

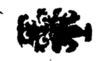
Le rival triomphoit déja auprès de cette fage fille, & n'avoit rien oublié pour augmenter l'horreur qu'elle avoit pour l'yvrognerie, mais elle en avoit encore plus pour la mauvaife foi : elle fçavoit que celui-ci étoit ami de fon amant ; & voyant qu'il l'avoit trahi en l'amenant yvre devant elle, elle fuppofa qu'il l'avoit ennyvré exprès, & fe tournant vers lui, elle lui dit haut en pleine affemblée : Monfieur, j'aime encore mieux un homme qui s'ennyvre, qu'un homme qui trahit fon ami.

Le pere qui étoit bon & franc comme le vin de fa cave, loüa fort la décifion de fa prudente fille ; il exagera la noirceur d'ame, d'un homme qui fe fert du vin pour faire tort à quelqu'un ; cela, difoit-il, eft contre le droit des buveurs, plus

facré

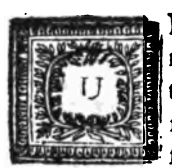
ſacré que le droit des gens ; c'eſt pis que de voler ſur le grand chemin ; car ſi j'avois confié la clef de mon cabinet à un ami, & qu'il me volât, quel crime ſeroit-ce ? & n'eſt-ce pas donner la clef de ſon cœur à quelqu'un, que de s'enyvrer avec lui ! Celui avec qui je m'enyvre m'eſt plus cher que femme & enfant, entendez-vous ma femme ? & voïez la punition que je méritерois ſi je vous avois trahi ; cela eſt vrai, répondit la femme : je conclus donc, répliqua le mari qu'on me donne à boire, & que je boive à la ſanté du pauvre enyvré, à qui je donne ma fille pour punir l'autre.

C'eſt à condition, reprit la fille, qu'il ne s'enyvrera de ſa vie : bien entendu, reprit le mari, il ſera comme moi, plus je bois, moins je m'enyvre ; buvons encore ce coup-ci, & qu'on m'aille querir le Notaire ; je veux que ce repas-ci ſoit le commencement de la nôce, & qu'elle dure huit jours.





AVANTURE DU BAL.



N jeune Officier fort amoureux d'une femme fort vertueuse, en fut rebuté plusieurs fois, de très-bonne foi, car elle fut prête d'en avertir son mari. Elle en menaça l'Officier qui lui representa qu'elle avoit grand tort d'être si fidelle à un mari qui avoit une maîtresse. *Une maîtresse !* s'écria la Dame qui étoit encore plus jalouse que vertueuse. *Ah! si vous pouvez me prouver cela....* Achevez, Madame, achevez, lui dit l'Officier; vous avez voulu dire que si je pouvois vous prouver l'infidelité de votre mari, vous vous en vengeriez. J'avouë, reprit vivement la Dame, que j'ai voulu dire cela dans mon premier mouvement, mais la raison me revient bien vîte comme

vous voïez, car je n'ai pas achevé, il en ſeroit de même ſi je voïois réellement l'infidelité de mon mari, mon premier mouvement ſeroit de me venger, mais la raiſon me reviendroit ſi vîte que vous n'auriez pas le loiſir de profiter de ce moment-là. Je me le tiens pour dit, reprit le Cavalier, la queſtion n'eſt donc plus que de vous prendre dans un moment de colere qui dure aſſez pour vous déterminer à la vengeance; la queſtion ſeroit encore, repliqua-t'elle, en le quittant bruſquement, ſi cette vengeance ne ſe tourneroit point contre vcus plûtôt que contre mon mari.

Le Cavalier étoit de ceux qui expliquent tout à leur avantage, parce qu'ils jugent deſavantageuſement de toutes les femmes: il conçut de grandes eſperances s'il pouvoit trouver l'occaſion favorable, il la chercha avec ſoin; enfin aïant gagné à force d'argent la femme de chambre de la maîtreſſe du mari, il ſçut que le ſoir même ils devoient ſe trouver à un bal, & cette femme de chambre lui montra la lettre que ſa maîtreſſe écrivoit au mari pour ce rendez-vous. Voici ce qu'elle contenoit.

Trop infortuné mari d'une femme jalouse, je ne pourrai te consoler ce soir dans mon appartement; car j'y reçois des Dames qui s'y viennent déguiser pour un bal qui se donne dans le grand appartement bas qui est au-dessous du mien, tu m'y trouveras deguisée simplement en chauve-souris, avec deux juppes noires, un ruban jaune autour du col, & un rouge sur la tête; viens-y avec la même robe d'Armenien que tu avois aux deux derniers bals, &c.

Le Cavalier copia cette lettre en écriture de femme, & y ajoûta seulement ceci: *C'est la seconde fois aujourd'hui que je t'ecris la même chose, je t'envoïe cette seconde instruction en cas que tu n'aïes pas reçu la premiere.*

La femme de chambre recacheta l'original de cette lettre, & l'envoïa naturellement au mari dès le matin comme elle en avoit l'ordre, & le Cavalier envoïa la sienne par un laquais fort adroit, qui faisoit le niais à merveille, & qui alla droit au logis de la Dame jalouse, où feignant de n'avoir trouvé en bas aucun laquais de Monsieur, il monta chez la femme de chambre de Madame, à qui il demanda niaisement, si Monsieur n'étoit point au logis, il tenoit negligemment à sa main

la lettre que cette femme de chambre-ci confidente de la jalousie de sa maîtresse, se sçut bon gré d'avoir attrappée à notre faux niais, qui la pria bonnement de la remettre entre les mains de Monsieur, sans que Madame en sçut rien; elle fit tout le contraire comme vous pouvez penser, & c'étoit l'intention du Cavalier qui se doutoit bien que la femme jalouse feroit suivre son mari, & seroit convaincuë de son infidelité, c'est tout ce qu'il souhaitoit, mais le hazard poussa la chose plus loin.

Le mari voulant aller au bal à l'insçu de sa femme, feignit le soir un mal de tête, elle comprit d'abord qu'aïant reçu la lettre dont elle avoit le double, il se disposoit à se derober d'elle pour aller au rendez-vous, & pour lui donner beau, elle feignit aussi une migraine, & se retira de bonne heure dans son appartement : sa confidente eut soin de lui trouver pour le bal un habit de chauve-souris pareil à celui que devoit avoir sa rivale, avec le signal des rubans marquez dans la lettre.

Le mari sortit en secret sur les dix heures du soir pour aller se deguiser je ne sçai où; la femme prit le carrosse un peu après,

& se rendit au bal avec sa femme de chambre qu'elle fit aussi masquer ; le bal ne faisoit que de commencer, elle se posta dans un coin, où elle ne fut remarquée que de son jeune amant, qui voïant la chauve-souris de si bonne heure au rendez-vous, & sçachant qu'elle ne devoit s'y trouver que fort tard, devina que cette chauve-souris-ci pourroit bien être la femme jalouse qui prenoit les devans pour donner le change à son mari, & le convaincre de perfidie ; ce soupçon fut bien-tôt confirmé par la femme de chambre avec qui il étoit d'intelligence, souvenez-vous que c'est celle de la maîtresse du mari, & qu'étant de la maison où le bal se donnoit, elle y pouvoit être naturellement, elle y cherchoit le mari amant de sa maîtresse qu'elle venoit prier de ne point s'impatienter, parce qu'elle ne pouvoir venir que sur la fin du bal. Comme cette femme de chambre & notre amant masqué s'entretenoient ensemble, l'Armenien, c'est à dire, le mari en robbe d'Armenien, parut, & fut aussi-tôt reconnu par la femme, qui chercha l'occasion de l'attirer dans quelque coin pour le confondre. Notre amant qui

les obſervoit pour voir le dénoüement de cette Scene, en imagina une qui pourroit lui être plus favorable, il concerta *impromptu* avec la femme de chambre, qui voulut bien ſacrifier ſa maîtreſſe à cet amant paſſionné & liberal : voici comment elle s'y prit.

Elle aborda l'Armenien, & lui dit que ſa maîtreſſe le prioit de changer ſon déguiſement, parce qu'on l'avoit trop remarqué au dernier bal, & le pria de la ſuivre juſqu'à une petite chambre où elle lui donneroit un autre habit : voilà donc la femme de chambre qui marche la premiere, l'Armenien la ſuit, la chauve-ſouris ſuit l'Armenien, & l'amant ſuit la chauve-ſouris, marche myſterieuſe & intereſſante dont je ne vous tracerai point ici tous les détours, car je n'ai point ſçu exactement quel étoit le plan de ces appartemens ; mais enfin à la faveur de quelque obſcurité chacun allant à ſes fins, nos quatre perſonnages ſe trouverent poſtez comme vous allez voir ; le mari entre d'abord avec la femme de chambre dans un cabinet, y quitta ſon habit d'Armenien pour en prendre un autre avec un maſque different, & re-

tourna au bal attendre ſa maîtreſſe. L'amant à qui la femme de chambre donna l'habit que venoit de quitter le mari, reſta dans le cabinet pour y être pris pour lui ſi l'occaſion devenoit favorable,& elle le devint, car la femme jalouſe trouvant la porte ouverte, & voïant l'amant Armenien qu'elle prit pour ſon mari, crut avoir trouvé le moment de le confondre. Elle entre, ne doutant point qu'il ne fût là pour y attendre la chauve-ſouris ſa rivale; l'Amant Armenien feignit de s'y méprendre comme auroit fait le mari, & cela produiſit une ſcene que je prie le lecteur de ne point deviner trop tôt, il feroit tort à l'honneur du mari, à la vertu de la femme, & à celui qui écrit cette avanture, car il ſe garderoit bien d'en faire le recit ſi le dénoüement en étoit vicieux.

Cette femme par malheur pour l'amant n'aimoit pas aſſez ſon mari pour ſe ſoucier qu'il la prit en ce moment pour ſa maîtreſſe, elle ſe démaſqua d'abord pour l'accabler de reproches & d'injures, le faux mari feignant un repentir ſincere, voulut reparer ſon infidelité par un racommodement des plus tendres, mais il la trouva inflexi-

ble : ah ! Madame, s'écria-t'il, en ſe démaſquant, puiſque vous ne voulez pas pardonner à un mari perfide, vengez-vous-en donc dans ce premier mouvement de colere où la vengeance eſt ſi pardonnable ; la vertueuſe femme lui répondit avec ſa vivacité ordinaire, qu'un autre premier mouvement avoit déja ſuccedé à celui de la vengeance, & qu'elle ſe ſentoit ſi indignée contre lui que s'il paroiſſoit jamais en ſa preſence elle lui mettroit en tête un mari qui ſçavoit auſſi-bien ſe venger d'un ſuborneur qu'être infidelle à ſa femme.

Après cette menace, elle laiſſa notre jeune préſomptueux convaincu pour la premiere fois de ſa vie que ſes charmes avoient bien peu de force, puiſqu'ils n'avoient pas pû vaincre une femme déja affoiblie par le deſir naturel de punir un mari infidelle.





LA CONSTANCE DES FEMMES.



Ne fille de condition, nommée Therese, nous servira de modele, non pas pour ses constances heroïques & prodigieuses, qu'on ne connoît gueres que par tradition : mais de celles qu'on peut vraisemblablement attendre d'une femme, & par consequent d'un homme ; car les deux sexes n'ont rien à se reprocher là-dessus.

Therese étoit charmante de sa personne, très-jeune, & si peu experimentée, qu'elle ne connoissoit encore l'amour que par les Romans. Elle se sentoit une si grande disposition à la constance, qu'elle disoit quelquefois : *Non, je ne veux jamais aimer ; la vie est trop courte, une constance de soixante*

ans ne seroit pas contentement pour moi. En d'autres momens elle faisoit reflexion que puisqu'il falloit aimer necessairement, il étoit bon de commencer très-jeune, afin de pousser la constance le plus loin qu'il étoit possible. Elle prit ce dernier parti, & dès le lendemain elle fut éprise du fils d'un Armateur de saint Malo. Ce jeune homme devint passionnément amoureux d'elle, & au bout de quelque temps on parla de mariage. Le parti parut bon à la mere de Therese : mais le jeune-homme étant obligé de suivre son pere qui faisoit une nouvelle course en mer, ne put obtenir son consentement que pour le retour. Cependant on convint des articles, on se donna des paroles d'honneur, & les amans s'en donnerent de bien plus inviolables, ils se jurérent un amour éternel. L'Armateur promit de revenir dans trois mois ; & le voila embarqué. Quelle épreuve pour Therese ! De vastes mers la separent de son amant : mais cette separation ne fait que redoubler son amour, & les trois mois d'absence lui parurent si longs, qu'on peut bien les lui compter pour trois années de constance. Cependant elle la poussa plus

loin ; car son amant ne revenant point encore au bout de six autres mois, elle étoit si affligée, que sa mere n'osa lui parler d'un autre parti qui se presentoit. Elle eut beau lui insinuer que peut-être l'Armateur ne reviendroit jamais ; elle lui fit même soupçonner que ce vaisseau avoit peri : mais Therese protestoit une fidelité égale pour son amant mort ou vif.

Un an entier s'étant écoulé, & la mere & la fille crurent réellement que l'Armateur ne reviendroit jamais. On le pleura comme mort pendant quelques jours ; & la mere, sans parler de rien à sa fille, fit trouver, comme par hazard, le second amant chez une parente, où elle mena sa fille. C'étoit un jeune Officier, fait pour donner de l'amour, & qui avoit tout l'esprit possible. Il étoit convenu avec la mere qu'il falloit prendre Therese par son foible. Il la loüa d'abord sur le vœu qu'elle avoit fait de ne se jamais marier après avoir perdu ce qu'elle aimoit. Cette conversation ne pouvoit manquer de lui plaire, étant si conforme aux resolutions qu'elle avoit prises. Elle retourna plusieurs fois chez sa parente, où les exhortations

que cet Officier lui fit sur la constance produisirent insensiblement un effet contraire, & elle commença à raisonner ainsi : *Pour aimer bien constamment il faut être aimé de même, & cet homme-ci assureroit ma constance par la sienne, si jamais je pouvois l'aimer.*

Un autre raisonnement que lui fit cet ingenieux amant acheva de la déterminer ; car il lui prouva qu'elle ne pouvoit se vanter d'être constante sans avoir été mariée, parce que le mariage étoit la pierre de touche de la constance. Therese, qui tendoit toujours à la perfection de cette vertu, & qui ne pouvoit la posseder éminemment sans se marier, prefera pour cette raison seule l'amant vivant à l'amant mort : & peu de temps après ce second mariage fut aussi avancé que l'avoit été le premier:mais par malheur il vint à l'Officier un ordre de la Cour pour aller en Flandres. Il falut partir dans le moment, paroles données comme avec l'Armateur, pareils sermens entre Therese & l'Officier. Mais les chagrins de l'absence furent plus violens ; car elle aimoit celui-ci plus que l'autre, ou, pour mieux dire, l'amour qu'elle

avoit pour l'Officier lui persuadoit qu'elle n'avoit jamais aimé l'Armateur ; car elle se croïoit incapable de changer. Elle changea pourtant, je ne vous dirai point par quels motifs, mais, à coup sûr, ce fut pour parvenir encore à une constance plus parfaite ; car sans cela elle n'en auroit jamais aimé un troisiéme. Celui-ci étoit un Avocat, & la mere conclut avec lui plus promptement encore qu'avec les autres, craignant qu'il ne lui échapât ; car il étoit très riche. Le jour fut pris, les articles furent dressez : mais il y avoit une fatalité sur les mariages de Therese, il étoit écrit qu'ils ne seroient jamais qu'ébauchez, & celui-ci fut interrompu comme vous allez voir.

L'Armateur étoit revenu depuis quelque temps : mais aïant appris dans le voisinage que sa maîtresse aimoit passionnément l'Avocat, & n'aïant pas d'ailleurs fort bien fait ses affaires sur mer, il jugea à propos de ne point paroître, & se logea pourtant assez proche de la maison où se faisoient les conferences pour le mariage, qui fut enfin resolu. Le jour fut pris, on invita les parens de part & d'autre : l'as-

ſemblée étoit grave, & Thereſe en habit paré y charmoit l'époux futur; dont elle étoit auſſi charmée; ils ſe repaiſſoient de regards & de deſirs, lorſqu'on vit entrer dans la ſalle l'Officier, qui ne ſe doutant encore de rien, venoit d'arriver en poſte de l'armée. Il entre avec la vivacité & les tranſports d'un jeune amant; & ne voïant que celle qu'il aime, il court à elle. Il la regardoit déja comme ſon épouſe, & va l'embraſſer. Il eſt reçu avec la froideur que vous pouvez vous imaginer, Thereſe eſt deconcertée: l'époux futur ne l'eſt pas moins, de voir qu'un homme d'épée a de ſi grands privileges ſur ſa femme; cette familiarité l'allarme. L'Officier tranſporté ne prend garde au deſordre ni de l'un ni de l'autre, & les yeux fixes ſur ce qu'il aime, il reſte un moment immobile. Une parente priée entre dans cet inſtant, & va d'abord feliciter les époux. A ſon diſcours l'Officier revient à lui: elle continuë, le voila preſque au fait. Enfin la gravité de l'aſſemblée, & les complimens de la parente ne finiſſant point, lui expliquerent ſi nettement de quoi il s'agiſſoit, qu'il reſta immobile encore: mais ce n'étoit plu

de plaisir. L'Armateur, premier époux en datte, aïant appris à la porte ce qui se passoit dans la salle, y entra justement dans le temps que tous ceux qui composoient cette assemblée muette se regardoient les uns les autres. L'Armateur étoit un homme froid & malin, une espece de La Rancune. Therese ne sçavoit point son retour; dès qu'elle l'apperçut, ce fut un dernier coup de massuë. Il marcha froidement vers elle, & l'embrassant aussi comme époux, il lui tint des discours à faire mourir l'Avocat de jalousie, & l'Officier de desespoir. Son discours fut long, parce que personne n'avoit la force de l'interrompre. L'Avocat & l'Officier eurent le loisir de prendre leur parti, & ce fut celui du mépris pour Therese. Voici par où l'Armateur finit.

Dans le voïage que, j'ai fait j'ai oüi dire à un Poëte Arabe, que la femme est semblalbe à un certain arbre, & l'amour de la femme aux feüilles de cet arbre. Elles naissent au printemps, se soûtiennent tout l'été, & tombent en automne. L'arbre produit bien des feüilles le printemps suivant: mais ce ne sont plus les mêmes. L'Arabe conclut de là que la durée des feüilles est la durée naturelle de la constance des femmes. Monsieur l'Officier & moi

nous

nous avons eu chacun notre printemps & notre été, il est juste que Monsieur l'Avocat soit aimé de même jusqu'à la chûte des feüilles ; il n'a qu'à voir s'il veut s'engager là-dessus.

Vous parlez fort bien, dit ensuite l'Avocat : *mais l'Arabe a oublié de dire que si dans le printemps même on met la coignée dans le pied de l'arbre, les feüilles se sechent avant l'automne. Je craindrois que le mariage ne fit à peu-près le même effet que la coignée. Ainsi Mademoiselle Therese restera, s'il lui plaît, fille toute sa vie : cette constance étant la plus glorieuse de toutes, c'est celle qui convient le mieux au desir qu'elle a d'exceller dans cette vertu.*





LE DIABLE MASQUÉ.

NOUVELLE DE VENISE.



LE Carnaval dernier une des jolies femmes de Venise, Provençale de naissance, & établie dans Venise depuis plusieurs années, fit chez elle une assemblée, qui devint une espece de bal. Elle ne manquoit pas d'amant, qui tous attendoient, pour lui faire leur declaration en forme, qu'on eût des nouvelles assurées de la mort de son mari. Il s'étoit embarqué il y avoit déja plusieurs années, & le silence qu'il avoit gardé depuis son départ faisoit présumer qu'il avoit peri. Cependant la Dame observoit beaucoup de regularité dans sa conduite, & il ne lui falloit pas moins que les privileges du Carnaval, pour l'autoriser à faire chez elle une assemblée pareille à celle dont je vous parle. On venoit de

desservir une grande colation qu'elle avoit donnée après trois heures de jeu, quand on vit entrer un masque, qui lui présenta un momon. Il avoit trouvé la porte ouverte, & ne s'étoit point mis en peine de faire demander si on le voudroit recevoir. Sa brusque entrée n'étonna personne; la saison permettoit ces sortes de libertez, & dans cette ville on est bien venu par-tout avec le masque. La Dame reçut le momon, & le gagna. Le masque la pria d'en joüer un autre, qu'il perdit encore. La même chose lui étant arrivée cinq ou six fois, parce qu'il broüilloit les dez avec tant de promptitude, que quand ils tournoient favorablement pour lui, il sembloit ne s'en pas appercevoir; d'autres voulurent joüer à leur tour: mais ils n'y trouverent pas leur compte, le masque gagna, & ne perdit que contre la Dame, qu'il engagea de nouveau au jeu. La gaïeté avec laquelle il soûtint la perte qu'il continua de faire contr'elle, ne laissa aucun doute qu'elle ne fût volontaire. On s'en expliqua tout haut: il l'entendit, & prenant un ton different de celui dont il s'étoit servi jusqu'alors, il declara qu'il étoit le maître

des richesses, qu'il ne les aimoit que pour en faire part à la Dame, & qu'il ne disoit rien qu'il ne s'offrît à justifier par les effets. En même temps il découvrit plusieurs bourses toutes pleines de pieces d'or, qu'il demanda à joüer en un seul momon, contre tout ce que la maîtresse du logis voudroit hazarder. La Dame embarrassée de cette declaration, renonça au jeu. On examina le masque avec plus d'attention; & une femme de la compagnie, que l'âge & la foiblesse de l'esprit rendoient sujette à se faire des réalitez de ses visions, l'aïant regardé depuis la tête jusqu'aux pieds, devint pâle, tremblante, & tellement éperduë, qu'elle demeura quelque temps sans pouvoir parler. La parole lui étant revenuë, elle dit tout bas à sa voisine, qu'il n'y avoit point à douter que le masque ne fût le Diable; qu'il l'avoit marqué en declarant qu'il étoit le maître des richesses; & que si elle y vouloit prendre garde, elle lui verroit des cornes sous son bonnet. Le Diable masqué avoit pris une coëffure bizarre, qui convenoit en quelque maniere avec ce que les Peintres ont accoûtumé de nous representer du Demon: &

c'étoit là-dessus que la credule visionnaire avoit appuïé son jugement. Ce qu'elle dit passa en un moment d'oreille en oreille. Apparemment elle trouva des esprits foibles comme le sien, & l'on proposa d'abord l'exorcisme. Ce mot fit connoître au masque ce qu'on s'étoit figuré de lui; il commença tout de bon à faire le Diable, parla plusieurs Langues, dont quelques-unes étoient inconnuës: & après quelques raisons expliquées sur ce qui l'avoit obligé de quitter l'enfer, il ajoûta qu'il venoit particulierement demander une personne de la compagnie, qui s'étoit donnée à lui, protesta qu'elle lui appartenoit, & qu'il ne desempareroit point qu'il ne l'eût, quelque obstacle qu'on y apportât. Chacun regarda la Dame: ces menaces sembloient s'adresser à elle, & le masque les avoit prononcées d'une voix creuse qui embarassoit les moins susceptibles de fraïeur. Les uns se taisoient, les autres se parloient bas, & celle qui avoit donné ouverture à la diablerie, crioit continuellement à l'exorcisme. L'Histoire porte que sans consulter personne, elle fit venir des gens d'un

caractere à faire fuïr les Demons ; que le Diable pretendu leur répondit fort pertinemment ; & qu'après s'être diverti quelque temps de leur zelée conjuration, il leva le masque : ce qui finit l'avanture par un fort grand cri que fit la Dame. C'étoit son mari, qui avoit passé d'Espagne au Perou ; il s'y étoit enrichi, & revenoit chargé de trésors. En arrivant il avoit appris que sa femme regaloit ses plus particulieres amies. C'étoit un des derniers jours du Carnaval : cette saison favorable aux déguisemens, lui fit naître l'envie de voir la fête sans être connu, & il avoit pris pour cela le plus grotesque habit qu'il eût pû trouver. Toute l'assemblée lui fit compliment ; & comme il n'étoit pas si diable qu'on l'avoit crû, on lui abandonna la Dame qu'il venoit chercher, & qu'il avoit dit si hautement qui s'étoit donnée à lui.



LA CONVENTION MATRIMONIALE.



UNe nouvelle mariée, femme tres-vertueuſe, mais encore plus enjoüée, demandoit à ſon mari s'il ſeroit auſſi fidelle, qu'elle avoit reſolu de l'être; cela n'eſt pas égal, répondit le mari, qui entendoit raillerie, mais qui ne plaiſantoit que de ſang froid. Non, continua-t-il, il n'eſt pas juſte qu'un homme borne ſa tendreſſe à ſa femme, mais une femme doit borner la ſienne à ſon mari. Ils diſputerent quelque temps ſur cette matiere ſi rebattuë, & ne ſe dirent que des plaiſanteries uſées que je n'aime point à repeter, & que vous aimeriez encore moins à lire.

Le reſultat de leur diſpute fut un marché conclu entr'eux; ſçavoir, qu'ils s'entre-

aimeroient tant que leur amour duretoit mais ils s'obligerent de faire succeder à cet amour, estime, amitié, égards, en un mot tout ce que se prometrent les époux après quelques mois de mariage, lorsqu'ils sont prêts de se haïr; ceux-ci se promirent de plus, une sincerité sans reserve, une confiance mutuelle, & si exacte qu'ils ne se cacheroient aucùns de leurs sentimens, non pas même leurs infidelitez, si le cas arrivoit, c'est-à-dire, à l'égard du mari; car la femme solidement vertueuse promit de bonne foi, que ne pouvant répondre de la durée de son amour, elle répondoit du moins de la durée de son indifference.

Le mari d'aussi bonne foi que sa femme, avoüa qu'il ne pouvoit en promettre autant, & sa femme plus raisonnable qu'on ne pourroit se l'imaginer, n'exigea de lui qu'une seule chose.

C'est le moins que vous puissiez faire pour moi, dit-elle, *quand votre amour cessera, que de m'estimer assez pour me confier vos secrets, & je vous declare, que si vous me cachez jamais les moindre circonstances de vos avantures, je me tiens en conscience relevée du serment de fidelité que je vous fais.*

Le mari trouva cette menace très-équitable, & après avoir juré qu'il n'aimeroit jamais que sa femme, il lui jura que si par malheur il devenoit parjure, il n'auroit point d'autre confidente que sa chere épouse.

Ce furent là les conventions matrimoniales de ces nouveaux mariez : conventions verbales seulement, car ils avoient oublié de les stipuler dans leur contrat de mariage. Quelques mois de fidelité s'écoulerent, celle du mari ne resista pas longtemps à certaine voisine, femme de peu de merite, à sa beauté près : son mari étoit si brutal qu'il meritoit bien une femme coquette, elle ne put refuser à notre jeune marié une partie de campagne, il ne s'agissoit pourtant que d'un souper ; car ils étoient tous deux mariez, ainsi ma plume est trop reguliere pour écrire cette avanture si je n'avois sçu de bonne part qu'ils n'avoient dessein que de boire ensemble seulement. Quoiqu'il en soit, le nouveau marié n'eut pas le courage de confier à sa femme cette nouvelle inclination : voici comme elle en fut informée.

Un jeune fat beau de visage, droit &

guindé, très sûr de plaire, se crut aimé d'elle, quoiqu'elle lui jurât qu'il n'en étoit rien; il commençoit à l'importuner beaucoup, elle lui donna son congé qu'il ne voulut point prendre : *parceque*, disoit-il, *cette vertu qui s'oppose à mon bonheur, doit céder à une raison sans replique : c'est que votre mari vous trompe.* Elle lui demanda des preuves convainquantes, moyennant quoi elle lui promit ce qu'elle n'avoit nulle envie de lui accorder. Pendant qu'on travailloit à la convaincre, un laquais de cette voisine vint pour apporter une lettre à son mari qui étoit parti dès le grand matin pour Versailles, elle connoissoit les livrées de la voisine; dès qu'elle vit le laquais, elle lui détacha un des siens qui le gagna. Dix loüis d'or firent tomber la lettre des mains du porteur, & on lui en promit dix autres pour aller dire à sa maitresse qu'il avoit remis la lettre entre les mains du mari; cela étoit necessaire pour l'idée que cette lettre fit naître à notre épouse offensée. Voici ce que marquoit la lettre avec d'autres traits qui la mirent entierement au fait. *Mon cher, &c. nous ne pouvons pas aller ce soir*

à la maison de campagne de Mr, &c. je vous prie de remettre ce souper à demain, &c.

Dans cette lettre étoit enfermé un billet sur lequel le concierge qui avoit préparé le souper à la maison de campagne, devoit laisser entrer trois Dames & un homme. Le 22. Juin 1712. les Dames avoient renvoïé le billet afin que son amant changeât la date ; car par certaines circonstances trop longues à deduire, ce souper mysterieux, en maison d'emprunt, avoit été ordonné par un tiers, & l'amant ne devoit s'y rendre que tard au retour de Versailles, où il étoit allé dès le matin pour affaires imprévûës.

Ces deux billets suffisoient pour faire naître l'idée dont vous allez voir la suite. Notre jeune mariée qui avoit, comme j'ai déja dit, beaucoup de gaïeté dans l'esprit, pria deux de ses amies de venir avec elle à la campagne manger le souper de son mari & le jeune importun arriva tout à propos pour faire le quatriéme porté par le billet. *Enfin vous m'avez persuadée*, lui dit-elle dés qu'elle le vit entrer, *& je conviens qu'il est juste que celui qui m'a fait connoître l'infidelité de mon mari, m'aide à m'en vanger,*

montez en carosse avec nous, je veux vous donner à souper à la campagne. Jugez si la vanité du fat fut flattée ; car il étoit plus vain qu'amoureux, & il fut ravi d'avoir ces deux autres Dames pour témoins de sa bonne fortune. Ils arriverent enfin tous quatre à la maison de campagne, où il fut encore plus charmé de la fête magnifique & galante qu'il crût préparée exprés pour lui. Le concierge les reçut sur le billet qui étoit de la main de celui qui avoit ordonné la fête, & sur lequel on devoit recevoir sa compagnie.

Les Dames userent de la maison & de la fête avec une liberté qui confirmoit encore le concierge dans son erreur. Elles se firent servir le souper en attendant le mari qui arriva bien-tôt après avec l'impatience d'un amant qui croit être attendu par sa maîtresse. Le concierge lui dit à son arrivée que ces trois Dames & son ami étoient déja à table, & avoient fait servir malgré lui, qui vouloit l'attendre ; il fut charmé que sa maîtresse en usât si librement, & cette liberté lui fut de si bon augure qu'il ne fit qu'un saut de-là dans la salle, & courut avec tant de precipitation, qu'il étoit au milieu des

trois Dames avant que de s'être apperçu, que ce n'étoient pas celles qu'il croïoit trouver là. Quelle surprise fut la sienne ! il resta immobile dans un fauteüil où sa femme le fit tomber auprès d'elle, pendant que les deux compagnes retenoient dans un autre le petit homme à bonne fortune, qui avoit voulu fuir à l'arrivée du mari. Mettez-vous à la place de l'un & de l'autre, & jugez lequel des deux étoit le plus étourdi ou du mari ou du galant.

La femme rompit le silence la premiere. *Vous avez manqué à vos conventions*, dit-elle à son mari, *il ne tient pas à Monsieur que je n'execute les miennes ; vous m'avez fait mistere de vos nouvelles amours, & si Monsieur n'avoit eu la bonté de m'en avertir, vous seriez ici bien plus à votre aise que vous n'y êtes. Ce seroit pourtant dommage qu'une fête si galamment préparée se passât tristement, vous avez ici deux partis à prendre, choisissez : l'un c'est de nous laisser avec Monsieur dans la joïe, que vous troubleriez à coup sûr par l'humeur où je vous voi : l'autre parti, c'est de rester gaïement avec nous, en chassant d'ici celui que je n'y ai amené que pour le confondre.*

Cette alternative fut donnée au mari d'une façon si enjoüée, si douce & si natu-

relle, que loin de soupçonner la vertu de sa femme, il fut penetré de regret, & renouvella d'amour pour elle. Dès ce moment toute la honte & la confusion retomberent sur le petit fat, qu'on reconduisit en le bernant jusqu'à la porte de la maison, & le mari, qui étoit homme à craindre pour lui, lui ordonna, sous peine du bâton, s'il y manquoit, d'exercer son emploi de donneur d'avis, en allant de ce pas avertir la voisine coquette qu'il la prioit de ne plus compter sur lui. Cette commission fut donnée avec des menaces si serieuses, que le petit homme à bonne fortune retourna toute la nuit de son pied à Paris, où l'on le fit suivre par un valet à cheval, qui promit de lui faire accomplir exactement cette penitence, dont la femme ne voulut rien rabattre.

Cette aimable personne ainsi débarrassée de son importun, & se flattant d'avoir regagné, du moins pour un temps, le cœur de son mari, lui fit avoüer à table qu'il n'avoit pas de regret à sa voisine. Ce souper se fit avec tant de gaïeté, qu'on pourra dire après cela, que comme *il n'est chere que d'avaricieux*, il n'est bonnes fêtes qu'entre maris & femmes.



LA BLONDE BRUNE, FEMME ET MAITRESSE.

UNE Dame jolie, enjouée, & de beaucoup d'esprit, vertueuse dans le fond, mais aimant le monde & les amusemens d'une galanterie sans vice, ne put s'empêcher de suivre cette maniére de vie pendant l'absence de son mari, que d'importantes affaires avoient appellé dans le Languedoc pour quelque temps. Il étoit très-nouveau marié, & avoit épousé sa femme par un accommodement de famille, & ne l'avoit pas vuë plus de deux ou trois jours avant son mariage, & avoit été contraint de partir peu de jours aprés. Il aima d'a-

bord cette femme ; mais soit jalousie, soit délicatesse scrupuleuse sur le point d'honneur, il étoit un peu trop sévere sur sa conduite ; & il lui recommanda en partant une régularité de vie fort éloignée des innocentes libertez qu'elle s'étoit données étant fille, & qu'elle s'étoit promis de continuer après son mariage, ainsi se voïant maîtresse de ses actions par ce départ, elle oublia tous les scrupules qu'on lui avoit donnés en partant. Elle étoit née pour la vie agréable, l'occasion étoit belle, elle crut qu'il lui étoit permis de s'en servir, pourvû qu'elle évitât l'éclat ; elle ne vouloit point recevoir de visites chez elle, mais elle avoit des amis & des amies de son humeur ; on la vit, elle plut & n'en fut point fâchée. On lui fit de tendres déclarations, elle les reçut en femme d'esprit qui veut être aimée & ne point aimer ; elle ne se fâchoit de rien, pourvû qu'on ne passât point les bornes qu'elle s'étoit prescrites conformément à un fond de sagesse qui ne pouvoit être alteré, les plus médisans ne pouvoient avoir que des soupçons mal fondez, & ceux qui étoient les plus entreprenans s'apperçurent bien-

tôt qu'il n'y avoit à esperer d'elle que l'agrément de la societé generale ; ils l'en estimerent davantage, & n'en eurent pas moins d'empressement à la voir, car elle plaisoit, même aux femmes qui se sentoient un mérite inferieur au sien. Tout alloit bien jusque-là ; mais un de ces jeunes conquerans qui ne veulent des femmes que la gloire de s'en être fait aimer, prétendit un jour être aimé d'elle plus sérieusement qu'elle ne vouloit ; elle le regarda fierement, changea de stile, prit un air severe & rabbatit tellement sa vanité, qu'elle s'en fit un ennemi très-dangereux ; il examina de près toutes ses démarches, la vit de facile accès à tous ceux qu'il regardoit comme ses rivaux, & sans songer qu'ils ne lui avoient pas donné les mêmes sujets de plainte que lui, il les mit tous sur son compte : il prit conseil de sa jalousie, & ne songea plus qu'à se vanger, il en trouva une occasion toute autre qu'il ne l'esperoit.

La Dame étoit allée à une campagne pour quelques jours avec une amie ; par malheur pour elle son mari revint justement de Languedoc le lendemain du dé-

part de sa femme, & fut fort désagréablement surpris de ne la point trouver chez elle en arrivant. Le premier homme qu'il vit en sortant de chez lui, ce fut l'amant jaloux, avec qui il avoit toûjours vêcu assez familierement; le mari lui confia le chagrin qu'il avoit contre sa femme & le jaloux ami prit cette occasion pour la justifier de la maniere dont les prudes médisent ordinairement de leurs émulés, c'est-à-dire en excusant malignement les fautes qu'on ignoreroit sans elle; il entra dans le détail de toutes les connoissances qu'elle avoit faites depuis son départ, & de toutes les parties où elle s'étoit trouvée, en loüant une vertu qui pouvoit être à l'épreuve de tout cela, mais cette vertu étoit ce qui frappoit moins le mari, les épreuves où elle s'étoit mise le frapoient bien d'avantage; en un mot il l'envisagea comme très coupable, il s'emporte, il fulmine, & il auroit pris quelque résolution violente, si quelques amis mieux intentionnez, n'eussent un peu adouci le venin que le premier avoit insinué dans le cœur de ce pauvre mari. Cependant tout ce que ceux-ci purent gagner, ce fut qu'en attendant

un éclairciſſement plus ample, cette femme iroit, ſous quelque prétexte qu'ils trouverent, paſſer quelques ſemaines dans un Convent à quinze lieuës de Paris, dont par bonheur l'Abbeſſe ſe trouva ſœur d'un de ces prudens amis, & la femme exécuta cette retraite demi volontaire dès qu'elle fut de retour, & deux parentes du mari ſe chargerent de l'y conduire.

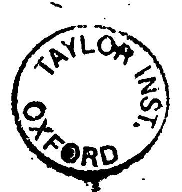
La voilà donc dans le Convent; ſes manieres engageantes & flatteuſes la rendirent bientôt intime amie de l'Abbeſſe; elle ſe fit aimer de tout le Convent: c'étoit une neceſſité pour elle que la vie gaye, elle ſe fit des plaiſirs de tout ce qui en peut donner dans la retraite, & elle fit amitié avec une jeune Provençale, parente de l'Abbeſſe qui étoit dans le Convent pour y paſſer la premiere année de ſon veuvage, mais elle étoit auſſi gaye que celle-ci qui n'étoit pas veuve; celle-ci eut une fantaiſie ſi forte d'apprendre le Provençal, qu'elle le parloit au bout de quelque temps auſſi-bien que cette veuve qu'elle ne quittoit plus d'un moment.

Le temps de cette retraite dura près d'une année au lieu de quelques ſemaines,

parce que le mari fut obligé de retourner en Languedoc, & qu'il ne voulut pas la laisser seule à Paris une seconde fois. Pendant ce temps-là elle eût la petite verole, & n'en fût presque point marquée, mais il se fit un petit changement dans les traits de son visage; en peu de tems la convalescense joignit de l'embonpoint à sa taille qui étoit fort menuë, & son teint s'éclaircit beaucoup, elle perdit de beaux cheveux blonds qu'elle avoit, ensorte que, mettant un jour en badinant une coëffure de la veuve, qui étoit brune, elle se trouva si jolie en brun, & en même-temps si differente de ce qu'elle étoit en blond avant sa petite verole, que joignant à cela le langage Provençal, qu'elle s'etoit rendu naturel, elle crut pouvoir satisfaire une fantaisie qui lui vint; c'étoit d'accompagner son amie dans un petit voyage qu'elle alloit faire à Paris, & d'y passer *incognito* pour une Provençale parente de cette veuve; elle en obtint la permission de l'Abbesse, & du frere de cette Abbesse, qui étoit, comme j'ai dit, le vrai ami de confiance du mari, & qui avoit même assez d'ascendant sur lui pour se charger

de ce qui pourroit arriver, lorsque par hasard elle seroit reconnuë par quelqu'un. En un mot, il ne put refuser cette petite consolation d'aller voir Paris, à une femme qu'il sçavoit innocente, & que son mari qui menaçoit d'être encore trois mois en Languedoc, avoit déja laissé un an dans le Convent; il partit donc avec la veritable & la fausse brune, qu'il mena en arrivant à Paris chez un vieux Conseiller dont la femme étoit très-vertueuse, il ne pouvoit la placer mieux pour la sureté du mari. Il fit croire aisément au vieux Conseiller & à sa femme qu'elle étoit Provençale & parente de la veuve.

Nos deux brunes firent pendant quelques jours l'admiration du petit nombre de gens que voyoit la Conseillere, & elles étoient un jour toutes trois avec le Conseiller dans son cabinet en sortant de table, lorsqu'un solliciteur impatient ne trouvant personne pour l'annoncer, parce que les gens dînoient, entra dans le cabinet du Conseiller. Qui pourroit imaginer la bizarrerie de cet incident? le mari jaloux étoit revenu en poste pour un procès important dont ce Conseiller venoit



d'être nommé Rapporteur, il étoit encore aux complimens avec le Conseiller quand la parole lui manqua tout à coup, par la ressemblance étonnante qui le frapa malgré les changemens dont j'ai parlé; le Conseiller lui dit ce qu'il croïoit de bonne foi, que cette belle Provençale étoit arrivée de Provence depuis deux jours avec la veuve. Le mari ne put s'empêcher contre la bienséance même de s'avancer vers les deux Dames, il leur marqua la cause de son étonnement, & il eût sans doute reconnu sa femme sans la présence d'esprit qu'elle eut de ne parler que Provençal, comme si elle n'eut pas sçeu bien parler François, ce jargon dépaïsa encore le mari qui s'en tint à l'étonnement d'une telle ressemblance entre une brune & sa femme qui étoit blonde. En ce moment l'ami qui avoit dîné avec les Dames, & qui étoit resté un moment dans le Jardin, fut étonné en remontant de trouver dans l'antichambre un laquais de son ami qu'il croïoit encore en Languedoc, & fut bien surpris encore quand ce laquais lui dit que son Maître étoit dans le cabinet du Conseiller; il entra fort allarmé,

mais la ſcene qu'il y trouva l'ayant un peu raſſuré, lui fit naître en gros une idée qu'il perfectionna dans la ſuite ; & après avoir appuïé la ſollicitation de ſon ami auprès du Conſeiller, il ſortit avec lui, le fortifia dans l'idée de la reſſemblance, & lui promit, pour la rareté du fait, de lui faire voir le lendemain cette brune, & dès le ſoir même il prévint la Conſeillere, en lui contant la verité de tout, & lui faiſant approuver le deſſein qu'il avoit, car il ſoupçonnoit déja le mari d'être un peu amoureux de ſa femme traveſtie.

La viſite du lendemain ſe paſſa plus gaïement que la premiere entrevûë, car la femme ayant concerté ſon perſonnage, le ſoutint à merveille, & dit à ſon mari en langage Provençal cent jolies choſes, que la veuve lui interprétoit à meſure, elle interprétoit enſuite à la femme ce que ſon mari lui diſoit en bon François : ce jeu donna à l'ami la ſcene du monde la plus divertiſſante, & le mari ſortit de là ſi amoureux, que ſon ami n'en douta plus ; mais il ſe garda bien de lui témoigner qu'il s'en apperçut, de peur de le contraindre. Le ſingulier de cette avanture, c'eſt qu'en cer-

tains momens le mari reconnoiſſoit ſi fort ſa femme, que cela refroidiſſoit un peu ſon amour, toutes les differences qu'il trouvoit le frappant enſuite, ſon amour redoubloit, & les ſcrupules lui prenoient: il vit ainſi pluſieurs fois ſa femme, mais le jour de ſon départ étant arrivé, on dit hautement qu'elle retournoit en Provence, & elle partit pour ſe rendre au Convent.

Ce départ mit le mari dans un tel abbatement qu'il ne put s'empêcher de faire confidence à ſon ami du cruel état où cette ſéparation l'avoit mis. Alors l'ami lui conſeilla de profiter de la reſſemblance, de tâcher que ſa femme remplaçât cette perte dans ſon cœur. Ils partirent tous deux pour aller au Convent, où la femme redevenuë blonde, prit des ajuſtemens ſi differens de ceux qu'elle avoit étant brune, que le mari crut voir une autre perſonne; il y trouvoit pourtant quelques-uns des mêmes charmes, mais celle-ci ne ſervoit qu'à lui faire regretter l'autre, en lui en reveillant l'idée.

Sur ces entrefaites un courier vint apporter une lettre à l'ami, & cette lettre étoit de la veuve, qui de concert avec lui

étoit

étoit allée à une terre qu'avoit le Conseiller à quatre lieuës du Convent ; cette lettre portoit, que la belle brune s'étant trouvée indisposée, & cette femme se trouvant sur la route du Languedoc elle y séjourneroit deux ou trois jours. Il montra le commencement de cette lettre au mari, qui en lut en même-temps la fin, où la veuve marquoit à l'ami, comme par une espece de confidence, que l'indisposition de la brune n'étoit qu'un prétexte pour tâcher de retourner à Paris, pour revoir son ami pour qui elle avoit le cœur pris. Jugez de l'effet que cette fin de lettre fit sur le pauvre mari, l'ami reprit sa lettre sans lui parler d'avantage de la veuve, ni de sa compagne, & dit ensuite qu'étant obligé de rester deux ou trois jours avec sa sœur l'Abbesse, il lui donnoit son carosse pour s'en retourner à Paris ; le mari fut charmé de cet incident, & profita du carosse, il gagna le cocher, & marcha droit vers la terre où il croioit trouver sa brune, & c'est ce que l'ami avoit prévu, la blonde partit à l'instant par un chemin de traverse avec une chaise de poste, & l'ami à cheval, ils arriverent une heure avant le

carosse dont le cocher avoit ordre d'aller fort doucement, & la blonde eut tout le loisir de se faire brune, avant que son mari fut arrivé ; l'ami se fit cacher dans le Château, & cette entrevûë fut si vive qu'il y eut déclaration d'amour de part & d'autre, car le mari eût la tête si troublée depuis la lecture de la lettre, qu'il fut incapable d'aucune reflexion sur l'infidelité qu'il faisoit à sa femme ; dans le moment qu'ils étoient dans le fort de leur tendresse l'ami parut, la brune feignit d'être surprise, & troublée, se retira avec précipitation, & laissa les deux amis seuls ensemble, alors l'ami prenant un ton fort severe, dit au mari qu'il s'étoit bien douté de l'infidelité qu'il vouloit faire à sa femme, & qu'il lui avoit exprès laissé son carrosse pour avoir lieu de le surprendre, & de lui faire cent reproches des mauvais procedez qu'il avoit eus avec sa femme sur de simples apparences, lorsqu'il étoit réellement infidelle. Ce mari fut très-honteux ; son ami avoit beaucoup d'ascendant sur son esprit, il lui fit promettre qu'il ne reverroit jamais la brune, il le promit, mais ce n'étoit pas là ce qu'on vouloit de lui,

l'ami reprit avec lui le chemin de l'Abbaye, & le détermina à reprendre sa femme pour la ramener à Paris ; il le promit mais il eût besoin de toute sa raison & de toute celle de son ami pour faire un tel effort sur lui-même. Il arriva à l'Abbaye dans un état qui eût fait pitié à tout autre qu'à cet ami. Ils prirent leurs mesures en arrivant à l'Abbaye pour pouvoir partir le lendemain pour Paris, la femme étoit à l'Abbaye avant eux, & par le même chemin qu'elle avoit pris pour aller, elle en étoit revenuë, & reparut en blonde mais ce n'étoit plus cette blonde soumise, gracieuse, & suppliante que le mari y avoit laissée le matin, elle prit un autre ton, elle fit la femme jalouse, & en présence de l'Abbesse déclara qu'elle savoit l'infidelité de son mari ; l'ami & l'Abbesse jouërent si bien leur personnage, & seconderent si bien les justes reproches de la femme irritée, que le mari veritablement convaincu de son tort résolut sincerement de tâcher de bien vivre avec sa femme, & d'oublier la Provençale. Il le promit, mais la femme feignit de ne se fier pas à ses promesses, de vouloir rest-

ter au Convent, & se retira fierement. L'Abbesse, l'ami, & le mari dînerent fort tristement, & on le fit rester à table autant de tems qu'il fallut pour donner le loisir à la blonde de devenir brune; elle n'oublia rien cette derniere fois pour plaire à son amant mari, il fut fort surpris de la voir entrer dans le parloir où ils mangeoient, l'Abbesse & l'ami feignirent aussi d'être surpris; la scene qui se passa s'imagine mieux qu'elle ne se peut écrire, jamais mari ne s'est trouvé dans un pareil embarras, car l'Abbesse & l'ami ne pouvoient traiter la chose si sérieusement qu'ils ne leur échapât quelques éclats de rire, ils étoient dans cette situation lorsque la Provençale commença à parler bon François, & à déclarer ouvertement son amour, sans lui dire encore qu'elle étoit sa femme, & ils firent prudemment de tromper le mari par degrez, car s'il eût appris tout d'un coup que celle qu'il aimoit si passionnément alloit être en sa possession, il en seroit mort de joie. Enfin le dénouëment fut mené de maniere, que le mari fut aussi amoureux aprés l'éclaircissement, & même plus qu'il ne l'avoit été avant & dans

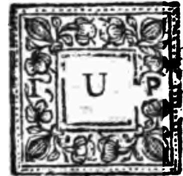
la suite, le mari devenant moins amoureux, & moins jaloux, & la femme devenant plus reservée, cela fit un très-bon menage : enfin l'ami fut remercié de la tromperie innocente comme du meilleur office qu'il pouvoit rendre au mari & à la femme.





AVANTURE NOUVELLE.

LE MARIAGE PAR DEPIT.



UN homme de consideration, entre deux âges, homme d'un esprit enjoüé, mais un peu vain, avoit été si heureux dans ses amours jusqu'à l'âge de quarante ans, qu'il s'imaginoit devoir l'être encore à soixante. Il étoit garçon & disoit quelquefois, en plaisantant, qu'il se marieroit quand il auroit enfin trouvé une cruelle; car pour lors, disoit-il, je commencerai à juger par ses mépris que je ne suis plus assez jeune pour briller dans la galanterie: & c'est alors qu'un homme fait comme moi doit penser au mariage.

Cet homme, que nous appellerons Damis, vit chez un Préſident, qu'il alloit ſoliciter, une jeune & belle perſonne avec ſa mere; elles ſolicitoient auſſi de leur côté. Appellons cette belle perſonne Lucile.

Damis fut ſi frapé de la beauté de Lucile, qu'il ne voulut point faire ſa ſolicitation ce jour-là, pour avoir occaſion de revoir le lendemain cette beauté, parce qu'il entendit dire à ſa mere qu'elle reviendroit le lendemain aporter quelques papiers qu'elle avoit oubliez ce jour-là.

Le lendemain Damis fut aſſez heureux pour retrouver Lucile & ſa mere chez le Préſident, qui revint fort tard du Palais, enſorte qu'il eut tout le loiſir, en l'attendant, de lier converſation avec la mere, que l'envie de parler de ſon procès rendit acceſſible. Il ſçut qu'elle étoit Bretonne, & qu'elle pourſuivoit à Paris une affaire où il s'agiſſoit de tout ſon bien. Il ſaiſit l'occaſion, il offre de la protection & des amis que la mere eût accepté d'abord: mais Lucile refuſoit tout avec une politeſſe ſi froide, que Damis deſeſpera de pouvoir jamais s'en faire écouter; & comme il n'é-

toit pas d'humeur à soûpirer en vain, il resolut d'en demeurer là : mais sa resolution ne l'empêcha pas de s'informer plus à fond qui elles étoient. En sortant il apprit de leur laquais leur nom, leur famille, leur logis, & leurs moïens. Quand il sçut que Lucile avoit à peine de quoi subsister, & qu'elle étoit logée très-petitement, il s'étonna de l'avoir trouvée si fiere : mais il espera que s'il pouvoit faire naître l'occasion de lui offrir des secours considerables, il pourroit ensuite parler de son amour.

Il usa de cent détours polis & delicats pour faire connoître qu'il étoit liberal, & qu'il avoit le moïen de l'être : mais si-tôt qu'il touchoit cette corde, il voïoit redoubler les mépris de Lucile; & l'on lui eût sans doute défendu la maison, si la mere, que son procès tenoit fort au cœur, & qui avoit déja reçu des services de Damis, eût pu se resoudre à perdre un ami qui lui étoit si necessaire.

Les choses en étoient là, lorsqu'un des amis de Damis revint d'un voïage qu'il avoit fait en Bretagne. Cet ami lui étant rendu visite, il lui fit une ample confiden-
ce

ce du malheureux succès de son avanture, & c'étoit la premiere qu'il lui eut faite de cette espece ; car depuis dix ans qu'ils étoient amis il l'importunoit sans cesse des détails de ses bonnes fortunes. Au triste recit qu'il lui fit de la maniere méprisante dont Lucile l'avoit reçu, aux plaintes & aux soupirs dont il accompagna ce recit, l'ami lui répondit, pour toute consolation : *Le Ciel soit loué ; je te felicite d'avoir enfin rencontré la cruelle que tu attendois pour être sage : ses mépris t'avertissent que tu deviens moins aimable. Tu m'as promis de te marier quand tu ne serois plus bon qu'à cela, il est temps d'y penser ; on te meprise, c'est le signal de la retraite, pensez-y serieusement.*

A plusieurs plaisanteries pareilles, que Damis écouta avec douleur, il ne put répondre que par un soupir. Helas ! dit-il, je n'ai pourtant encore que quarante ans. *He morbleu*, reprit brusquement l'ami, *un homme à la mode est vieux à trente.* Mais quittons cet entretien, continua-t'il, il n'est pas agréable pour toi. C'à, mon ami, il s'agit de me rendre un service important. Tu sçais qu'avant mon voïage mon pere vouloit me marier à une personne qui ne

me convient point; j'apprens à mon retour que ma famille est d'accord avec la sienne: il faut que tu m'aides à rompre ce mariage; & pour y parvenir, je suis convenu avec elle, qui a aussi ses raisons pour le rompre, qu'elle feindra d'avoir de l'inclination pour toi. Ses parens sont interessez, ils te croïent très-riche; en un mot il faut que tu secondes notre projet, & que tu viennes avec moi chez elle dès aujourd'hui. Damis convint de faire tout ce qu'il faudroit pour servir son ami, dont le vrai dessein étoit de marier Damis à celle qu'on lui vouloit donner. Elle avoit tout le merite possible, & beaucoup d'inclination pour Damis, qu'elle avoit vû plusieurs fois. La liaison qui se forma entre Damis & cette aimable personne, donna insensiblement à Damis beaucoup d'estime pour elle: mais il étoit piqué au jeu pour Lucile. Un jour que son ami lui proposa très-serieusement de penser au mariage; il lui répondit qu'il ne desesperoit pas encore de se faire aimer de Lucile: mais que du moins s'il ne réussissoit pas auprès d'elle, il étoit sûr que personne ni réussiroit. Oh c'est trop se flatter, lui dit son ami, & je

veux attaquer ta vanité jusques dans ses retranchemens, en te faisant voir que Lucile n'a de la fierté que pour toi; & la raison en est toute naturelle, c'est que de tous les amans que je lui connois, tu es le moins jeune, & qu'enfin, mon cher ami, il est temps que tu te rende justice, puisque les Dames te la rendent.

Damis crut d'abord que son ami plaisantoit. Tout ce qu'il lui put dire de Lucile lui parut incroïable; il la voïoit tous les jours, elle ne recevoit personne chez elle, ne sortoit que rarement & avec sa mere, qui l'accompagnoit presque toûjours dans ses solicitations. Enfin il défia son ami de lui donner la moindre preuve de tout ce qu'il lui avançoit. Par exemple, lui disoit-il, je l'ai mise à toute épreuve sur les présens, & il m'a été impossible de lui faire seulement écouter mes offres. Je suis ravi, répondit l'ami, d'avoir justement occasion de te convaincre sur cet article; car je suis le confident d'un cavalier de qui elle doit recevoir une bague dès demain. Nous la vîmes ensemble hier, nous la marchandons, & si tu veux venir avec moi tantôt, je te la ferai voir. Damis ac-

cepta le parti ; & son ami, après lui avoit fait examiner la bague à loisir chéz le Joüaillier, lui dit en sortant, qu'aparemment il la verroit dans quelques jours au doigt de Lucile, & que celui qui lui en vouloit faire présent, ne se tenoit qu'à peu de chose.

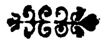
Quelle fut la surprise de Damis, lorsque dès le lendemain il reconnut la bague au doigt de Lucile ! il en pâlit, il fut troublé : mais il n'osa éclater ; car il avoit promis à son ami une discretion inviolable sur les choses qu'il lui confioit. Il ne put pourtant s'empêcher de faire compliment à la mere sur la beauté de la bague de sa fille.

A quoi la mere répondit froidement, que c'étoit une ancienne pierre à elle qu'elle avoit fait remonter. Ce mensonge ne fit que confirmer les soupçons de Damis, qui sortit dans le moment, pour aller témoigner à son ami combien il étoit piqué : mais il n'eût de lui, pour toute consolation, que le conseil qu'il en avoit déja reçû. Marie-toi, lui dit-il, marie-toi au plus vîte, & renonce de bonne grace à la vanité de donner de l'amour,

puisque tu n'es plus assez jeune même pour faire accepter tes présens. Je ne suis point bien convaincu sur la bague, répondit Damis, & il faut qu'il y ait là dessous quelque mal entendu; car selon tout ce qu'on m'a dit de Lucile, & selon tout ce que j'en ai vû, c'est la plus vertueuse personne du monde, & je l'ai bien éprouvé par moi-même. Fort bien repliqua l'ami, dans ta jeunesse, lorsque quelques femmes avoient de la foiblesse pour toi, tu t'imaginois que toutes étoient foibles; & tu vas croire à présent qu'elles sont toutes des femmes fortes, parce qu'elles te resisteront toutes. C'à, mon ami, que diras-tu si dans un certain tems, que je prendrai pour faire connoissance avec Lucile, je puis parvenir à m'en faire aimer? Oh pour lors, repliqua l'ami, je croirai que je ne suis plus fait pour être aimé. Damis donna un mois de temps à son ami; mais en moins de quinze jours il fut bien reçû dans la maison, & se vanta même à son ami d'avoir déja fait quelque progrès dans le cœur de Lucile. Mais quel fut l'étonnement & le dépit de notre amant méprisé, quand l'autre lui assura, quelque tems

après, que Lucile lui avoit promis de se dérober de sa mere pour l'allèr voir chez lui ! Il ne put le croire d'abord : mais son ami l'aïant caché dans son cabinet le jour du rendez-vous, il fut témoin de l'entrevûë ; & la conversation fut si passionnée, que Damis ne se possedant plus, sortit brusquement du cabinet. Lucile se sauva dans la chambre prochaine. L'ami parut si irrité de cette indiscretion que Damis lui en demanda pardon, & comprit, pour la premiere fois de sa vie, qu'il se pouvoit faire qu'une femme trés-susceptible d'amour pour un autre eût du mépris pour lui. Son ami profita de son dépit ; & pour le determiner à conclure son mariage, il lui declara qu'il étoit marié lui-même secretement depuis trois mois. Dès le lendemain, le contrat de Damis étant signé, son ami voulut absolument lui donner à souper chez lui. Comme les nouveaux mariez étoient prêts à se mettre à table, il leur dit que sa femme vouloit être du souper. Quelle fut la surprise de Damis, quand il vit sortir d'un cabinet Lucile avec sa mere, qui vinrent le plaisanter sur ce qu'il avoit voulu se faire aimer de la femme de son

ami. Vous ne sçaviez pas, lui dit Lucile, qu'en sollicitant notre procès vous rendiez service à votre ami ; en recompense il vous a bien marié, & vous n'eussiez jamais pû vous y resoudre, s'il ne vous eût fait comprendre, par les mépris affectez qu'il m'a ordonné d'avoir pour vous, qu'il falloit en éviter de réels, que vous eussiez peut-être pû vous attirer dans quelques années, si vous eussiez attendu plus long-tems à vous marier. Tu n'es plus étonné, lui dit l'ami, ni du diamant, ni du rendez-vous que je donnai ici à mon épouse ? Apprens que le voiage que j'ai fait en Bretagne a donné occasion à mon mariage ; & que ma femme étant arrivée la premiere à Paris, elle a profité de cette avanture, pour te resoudre à ce qu'elle sçavoit que je souhaitois si fort, c'est à dire à te voir marié aussi heureusement que je le suis.





HISTOIRE DE ZACZER ET DE BOULADABAS.



ZAczer fils de Sam Prince Persan, aïant fait une partie de chasse, c'est-à-dire un petit voïage de quelques semaines, pour chasser dans le Kallestan, qui est la province de Kabul aux Indes, qui confine avec la Perse du côté du Nord. Mecherab Gouverneur de cette Province alla au-devant du fils de Sam pour lui faire honneur, & fut tellement charmé des belles & grandes qualitez de ce jeune Prince, que retournant dans sa famille il ne pouvoit cesser d'en parler, & sur ce recit une de ses filles nommée Bouladabas en devint amoureuse; elle envoïa quelques-unes de ses filles sous prétexte de cueillir des fleurs autour d'une

fontaine où elle sçût que Zaczer alloit se rafraîchir pendant la chasse.

Zaczer aïant apperçû ces filles, ne manqua pas de les aborder & de s'informer qui elles étoient. Elles prirent occasion de lui dire tant de bien de leur jeune maîtresse, qu'il conçût dès ce jour-là beaucoup d'estime pour elle, & fut impatient de retourner le lendemain pour voir si les cüeilleuses de fleurs ne reviendroient point à la fontaine : elles ne manquerent pas d'y revenir, & Zaczer passa avec elles tout le tems de la chasse, & devint amoureux de Bouladabas sur l'idée que ces filles lui en donnerent, comme elle étoit devenuë amoureuse de lui sur les recits que son pere en faisoit tous les jours.

Il faut remarquer que Zaczer avoit une de ces phisionomies qui ne plaisent pas d'abord, mais qui se font aimer dans la suite par l'esprit & par les sentimens qui les animent ; cependant les filles de Bouladabas lui en avoient fait un Adonis ; & d'un autre côté en faisant à Zaczer le portrait de leur maîtresse, chacune d'elles y ajoûtoit toûjours quelque trait de beauté pour encherir sur sa compagne, & cela

formoit dans l'imagination de Zaczer une beauté, sinon plus grande, au moins toute differente de celle de Bouladabas. Ces deux amans furent quelque temps sans pouvoir trouver les moïens de se voir, & ne pouvant appuïer leur amour que sur l'idée qu'ils s'étoient formée l'un de l'autre, ils auroient juré que ce qu'ils aimoient ressembloit parfaitement à l'image où leur amour les avoit accoûtumez. Un jour Bouladabas aïant trouvé moïen de se dérober aux soins de ceux qui la gardoient, vint à la fontaine, & y arriva quelques heures avant Zaczer. Pendant que ses filles l'entretenoient à l'ordinaire des charmes de celui qu'elle alloit voir, elle fut long-tems rêveuse, & rompit ensuite le silence pour leur dire qu'elle craignoit deux choses dans cette entrevûë: la premiere de ne pas paroître aux yeux de Zaczer digne du portrait qu'elles lui avoient fait d'elle; & la seconde, de ne pas trouver Zaczer si aimable qu'elle se l'étoit imaginé: *Et si l'un de ces deux malheurs m'arrive*, leur disoit-elle, *que deviendrai-je aprés toutes ces avances que nous nous sommes faites indiscretement sans nous être vûs.* Une de ses filles lui dit qu'en effet il étoit

souvent dangereux de prévenir trop avantageusement, & que c'étoit même une politique des femmes jalouses de prôner excessivement les beautez qu'on annonçoit dans le monde, afin qu'on les trouvât moins belles : *je ne crains point cela pour vous, Madame*, continua-t'elle, *& moi je le crains*, interrompit Bouladabas ; *mais, Madame*, reprit la fille qui étoit vive & ingenieuse, *faites une chose : je ne suis point encore venuë à la fontaine avec mes compagnes, ainsi Zaczer ne m'a point encore vûë, je suis brune comme vous, & je puis ressembler à peu près en laid au portrait qu'on lui a fait, je vais me parer de vos pierreries, & faire ici votre personnage, cela produira plusieurs bons effets. Premierement, ma vûë détruira dans son imagination ce phantôme de beauté qu'il s'est fait, & dont vous craignez la comparaison, ce ne sera plus qu'à moi qu'il vous comparera quand vous vous ferez connoître à lui dans la suite, & comme je suis infiniment moins belle que vous & que l'idée qu'il s'est faite, cette premiere surprise la disposera à une seconde très-avantageuse pour vous.*

Une autre raison encore que cette fille representa à Bouladabas, fut que cette supposition lui donneroit lieu d'examiner

incognito & à loisir, si Zaczer étoit digne de l'idée qu'elle avoit de lui. Bouladabas accepta le parti pour une troisiéme raison encore : *j'éprouverai par là*, dit-elle ; *s'il m'auroit aimée naturellement sans la prévention qu'on lui a donnée pour moi : ma delicatesse seroit bien plus touchée de cet amour, & s'il venoit à t'aimer par hazard je n'en serois point jalouse, cela me prouveroit que nous n'étions pas destinez l'un pour l'autre.* A peine cette conversation fut-elle finie, qu'on entendit de loin le bruit de la chasse ; la fausse Bouladabas eut à peine le tems de se parer, que Zaczer parut seul, percer le bois avec impatience pour venir joindre les filles. Elles coururent toutes au-devant de lui, & la fausse Bouladabas resta sur un siege de verdure & de fleurs, accompagnée de la veritable, qu'on annonça à Zaczer comme une parente de Bouladabas dont elle s'étoit fait accompagner. La fausse Bouladabas se leva à l'arrivée de Zaczer, qui tout plein de sa beauté divine & imaginaire, accouroit avec ardeur ; mais cette ardeur fut bien rallentie quand il vit une personne qui n'étoit en effet que mediocrement belle, & qui lui parut encore fort au-dessous de ce qu'elle

étoit; il resta immobile & presque muet, l'amour de Bouladabas fut encore plus refroidi que le sien, car Zaczer, comme nous avons dit, n'avoit pas pour lui le premier abord; toutes les graces qui eussent pû animer son visage étoient effacées par la froideur & la surprise dont il avoit été frappé: en un mot Bouladabas, bien loin de le trouver aimable, ne songea qu'à abreger l'entrevûë, & fit souvenir la fausse Bouladabas qu'il falloit retourner au plus vîte, de peur qu'on ne s'apperçût au Palais de son pere qu'elle en étoit sortie. On parla de se separer, & Zaczer ne s'en plaignit que par politesse. Dans ce moment les filles de Bouladabas connurent le tort qu'elles avoient eu de prévenir ces amans trop avantageusement l'un pour l'autre; car selon toutes les apparences si Zaczer avoit vû Bouladabas naturellement d'abord en Princesse, leur amour se fut peut-être éteint tout-à-fait, au lieu que comme vous allez voir, la froideur de cette premiere entrevûë ne servit qu'à rallumer plus vivement un fond d'amour qu'ils avoient réellement pour le merite l'un de l'autre.

Dans le tems que les complimens de ſeparation ſe faiſoient, Zaczer qui avoit eu preſque toûjours les yeux baiſſez, les jetta ſur Bouladabas, & ſon imagination n'étant plus occupée d'aucune fauſſe image, la beauté de Bouladabas s'en empara, le premier coup d'œil le frappa ſi vivement, que ſa phiſionomie en fut ranimée, & Bouladabas qui s'apperçut qu'elle plaiſoit, commença à le trouver moins choquant, elle eut bien voulu reſter encore, mais Zaczer partit bruſquement, & Bouladabas s'en retourna avec ſes filles.

La raiſon qui fit partir Zaczer ſi bruſquement, fut une raiſon de delicateſſe & de conſtance orientale; il craignit que celle qu'il ne croïoit qu'une parente de Bouladabas, ne lui plût trop, & ne s'étant pas encore apperçû qu'il l'aimoit déja, il vouloit conſerver l'amour qui lui reſtoit pour le merite de Bouladabas, dont il ne pouvoit douter, parce qu'il étoit connu dans toute la Perſe. Ce jeune Prince qui s'étoit dévoüé hautement à cette Princeſſe, avant que de l'avoir vûë, voulant ſoûtenir par honneur, le parti qu'il avoit pris, revint le lendemain à la fontaine,

où la Princesse devoit revenir. Il s'imaginoit craindre d'y retrouver sa parente, mais dans le fond du cœur il n'y venoit que pour elle, & il eut une joïe secrette, lorsque Bouladabas sous le nom de parente parut sans la Princesse, qui l'avoit chargée, lui disoit-elle, de venir témoigner la douleur qu'elle avoit de n'avoir pû s'y trouver ce jour-là; Zaczer lui répondit d'un air très-content, qu'il en étoit fâché. Elle ajouta que Bouladabas l'avoit chargée de venir lui parler d'elle, le plus long-temps qu'elle pourroit; cette conversation fut longue, & Zaczer ne la pouvoit finir; elle roula toute sur la constance, & Bouladabas le mettoit exprès sur ce sujet, pour connoître s'il en étoit capable. Zaczer eut tant de pouvoir sur lui-même dans cette entrevûë, que jamais il ne lui échapa aucun mot qui lui marquât son amour, au contraire, il juroit qu'il seroit toûjours fidelle à Bouladabas, mais en jurant fidelité à celle qu'il croïoit ne pas voir, il soupiroit pour celle qu'il voïoit; quel plaisir pour Bouladabas de se voir ainsi doublement aimée! Ce jeu continua quelques jours, & la Princesse ne paroif-

ſant point, Bouladabas pouſſa l'épreuve de la conſtance de Zaczer juſqu'à lui declarer qu'elle l'aimoit; & qu'étant auſſi grande Princeſſe que ſa parente, & beaucoup plus riche, il auroit dû penſer à l'épouſer. Que ne ſouffrit point Zaczer dans cette épreuve, il alloit peut-être ſuccomber: mais Bouladabas craignant de le voir infidelle le prévint par un dépit & un adieu qu'elle lui dit pour toujours; & ſans lui donner le tems de lui répondre: elle ajoûta ſeulement que Bouladabas viendroit elle-même le lendemain pour le recompenſer de ſa conſtance.

Zaczer reſta au même endroit où on l'avoit laiſſé, ſans avoir la force ni de parler ni de ſe ſoûtenir, & ſe laiſſa tomber ſur un gazon où il ſeroit reſté long-tems, ſi ſes gens ne fuſſent venus le joindre: il ſe trouva mal & on l'emporta chez lui, où il paſſa la nuit dans un état ſi violent, qu'il prit le parti de ne ſe jamais marier, ne voulant pas donner à Bouladabas un cœur ſi rempli d'amour pour un autre, ni épouſer cette autre en manquant de fidelité à Bouladabas.

Le lendemain Zaczer ſûr de trouver Bou-

Bouladabas au rendez-vous, y retourna à dessein de lui avoüer de bonne foi les raisons qu'il avoit de ne jamais voir ni elle ni sa parente. Quel spectacle pour lui! lorsque le lendemain la Princesse parut de loin magnifiquement parée, avec plusieurs Maures qui la portoient sur un Palanquin de fleurs, entourée d'un grand nombre de filles tenant des guirlandes, & de quantité de petits enfans representans les amours; en un mot avec tout l'appareil d'une fête galante, qui a pour but le mariage. Plusieurs Cavaliers parez comme pour un Tournoi se détacherent de la Troupe; & le pere de Bouladabas à leur tête vint offrir sa fille à Zaczer, qui étoit prêt à la refuser & à fuir, lorsque voïant de plus près la Princesse qui s'avançoit, il vit à sa place celle dont il étoit si amoureux. Quelle fut sa surprise! je croi qu'une peinture de tout ce qui se passa en ce moment, ne feroit qu'affoiblir celle que chacun s'en peut faire. Bouladabas dit à Zaczer que son pere avoit été touché de sa constance, & avoit voulu venir la couronner lui-même, les nôces se cele-

brerent peu après, & au bout de neuf mois sortit de ce mariage le fameux Rostan surnommé Oastam le plus vaillant guerrier que les Persans aïent jamais eu, & qui sert encore aujourd'hui de modele à tous les grands hommes de l'Orient.





L'ENTREMETTEUR POUR LUI-MESME.



UN gentil-homme de Province étant venu à Paris pour un procès, s'étoit logé dans une auberge, dont le maître le connoissoit depuis dix ans. Il étoit bien fait de sa personne, agréable dans la conversation, & assez riche pour trouver des partis fort avantageux, s'il eût voulu donner dans le Sacrement : mais la liberté lui plaisoit, ou plûtôt son heure n'étoit point encore venuë ; car quand elle frappe, il n'y a plus moïen de differer. Sa chambre donnoit sur la ruë. L'impatience de voir revenir un laquais qu'il avoit envoïé en ville, lui fit mettre la tête à la fenêtre, & ses yeux furent agréablement arrêtez

par une belle personne qui fit la même chose que lui dans le même-temps. Elle étoit dans une chambre opposée directement à celle du Cavalier ; & un bruit de peuple, dont elle vouloit sçavoir la cause, l'avoit obligée à se montrer. C'étoit une brune d'une beauté surprenante. de grands yeux noirs pleins de feu, la bouche admirable, le nez bien taillé, & le teint aussi vif qu'uni. Le Gentil-homme charmé dune si belle voisine, lui fit un salut qui lui marqua l'admiration où il étoit. Il lui fut rendu d'un air serieux, quoique fort civil ; & la rumeur aïant cessé dans la ruë, cette aimable personne se retira, au grand déplaisir du Cavalier qui la regardoit de tous ses yeux. Il crut qu'il n'auroit pas de peine à s'introduire chez-elle comme voisin, & dans cette pensée il demanda à son hôte qui elle étoit, & quelles pouvoient être ses habitudes. L'hôte lui apprit que depuis un an elle occupoit une partie de cette maison avec sa mere ; qu'elle avoit de la naissance, & peu de bien ; qu'il n'y avoit rien de plus regulier que sa conduite ; que tout le monde en parloit

avec grande estime, & qu'il n'y avoit que des propositions de mariage qui pussent obliger la mere à écouter des gens comme lui. Le Cavalier trouva le parti trop serieux ; il aimoit les belles personnes, mais non pas jusqu'à vouloir épouser. Cependant il demeura ferme dans la resolution de la visiter. Il prit la mere par son foible, & lui aïant fait entendre qu'il lui venoit demander sa fille pour un ami, qui en étoit devenu passionnément amoureux, il fut reçu favorablement. Il donna du bien & une charge considerable à cet ami ; & comme il étoit maître du Roman, il l'embellit de tout ce qui le pouvoit rendre vraisemblable. L'ami étoit à la campagne pour quinze jours ; des affaires importantes l'y avoient mené, & il devoit lui écrire le succès de cette négociation. On fut content de tout, pourvû que les choses se trouvassent telles qu'on les proposoit. La mere s'informa du Cavalier dans son auberge ; on lui dit qu'il étoit très-riche, d'une des plus considerables maisons de la Province, & si fort en reputation d'homme d'honneur, qu'on pouvoit s'assurer sur sa

parole. Cependant il joüoit un rôle assez delicat : mais comme il avoit de l'esprit, il ne s'en embarassoit pas. Il faisoit son compte de voir la belle le plus long-tems qu'il pourroit sur le pied d'agent, & croïoit sortir d'affaires par un ami, qui feroit le passionné pendant quelques jours, & romproit ensuite sur les articles : mais il fut la dupe de lui-même à force de voir. L'esprit de cette aimable personne fut un nouveau charme pour lui, & il acheva de se perdre en l'entretenant : sa douceur, son honnêteté, tout l'enchanta. Il supposoit tous les jours quelque lettre de son ami, qu'il faisoit voir à la mere, & elle lui servoit de pretexte pour des visites qui ne le laissoient plus maître de sa raison. La belle ne s'engageoit pas moins que lui, & il lui disoit quelquefois des choses si passionnées, qu'elle étoit contrainte de le faire souvenir qu'il s'égaroit. Un mois entier s'étant écoulé sans qu'il amenât son ami, la mere, qui craignit d'être joüée, le pria de ne plus revenir chez elle, tant qu'il n'auroit que des lettres à lui montrer. Il se plaignit à la fille de la cruauté de cet ordre.

Cette charmante personne lui répondit qu'elle vouloit bien lui avoüer que l'impatience de voir l'époux qu'on lui destinoit n'avoit rien qui la tourmentât : mais qu'elle avoit ses raisons pour n'être pas fâchée que sa mere lui eut fait la défense dont il se plaignoit. Le Cavalier comprit ce qu'il y avoit d'obligeant pour lui dans cette réponse, & en sentit augmenter sa passion. Il n'osa pourtant continuer ses visites le lendemain , & ce jour passé sans voir ce qu'il adoroit , lui parut un siecle. Il voulut se faire violence pour en passer encore quelques-uns de la même sorte , afin de s'accoûtumer à se détacher : mais le supplice étoit trop rude pour lui, & l'habitude déja trop formée. Après de longues agitations , l'amour l'emporta sur l'aversion qu'il avoit toûjours eû pour les engagemens qui pouvoient tirer à consequence. Il se trouva plus charmé qu'auparavant, & il connut trop tard qu'il avoit laissé surprendre son cœur. Pour arrêter les plaintes qu'on commençoit déja de lui faire, il debuta par une lettre de son ami, qui arrivoit ce même jour, & qui devoit venir

confirmer le lendemain toutes les assurances qu'il avoit données pour lui. Cette nouvelle fut reçuë diversement. Autant que la mere en montra de joïe, autant la fille en eut de chagrin. Il fut remarqué du Cavalier, qui s'en applaudit, & qui eut la rigueur de la preparer à la reception de l'époux qu'on lui promettoit depuis si long-temps. Elle ne se sentoit pas le cœur assez libre pour se réjoüir de son arrivée, & passa la nuit dans des inquiétudes qu'il seroit difficile de se figurer. L'heure de la visite étant venuë, le Cavalier entra le premier. La joïe qu'il fit paroître de ce qu'il étoit enfin en état de tenir parole, fut un nouveau sujet de chagrin pour cette belle personne : mais ce chagrin n'aprocha point de la surprise où elle se trouva, en voïant entrer après lui un homme à manteau, & aussi Bourgeois par son équipage que par sa mine. La mere le regarda, la fille rougit, & il ne se peut rien de plus froid que la civilité dont elles païerent le salut qu'elles en reçurent. Le Cavalier étoit dans un enjoüement extraordinaire, & leur dit cent choses plaisantes

fantes sur le serieux avec lequel elles recevoient une personne qu'il croïoit leur devoir être si agréable. L'homme à manteau le laissa parler long-temps sans l'interrompre ; & aïant enfin demandé si on ne vouloit pas dresser les articles, il fut fort surpris d'entendre dire à la belle qu'il n'y avoit rien qui pressât, & que la chose lui étoit assez d'importance pour lui donner le temps d'y penser. Cette réponse, & la maniere dédaigneuse dont elle regardoit l'époux prétendu qu'on lui avoit fait attendre depuis un mois, mirent le Cavalier dans des éclats de rire, qu'il lui fut impossible de retenir. Ils furent tels, que la mere & la fille commencerent à s'en fâcher : mais il n'eut pas de peine à faire sa paix, & elles ne rirent pas moins que lui, quand il leur eut appris qu'il étoit lui-même cet ami dont il leur avoit parlé, & que celui qu'elles voïoient étoit un Notaire qu'il avoit amené pour dresser le contrat de mariage. Jugez de la joïe de la belle, qui ne s'attendoit à rien moins qu'à une si agréable tromperie, & qui s'étant laissée insensiblement prévenir pour le

Cavalier, ne souffroit plus qu'avec peine qu'on parlât de la marier avec son ami, quelque honnête-homme qu'elle pût le croire. Les articles furent signez, & la grande ceremonie se fit un des derniers jours de l'autre mois.

Fin des Nouvelles.

POËSIES DIVERSES.



PLACET AU ROY,

Pour obtenir le Privilege du Mercure Galant.

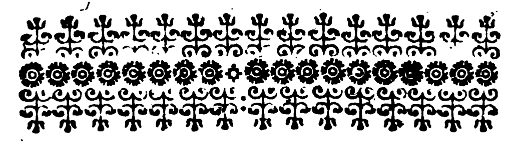
PLaise au Roy par brevet vouloir autoriser
Le Privilege ancien que j'ai de l'amuser.
Plaise à ma Muse aussi d'être badine & sage.
Plaise à moi, me bornant au prudent badinage
De ne pas ressembler à ces foux serieux,
Qui veulent pénétrer jusqu'aux secrets des Dieux ;
De loüer sans flater, de blâmer sans médire ;
D'être libre sans m'oublier ;
Point ridicule en faisant rire,
Et serieux sans ennuyer.
En un mot, plaise au Roy que je tâche à lui plaire,
Mais surtout plaise au Roy mon desir de bien faire ;
Plaise au Roy mon Mercure, & de là s'ensuivra
Qu'aux gens de bon esprit mon Mercure plaira.

REMERCIMENT AU ROI.

MERCURE ET APOLLON.

DAns un bois Apollon rêvoit profondement ;
Sa lyre sur son bras penchoit negligemment,
Mercure la voit, la desire,
Il médite un larcin : quel en sera le fruit ?
Il s'avance à petit bruit,
Voilà sa main sur la lyre.
Mais Apollon s'éveille & lui prenant la main ;
Arrête ; quel est ton dessein ?
Mon dessein ? je voulois chanter ce Roi si sage ;
Ce Roi dont les vertus font respecter *les loix*.
Alors d'un air severe Apollon l'envisage,
Comment donc petit personnage,
Dit-il, c'est bien à toi d'attenter sur mes droits ;
C'est bien à toi vraiment d'oser chanter les Rois !
Dieu des marchands forains va borne ton audace
A trafiquer tant bien que mal,
Faisant courir de place en place
Le sonnet & le madrigal ;
En fidelle marchand fais ton livre journal,

Sans tromper ni surfaire orne ta marchandise;
Sois plaisant si tu peux, si tu veux moralise,
Sauve-toi par le serieux
Lorsque tu ne pourras mieux faire?
Oüi l'on te permettra même d'être ennuyeux;
Tant pis pour toi c'est ton affaire;
Mais si ton vol audacieux
Va jusqu'aux Rois ou jusqu'aux Dieux,
Et si tu prens l'essort en portant tes nouvelles,
Le grand Dieu Jupiter te rognera les aîles.
Par ce ton menaçant Mercure est allarmé:
Honteux, confus, il se démonte,
Et tâchant de cacher sa honte,
Abaisse sur ses yeux son bonnet emplumé;
Tourne le dos, veut füir; mais audace nouvelle,
Un redoublement de zéle
Le fait encore insister.
Non, Apollon, dit-il, je ne puis resister;
Par quelques vers il faut que je me satisfasse.
Le Roi m'a fait une grace;
Je puis bien sans témérité
Chanter au moins sa bonté?
Je dois par reconnoissance....
Tais-toi, dit Apollon, le respect, le silence
Sont les remercimens qu'on exige de toi:
Faire du bien *gratis*, c'est le plaisir du Roi.



TRADUCTION D'UNE EPIGRAMME GREQUE.

L'Escamoteur Doclés un jour jetta la vûe
Sur une coupe d'or qu'avoit Lisimacus;
Aussitôt que Doclés l'eut vûe,
Lisimacus ne la vit plus.



ETRENNES DE MERCURE.

Dans un sallon du firmament,
Où les Dieux assemblez tenoient appartement,
On vit entrer le Dieu Mercure,
Qui d'un marchand forain avoit pris la figure :
Dieu te gard, dit Momus ; qu'as-tu dans ton balot ?
Des étrennes sans doute ? oüi dit le Mercelot.
Fort bien, tu nous vas donc étaller en paroles
Tout ce qu'un Mercelot étale en babioles ;
Ouvrages delicats, bijoux de cabinet,
Or pur, bien travaillé ; c'est-à-dire un sonnet ;
Des brillans enchassez en naïve Epigrame ;
Amours d'argent massif dans un Epithalame ;
Eloges tous sucrez, & friands madrigaux ;
Portraits vrais ou fardez, satiriques tableaux ;
Des Odes de clinquant, des tambours, des trompettes,
Flutes, flagcolets, & musettes,
Nipes d'églogues, des houlettes,

Petits chiens & petits moutons,
Lyres d'adulateurs, chantans sur tous les tons;
Chut, dit le Mercelot, un brillant étalage
A plus que l'on ne peut engager;
Je n'ai presque dans mes tiroirs
Que fideles petits miroirs,
Qui font voir les deffauts.... fi, dit le Dieu Comique,
Un fidel miroir est un garde boutique.
A Paris tu vendras bien mieux,
Lunettes à tromper les yeux,
Pour les prudes du tems éventails à lorgnettes;
Des besicles pour leurs maris,
Rubans à parer les Coquettes,
Nœuds galands pour les Favoris,
Nœuds coulans & poignards pour les amans trahis....
Veux-tu finir? reprit Mercure;
Je n'ai que des riens je te jure;
Petits riens de hazard, qu'on va mettre au rabais,
Heureusement les bagatelles,
Au Parnasse comme au Palais,
Plaisent quand elles sont nouvelles.
En femme, en bel esprit, jeunesse & nouveauté
Tiennent souvent lieu de beauté.
D'accord, mais nouveauté, pour les Dieux est usée,

De leur goût sur le beau la pointe est émoussée ;
Car ils en ont tant vû. . . . . ça fais donc de ton mieux,
On doit des étrennes aux Dieux.
Dès le tems des Romains, à ce que dit l'histoire ;
D'être étrennez ils faisoient gloire,
Et par consequent d'étrennes
Chez les Dieux recevoir, ne va point sans donner ;
Mercure, sois-donc magnifique,
Et déploye ici ta boutique.
Tout beau, du peu que j'ai, j'en veux faire à deux fois.
Tel qui fait aujourd'hui des presens à mains pleines,
Seroit moins liberal en donnant des étrennes,
S'il devoit comme moi les donner tous les mois.



ETRENNES DE L'OYE.

UN Procureur des moins fameux,
Pauvre par consequent, mais pourtant genereux,
Avoit famille très-nombreuse,
Comme lui pauvre & genereuse.
Il attendoit pour l'étrenner,
Ce grand jour où plaideurs se piquent de donner.
Ce jour vint & rien plus; du Perche, ni du Maine
Il ne vint pas la moindre aubaine;
Mais une Oye arriva de la part d'un cousin:
Aussi-tôt pour étrenne il envoye à sa tante,
Et la tante à sa bru, par qui l'Oye ambulante
De parens en parens continuant son tour,
Revint au Procureur vers le milieu du jour.
Un autre l'eut de lui, soit ou gendre ou beau-frere
Et par l'étrenne circulaire,
Chacun fut étrennant, chacun fut étrenné;

Donnant ce qui lui fut donné.
C'eſt ainſi que ſouvent liberalité brille :
Une Oye à peu de frais étrenna la famille ;
Et par le dernier étrenneur
Revint encore au Procureur,
Qui le ſoir à ſouper pour étrenne derniere,
La donna de bon cœur à ſa famille entiere.
Je ſuis & genereux & pauvre comme lui :
Au public de bon cœur je redonne aujourd'hui
Tout ce que le public m'envoye,
Ce ſont les étrennes de l'Oye.



L'AGE D'OR.

LEs deux sexes étoient unis des plus beaux
noeuds ;
Ce qui pouvoit les rendre heureux
N'étoit jamais illegitime.
Leur penchant étoit leur maxime.
Par la simple nature ils étoient vertueux.
Le respect, l'amour & l'estime
Etoient les seuls liens de leur societé ;
Et chacun possedoit sans crime
Son plaisir & sa liberté.
Mais, ô funeste barbarie !
Bien-tôt l'infame volupté,
Vint troubler par sa tyrannie
La commune simplicité.
La mutuelle Sympathie ;
Qui s'expliquoit dans tous les cœurs ;
Effrayée à l'aspect de tant de frenesie ;
N'y fit plus sentir ses douceurs.
Sous les Loix de cette traitresse

Le cœur ne connut plus les innocens desirs:
Et tous les sens troublés d'une honteuse yvresse;
Lui ravirent le droit de choisir ses plaisirs.
Depuis ce tems fatal, l'amant & la maîtresse
Que ce monstre unit en un jour
Goûtent les plaisirs de l'amour,
Sans goûter ceux de la tendresse.



CAPRICE
D'UNE FEMME JALOUSE :
Sur l'énigme : *Torrens impetueux qui cours après toi-meme & qui te fuis toi-meme aussi.*

TAstant le pouls
A son Epoux,
La jeune Aminte
Fit cette plainte :
Ton sang se fuit
Et se poursuit,
Son cours l'entraîne
De veine en veine,
Ainsi le cours
De tes amours,
Cher infidelle,
De belle en belle
T'entraînera ;
Quelle sera
Pour lors ma rage!
Non . . . je suis sage,
Tremble pourtant,
En un instant

La

La vertu change,
Femme se vange;
Mais non, jamais. . . . .
Pourtant si . . . . . . mais,
Tu m'aime encore,
Moi je t'adore,
Pourquoi vouloir
Déja prévoir
Et l'inconstance
Et la vengeance?
Arrivera
Ce qu'il pourra.



LE VIEIL OISEAU.

Fable.

UN vieux Roſſignol de ce bois
Laiſſa femme jeune & fringante ;
Auſſi-tôt d'amant plus de trente,
Et chacun d'étaler ſa voix ;
On ne vit onc muſique ſi charmante.
Pas un ne plût pourtant ; c'étoient Oiſeaux de cour,
Leſtes d'atour ;
Le col beau, la plume luiſante ;
Au ſurplus pas un ſol de rente.
La belle aimoit l'argent, & qui n'en avoit pas
Etoit pour elle ſans appas.
Tendres regards, douces paroles
N'y faiſoit rien, il falloit des piſtolles.
Ce fut par-là qu'en vint à bout
Un riche Oiſeau de ce bocage ;
Oiſeau d'un étrange jargon,
Car on dit qu'il parloit gaſcon.
Il n'étoit femme un peu jolie,
Dans tous nos bois,
A qui cent fois

En ſon patois
Il n'eut conté ſon amoureuſe envie.
L'affreuſe Pie,
Et la Fauvette à ſon tour
Avoient écouté ſon amour,
Sans en avoir l'ame attendrie.
Mais enfin il plaît en ce jour,
Et ſans retour
Il ſe marie :
L'affaire ſe conclut, dit-on ;
Avant que le Printems expire.
Tous les oiſeaux n'en font que rire ;
Et s'en vont chantans ſur ce ton :
Quand on a l'âge
De ſoixante ans.
Comme l'Oiſeau du noir plumage
Plus de bon tems
En mariage,
Le cocuage
N'eſt point le mal
Le plus fatal,
Ce qu'on doit craindre davantage
En mariage
Quand on a l'âge
De ſoixante ans,
Eſt d'aller voir en peu de tems
Le noir rivage.

BALADE SUR LES SOTES.

LOrsqu'un berger fidelle & tendre
Nous sert & s'attache à nos pas,
Pourquoi chercher à s'en deffendre ?
Qu'on est sote de n'aimer pas !

Mais pour peu que l'on ait à craindre ;
Qu'on puisse cesser de charmer,
Ou qu'un berger n'ait l'art de feindre ;
Ah que l'on est sotte d'aimer !

Quand on peut former une chaîne
Sans chagrin & sans embarras,
Que l'amour n'a rien qui nous gêne ;
Qu'on est sote de n'aimer pas !

Mais lorsqu'on voit une infidelle ;
Qu'on peut aisément enflammer,
Qui voltige de belle en belle,
Ah que l'on est sote d'aimer !

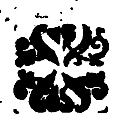
Lorsque pour nous tout s'interesse,
Que les jeux suivent la tendresse,
Pour nous faire un sort plein d'appas;
Qu'on est sote de n'aimer pas!

Quand un berger sans la constance,
Croit avoir droit de nous charmer,
Qu'il faut payer ses soins d'avance,
Ah que l'on est sote d'aimer!

Envoy.

L'amour paroît le plus doux partage
Des bergeres dans le bel âge;
Aux jeunes coeurs il dit tout bas,
Qu'on est sote de n'aimer pas!

Mais nous tient-il sous son empire;
Il se plaît à nous allarmer,
Et malgré tout ce qu'on peut dire,
Ah que l'on est sote d'aimer!



PLACET

Présenté à S. A. R. Monseigneur le Duc d'Orleans Regent, au mois de Septembre 1719.

POur votre gloire, Monseigneur, il faut laisser Dufreny dans son extrême pauvreté, afin qu'il reste au moins un seul homme dans une situation qui fasse souvenir que tout le Roïaume étoit aussi pauvre que Dufreny, avant que vous y eussiés mis la main.



PLACET

Presenté par l'Auteur dont le nom avoit été pris au Visa, pour celui d'un autre.

JE ne puis garder le Tacet,
Ma demande ne sera longue ;
Voici le fond de mon Placet,
Je suis Martyr d'une Diphtongue.



LES QUATRE AGES DE LA FILLE, OU LE BON AGE D'UNE FILLE POUR BIEN CHOISIR UN EPOUX.

A Quel âge une fille sage,
Doit-elle choisir un Epoux?
Vers les quinze ans, on n'est pas assez sage,
Pour choisir le meilleur de tous.
A vingt-cinq ans on peut être assez sage
Pour craindre le meilleur de tous.
A quarante ans on doit être assez sage
Pour les connoître & les mépriser tous.
Qu'à soixante dix ans la fille mûre & sage
Choisisse un Epoux de son âge,
Qui pourra n'être alors ni traître ni jaloux,
Pourvû qu'elle ne soit ni prude ni volage,
Ils pourront faire bon menage.
Si ce n'est pas un heureux mariage,
Du moins c'est le plus sage
Et le mieux assorti de tous.

L'IMPROMPTU

L'IMPROMPTU
DE
VILLERS - COTTERETS.
DIVERTISSEMENT.



L'IMPROMPTU DE VILLERS-COTTERETS,

DIVERTISSEMENT.

DIALOGUE

Entre LICIDAS & CLEANTIS.

LICIDAS.



Ombre réduit, paiſib'e azile
Que Bacchus donne aux malheureux époux
Contre les cris d'une épouſe en courroux,
Sombre reduit reſtés long-temps tranquille.

Qu'à longs traits,
En paix
Dans mon gozier ce bon vin file.
Ah! quelle volupté! loin de ma femme en paix
A longs traits
Dans mon gozier ce bon vin file.

Sombre réduit, paisible azile
Que Bacchus donne aux malheureux époux;
Contre les cris d'une femme en courroux,
Sombre réduit, restés long-temps tranquille.

Mais, quels sons! est-ce une furie?
Sont-ce tous les demons?
Non, c'est ma femme qui crie:
Soutiendrai-je ses aigres tons?

Grand Dieu du vin, reçoi les vœux que je t'adresse:
Il faut bien que tu sois le plus puissant des Dieux,
Puisque tu soutiens ma foiblesse
Contre les assauts furieux
D'une épouse grondeuse,
Hargneuse,
Babillarde & pointilleuse,
Grondeuse,
Hargneuse,
Babillarde & pointilleuse,
Fougeuse,
Furieuse,

La voilà qui s'avance, helas!
Grand Dieu du vin, ne m'abandonne pas.

CLEANTIS.

Je te ſuivrai partout buveur inſupportable,
N'auras-tu d'autre Dieu que celui de table?
Par ſon pouvoir te crois-tu degagé,
Des ſoins dont l'Hymen t'a chargé?

Licidas boit.

Il boit ſans me repondre; enfin par ma colere
Son ſang froid n'eſt plus derangé.
Ah! ſa froideur me deſeſpere.

LICIDAS *buvant.*

Glou, glou, glou.

CLEANTIS.

Mon ardent amour
Avoit eu juſqu'à ce jour
Quelque eſperance legere;
J'attendois d'un époux quelque tendre retour;
Mais ſi je ne puis plus exciter ſa colere
Je ne pourrai jamais ranimer ſon amour.

LICIDAS.

Non, mon épouſe aura beau faire,
Je ne puis me fâcher tant que je vois du vin.

CLEANTIS.

A te pousser à bout travaillerai-je en vain?

LICIDAS.

J'ai de la patience encore dans ma bouteille;
Avalons-en?

CLEANTIS.

Perfide, ingrat!

LICIDAS.

Avalons-en.

CLEANTIS.

Parjure, scelerat!

Ensemble.

LICIDAS.		CLEANTIS.
Avalons-en.	{	Perfide, ingrat!
Avalons-en.		Parjure, scelerat!

LICIDAS.

Pendant que ces doux noms chatouillent mon oreille,
Avalons
Ces doux noms.

CLEANTIS.

Que ma rage

Puisse aller jusqu'au cœur d'un époux qui m'ou-
trage.

LICIDAS.

Aurai-je assés de vin pour lasser ta fureur?

Plus je bois, plus ma femme crie;
Plus elle crie & plus je bois;
Boire & crier usent la vie,
Que l'un des deux, ou qu'elle ou moi
Mourant ou d'yvresse ou de rage
Procure à l'autre un doux veuvage.

Ensemble.

CLEANTIS. Crions. }
LICIDAS. Buvons. } Tant,

Qu'un des deux en mourant
Procure à l'autre un doux veuvage.

LICIDAS.

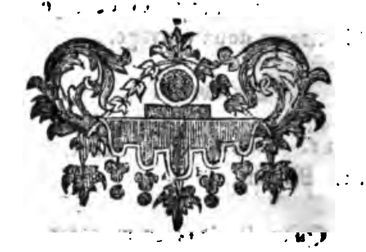
Mais ma bouteille est vuide, & je sens que ma
rage
Faute de vin va me mettre en fureur.

CLEANTIS.

Puissant Bacchus je sens que ta liqueur
Peut suspendre par sa vapeur

Ensemble.

Un doux sommeil
Calme l'orage
Jusqu'au reveil.



L'Impromptu de Villers Coterets.




L'Impromptu
paix a long traits dans mon gozier ce bon vin
fi.......................
.......le. Sombre re duit &c.
Mais quels sons est ce une furi-e!...sont ce
tous les demons! non, c'est ma femme qui:
..cri..e; soutien-drai je ses aigres tons!
Gravement
Grand Dieu du vin recois les veux q. je ta:
dresse, il faut bien q. tu sois le plus puiss.t des


Dieux, puisque tu soutiens ma foibles..se
Vite
contre les assauts fu-rieux d'une E:
:pouse grondeuse, hargneuse, ba-.bil:
:larde, pointil-leu..se, grondeuse, har:
:gneuse, ba-bil-larde et querelleu-se, fou:
lent
:gueuse. fu-ri..eu..se, La-voi:
la qui s'a-vance, he-las grand Dieu du:
cleantis.
:vin ne m'ab-bandon-nez pas. je


L'Impromptu
...te Suivray par tout, buveur insu-por:
... table, n'aurastu d'autre Dieu q.ce:
....luy de la ta..ble, par son pou...
..voir te croistu de-ga.-gé. des
Soins dont l'himen ta chargé ; il
Lentemt
Vite
boit sans me re-pondre. Enfin par mac:
..lerre son sang froid n'est plus deran...
Licidas
doux
...gé.ah sa froidr me deses-perre! glou.


glou, glou, glou glou glou, glou, glou, glou, glou glou.
cleantis
glou, glou, glou, mon-ar... dent a...
...mour a voit eu jus-qua... ce...
...jour quelqu'esperance le-gere, jatten:
...dois d'un Epoux q.l que ten-dre re...
...tour; mais si je ne puis plus ex-ci...
...ter sa co..lere, je ne pou-ray ja:
...mais ra-nimer son amour. non


6
L'Impromptu
Licidas
non mon Epouse aura beau faire, je ne
puis me fa-cher tant que je bois du:
cleantis
...vin. a te pousser a bout travaille:
Licidas.
..raije en vain? j'ay de la patien:
...ce encor dans ma bouteil-le. avallons
Mesure
Ensemble.
perfi-de, ingrat, parjure scele
Ensemble.
..... en aval-lons en,


rat, perfi..de, Ingrat, parjure, scele
a-val..lons, en, a..val..lons
rat.
en pendant q.e ces do.x noms chatouil.....
graciousem.t
lent mon o...reil..le.a...val...
..lons a...val..lons ces doux
Mésuré
Cleantis
noms. que ma rage puis.se aller jusqu'au
cœur d'un Epoux qui m'outrage, q.e ma ra
A.iv;


L'Impromptu
8
gepuisse aller jusqu'au cœur d'un Epoux qui m'ou:
...trage, que ma rage puisse aller jusqu'au
coeur d'un Epoux qui m'outra....ge:
Mesuré
aurai-je assez de vin pour lasser ta fu:
...reur. plus je bois, plus ma fem-me
crie, plus el-le crie et plus je
bois, boire et cri-er u-sent la
vi-e que l'un des deux ou qu'elle ou:


moy mourant ou d'Iuresse ou de
ra-ge, pro-cure a l'autre un
doux veu-va-ge. plus el-le
crie et plus je bois, plus, je bois,
plus ma femme crie plus el-le
crie et plus je bois.
DUO. Cri-ons tant, cri-ons
bu vons tant, buvons tant, buvō.


tant qu'un des deux en mourant
tant qu'un des deux en mou..rant
procure a l'autre un doux Veuva.....
....procure a l'autre un doux Veuva....
..ge; cri-ons tant, tant, tant, tant, crions
...ge; buvons tant, tant, tant, tant, bu-vons
tant, tant, tant, tant qu'un des deux en mourant
tant, tant, tant, tāt, qu'un des deux en mourant


procure a l'autre un doux veuva....
procure a l'autre un doux veuva....
...ge; crions tant, tant, tant, tant, crions
...ge bu vons tant, tant, tant, tant, crions
tant; tant, tant, tant, qu'un des deux en mou:
tant, tant, tant, tant, qu'un des deux en mou:
: rant pro - cure a l'autre un doux Veu:
...rant pro-cure a l'autre un doux Veu:

L'Impromptu


Lentement
va...ge, qu'un des deux en mourant
Lentement.
a...ge. qu'un des deux en mourant
procure a l'autre un doux Veuva...ge
procure a l'autre un doux Veuva..ge.
Licidas
mais ma bouteille est Vuide et je sens
que ma ra..ge fau-te de vin va me
Cleantis
metre en fureur. Puissant Bac...
..chus je sens q: ta li..queur peut sus


...pen-...dre par Sa Vapeur les tem...
...pê...tes du Ma-ri-a...ge.
Ensemble
Vn doux Sommeil calme l'o...
Vn doux Sommeil, cal-me l'o...
...rage Jus-qu'au reveil vn do.x som:
...ra-ge Jusqu'au re veil, vn doux so:
...meil cal-me l'o...ra-ge Jusqu'au re
meil cal-me l'o...ra-ge Jusqu'au re


14 L'impromptu de Villers Cotterets.
veil, un doux sommeil, cal-me l'o-
veil, un doux som-meil cal-me l'o...
......ra-ge jusqu'au re...veil.
ra-ge jusqu'au re...veil.
Fin de l'Impromptu
de Villers Cotterets.
Il faut qu'on ait la bonté d'observer que ce petit
dialogue a été fait avec de la simphonie, qui
amenoit les modulations qu'on trouvera peut-être
difficiles.
Gravé par Denise, Vincent.

CHANSONS



CHANSONS.

Nª. Les Chiffres qui sont à la tête de chaque Chanson, servent à en trouver l'Air, suivant l'ordre où il est gravé ci-après.

No. 1.

Un sot qui veut faire l'habile,
Dit qu'en lisant, il prétend tout sçavoir.
Un fou qui court de ville en ville,
En voyageant, dit qu'il prétend tout voir.
Et moi je dis d'un ton plus veritable,
Que sans sortir de table,
Et sans avoir lû,
Je sçais tout, & j'ai tout vû,
Lorsque j'ai bien bû.

Sur les Philosophes.

Dans Platon, ni dans Epicure
Je ne vois pas qu'il soit bien établi,

S'il est du vuide en la nature,
Ou si l'espace est d'atômes rempli,
Dans un buveur, la nature décide,
Qu'elle abhorre le vuide;
Car il est certain,
Que j'abhorre un verre en main,
Quand il n'est pas plein.

Sur les mêmes.

Grands Philosophes, je vous blâme;
Et je veux faire un sistême nouveau;
Vous avez fait présider l'ame,
L'un dans le cœur, l'autre dans le cerveau.
Sçavez-vous bien où la mienne réside?
Pour me servir de guide
C'est dans mon Palais,
Qu'elle juge d'un vin frais,
Qui coule à longs traits.

Sur l'Histoire.

De ceux qui vivent dans l'Histoire,
Ma foi jamais je n'envierai le sort.
Nargue du temple de memoire,
Où l'on ne vit qu'après que l'on est mort.

J'aime bien mieux vivre pendant ma vie
Pour boire avec Silvie,
Car je ſentirai
Le moment que je vivrai,
Tant que je boirai.

Sur les Medecins.

Quand les Miniſtres d'Hypocrate,
De deux ſirops qu'ils infuſent dans l'eau;
Envoyent l'un chercher la rate,
Dépêchent l'autre au païs du cerveau,
C'eſt grand hazard qu'une ſeule goute,
Veut bien ſuivre ſa route;
Mais cette liqueur,
Surement va droit au cœur,
Porter ſa douceur.

Sur les Aſtronomes.

L'autre jour à l'Obſervatoire
Les ennemis du tranquille ſommeil,
Voulurent par malice noire
Me faire voir des taches au Soleil,
Pour les punir, d'oſer dans leur taniere,

Denigrer la lumiere
D'un aſtre divin,
Je leur fis voir que leur vin
N'étoit pas clair fin.

Sur les Nouvelliſtes.

Un Nouvelliſte politique,
Qui tient conſeil dans la cour du Palais,
Demande au plus fou de ſa clique,
Si nous aurons ou la guerre ou la paix;
Moi curieux d'une unique nouvelle,
Lorſqu'il pleut ou qu'il gele
Du ſoir au matin,
Je demande à mon voiſin,
Aurons-nous du vin?

Sur les Uſuriers.

Un Uſurier ſur ſon Grimoire,
Par ſon calcul tâchant de m'affronter,
Toute la nuit compte ſans boire;
Moi je la paſſe à boire ſans compter.
A me tromper, je mets toute ma gloire:
Je prens plaiſir à croire.

Comptant par mes doigts,
Que je n'ai bû qu'une fois,
Quand j'en ai bû trois.

Sur l'Orgueil humain.

De l'Homme voici la chimere :
Tout ce qu'il voit est fait exprès pour lui,
C'est pour lui que tourne la Sphere,
Tout l'Univers pour lui seul est construit.
Sur un tel fait ses argumens plausibles
Ne me sont pas sensibles ;
Mais je m'apperçoi,
Que ce Vin est fait pour moi,
Lorsque je le boi.

Sur la Justice.

Ni par Cujas, ni par Bartole ;
On ne suit pas exactement la Loi :
Tous les Contrats du Protocole,
N'établiront jamais la bonne foi.
Les francs buveurs, de leur vin font à table
Un partage équitable,
C'est l'usage ancien,

Boi ton verre & moi le mien,
Chacun boit ſon bien.

Sur la Peinture.

Si Raphaël peint le ſublime,
Si le Coregea peint graces & ris,
Si le Brun ſes tableaux anime,
Et ſi Rubens excelle en coloris.
Mieux que Calot en groteſque figure,
Je charge la nature.
Le plaiſant *tableau*
Que je peins dans mon cerveau
Par ce Vin nouveau !

Sur ſon Mercure Galant.

Mercure vole à tire d'aîle,
Pour m'apporter du bout de l'Univers;
Des Jeux galants & des nouvelles,
Du vrai, du faux, de la proſe ou des vers.
J'en fais le choix en invoquant Minerve;
Mais pour entrer en verve
Je l'invoque en vain,
Je n'attens ce feu divin;
Que du Dieu du Vin.

No. 2.

DEs Climats Champenois, où regne un Air benin,
Il nous vient franchement la franchise,
Car la franchise est dans le Vin;
Mais au pays Normand, l'Air est froid & malin,
Tout s'y ressent du terroir de blé,
N'en attendons ni bon vent ni franchise.



No. 3.

LES SIFFLETS.

PRès de la belle Iris un Marquis scelerat ;
Après mille sermens, qui valoient un contrat,
Avoit tant poussé l'avanture,
Que la belle au plûtôt pressoit la signature.
Un jour avec empressement,
Elle conjuroit son amant,
De hâter l'Hymenée,
Et lui sans s'émouvoir siffloit nonchalament. *Il siffle.*
Iris d'abord fut allarmée ;
Elle fremit pleurant amerement ; *Il siffle.*
Mais le Marquis touché siffla *plus* tendrement. *Il siffle.*
Et même par pitié pour la belle affligée ;
Siffla l'Echo plaintif de ces tristes accents. *Il siffle.*
Parlez-moi donc ? helas ! m'avez-vous abusée,
J'ai compté sur vos sermens,
Il est temps de montrer que vous m'avez aimé,
Il est temps de finir.

LE MARQUIS.

Je veux finir aussi. *Il siffle.*

IRIS.

Mes parens sont d'accord, le Notaire est ici ;

Terminez ; tout est prêt.

LE MARQUIS.

Je suis tout prêt aussi. *Il siffle.*

IRIS.

Allons donc tout est prêt,

LE MARQUIS.

Je suis tout prêt aussi,

IRIS.

Ma famille assemblée....

LE MARQUIS.

Je suis tout prêt, *Il siffle.*, tout prêt, *Il siffle*, à partir pour l'armée.

Autre Couplet sur le même Air.

Près d'un Chasseur de Cour, l'autre jour un Auteur,
Auteur en même-tems heroïque & flatteur,
Le flattant briguoit son suffrage,
Et pour être flatté lui lisoit son ouvrage.
Pendant que l'Auteur déclamoit,
Et que lui-même il se charmoit
De sa propre éloquence,
Le Chasseur attentif siffloit nonchalamment. *Il siffle.*
L'Auteur piqué lui recommence
Le bel endroit avec des tons nouveaux,

Dont le Chasseur sifflant imite les plus beaux. *Il siffle.*

L'Auteur croit que ses Vers par leur vive cadence
Du siffleur déclamant imitent les Echos. *Il siffle.*

L'AUTEUR.

Voici l'un des beaux traits, suivez-vous la pensée *Il siffle.*
De la strophe que voici? *Il siffle.*
Elle est en même-tems Poëtique & sensée. *Il siffle.*
Je suis toujours au fait.

LE CHASSEUR.

Je suis au fait aussi. *Il siffle.*

L'AUTEUR.

Tous les autres Auteurs n'expriment point ainsi;
Je sens ce que je dis.

LE CHASSEUR.

Et moi je sens aussi. *Il siffle.*

L'AUTEUR.

J'entens, j'entens le fin.

LE CHASSEUR.

Et moi j'entens aussi. *Il siffle.*

L'AUTEUR.

Ecoutez-moi de grace.

LE CHASSEUR.

J'entens, *Il siffle*, la voix des Chiens qui m'appelle à la Chasse.

No. 4.

TUrlu, turlu, ture, lure, lure,
Voilà ma chanson dans un repas.
Trop d'esprit en mangeant fait tort à nature;
Un profond raisonneur ne digere pas;
Un Sçavant par sa turelure,
Sur des mots regle sa raison;
Mais tout ce qu'on en peut conclure;
Turelure c'est ma chanson.

En Tapinois, quand les nuits sont brunes,
Au Jardin ma femme va sans moi,
Mais sans doute elle y va pour cueillir des Prunes,
Elle-même le dit, & moi je le croi.
O crédulité désirable
Ceux qui te blâment sont des sots;
Croyons tout jusqu'à l'incroyable,
Qui nous procure du repos.

Faisons tant, tant, tant de tope & tinque,
Que Bacchus augmente mon trésor;
Quand j'ai bû, mon œil trouble à peine distingue,

Si mes sols, mes deniers sont de cuivre ou d'or,
Que ce trouble heureux puisse encore
Me cacher le monde & son train ;
Il faut qu'un sage yvrogne ignore
Tout le mal que fait son prochain.

❧

Tic toc choc est bon à coups de verre ;
A coups de mousquet, il n'est pas sain :
Ce Guerrier est mort brave, on le met en terre ;
Ce Buveur est mort yvre, il boira demain.
Lucifer d'affreuse memoire,
Dans nos cœurs grava de sa main,
Que les humains mettent leur gloire
A détruire le genre humain.

❧

* Plus je bois, & plus ma femme crie ;
Mais plus elle crie & plus je bois,
Trop crier & trop boire abregent la vie ;
Faisons tant qu'elle ou moi soyons aux abois.
Deux Epoux, dit un grand Oracle,
Tout à coup deviendront heureux,
Quand deux époux par un miracle,
Pourront devenir veufs tous deux.

---

* Les trois premiers Vers de ce Couplet se trouvent déja dans l'impromptu de Villers-Coterets.

No. 5.

Bon vin, bon vin,
Quoique ton pouvoir soit divin,
Malgré toi, nos jours prendront fin;
Mais pendant que le tems s'écoule,
Coule bon vin, sans cesse coule,
Puisqu'on ne peut fixer nos jours,
Gardons-nous de fixer ton cours.

Sur la Science.

Bon sens, bon sens,
Te chercher parmi les Sçavans,
C'est perdre son huile & son tems;
O toi qui pâlis sur ta lampe,
Lampe Docteur, sans cesse lampe;
Jurisconsulte ou Medecin,
Puise ton sçavoir dans le vin.

Sur la Jalousie.

Qu'entens-je? helas!
J'ai laissé ma femme là-bas,

Quelqu'un vient, & je n'y suis pas;
Pour me cacher ce qui se passe,
Passe bon vin, sans cesse passe!
Quand je suis yvre, je suis bien,
Mes yeux ouverts ne verront rien.

ℬ

Le Vieil Yvrogne.

Que vois-je ô Dieux!
Quel fantôme vient à mes yeux
Mouïller ses doigts dans mon *vin* vieux,
C'est la Parque qui mes jours file,
File bon vin, doucement file,
Tant que mon bon vin durera,
Pour moi la Parque filera.



No. 6.

LE Vin nous fait parler, & le Vin nous fait
taire.
Le ſilence à longs traits, s'avale avec le Vin,
Et le caquet ſe trouve au fond du verre.
Dès qu'on le voit, on jaſe comme une commere,
De la voiſine & du voiſin,
De la couſine & du couſin,
Du galant homme & du faquin,
Et d'Alexandre & d'Arlequin,
De Jupiter & de Catin:
Adieu pudeur, adieu miſtere,
Vîte pour me faire taire,
Rempliſſez mon verre,
On ne dit mot pendant qu'on boit:
Le Vin nous fait parler, & le vin nous fait taire.

SECOND COUPLET

Qu'il faut chanter après l'Air ſeptiéme:
le Vin endort l'Amour.

Le Vin nous fait parler, & le Vin nous fait taire,

Lorsqu'à table un Sçavant s'apperçoit à propos,
Qu'un esprit naturel va le confondre,
S'il y répond par boire, il n'y peut mieux répondre,
Mais, si buvant plus qu'il ne faut,
Il veut prouver par de grands mots,
Que les Modernes sont des sots,
Que les Anciens sont sans deffauts,
Que tous les secrets du Très-Haut,
Sont developés dans Homere,
Vîte pour le faire taire
Remplissez son verre :
Qu'il a d'esprit pendant qu'il boit !
Le Vin l'a fait parler, & le Vin le fait taire.

TROISIE'ME COUPLET

Qu'il faut chanter après l'Air huitiéme,

le Vin nous fait aimer.

Le Vin nous fait parler, & le Vin nous fait taire,
En Silence une prude à petits coups boira,
Mais si vous remplissez souvent son verre,
La charité bien-tôt émeut sa bile noire,
Par zéle pur elle dira,
Qu'en mariage celle-là

A ſon mari rien n'apporta,
Que cependant ce mari-là,
Tient d'elle tout le bien qu'il a;
* Puiſque par elle il le tira,
D'un riche Bourgeois, dont le pere...
Vîte pour la faire taire,
Rempliſſez ſon verre,
On ne médit point quand on boit.
Le Vin la fait parler, & le Vin la fait taire.

---

* Ce Vers qui eſt de plus dans ce Couplet que dans les autres, eſt dans l'Original, & doit ſe chanter ſur les mêmes tons des Vers précedens de ce Couplet, de ſorte que le Vers *d'un riche Bourgeois dont le Pere*, ſe chante comme celui du précédent Couplet, *ſont developez dans Homere.*



N°. 7.

LE Vin endort l'amour, & le Vin le réveille;
Licidas agité d'une amoureuse ardeur,
Ne pouvoit s'endormir, sans vuider la bouteille;
Philis le rend heureux, il dort sur son bonheur;
A boire à cet ingrat dormeur:
Le Vin endort l'amour, & le Vin le réveille.



N°. 8.

LE Vin nous fait aimer, & l'amour nous fait boire.
Qu'on ait vû boire des amans,
C'est ce qu'on ne sçauroit croire
Quand on a lû les Romans;
Mais ceux qui liront notre histoire,
Pouront chanter à la gloire
Des Tircis de ce tems,
Des Cloris de ce tems,
Le Vin les fait aimer, & l'Amour les fait boire.



No. 9.

Les Rois d'Egypte & de Syrie,
Vouloient qu'on embaumât leurs corps,
Pour durer plus long-tems morts :
Quelle folie !
Avant que de nos corps, notre ame soit partie ;
Avec du vin embaumons-nous,
Que ce baume est doux !
Embaumons-nous,
Pour durer plus long-tems en vie.

Raison quand ce vin nous anime,
Pourquoi viens-tu compter nos coups ?
Tu nous dis, moderez-vous :
Quelle maxime !
Toûjours de la raison, serons-nous la victime ?
Elle seule condamne en nous
Des excès si doux :
Enyvrons-nous,
Nous pourrons boire après sans crime.

N°. 10.

Le Carillon des Morts.

BIm bam bon;
Entendez-vous les grosses Cloches bim bam bon;
Quand j'entens sonner sur ce ton,
Je me souviens toûjours, qu'hier ma femme est
morte,
Le tems n'affoiblit point une douleur si forte;
Elle redouble à ce lugubre son,
Bim bam bon.
Pour égayer ce bim bam bon;
Faisons un autre carillon,
Carillon du verre,
De la pinte & du flacon.
La pauvre femme, elle est en terre!
Je l'aimois tant, buvons pour elle en carillon,
Choquons le verre en carillon,
En double carillon.
Tirez du bon vin bin bim bon bim bon:
Exerçons-nous sur ce jambon
Et saucisson,
N'est-il pas bim bon?
Et tâtons donc de ce dindon;

Din don din dan don,
Ma femme eſt en terre ;
Ah ! qu'il eſt beau ce carillon.

Bom bam bon.
Que ce lugubre ſon m'afflige ! bom bam bon.
J'entendois chez moi ſur ce ton
Gronder en faux bourdon, la pauvre Mathurine,
Quand pour avoir été trop gay chez ma voiſine,
J'en revenois plus triſte à la maiſon.
Bom bam bon.
Elle égayoit ſon faux bourdon,
En y mêlant ſon carillon,
Carillon de femme,
De jalouſe du Démon.
Pour lui laiſſer chanter ſa *gamme*,
Je m'endormois, mais elle prenoit un bâton,
Pour me donner du reveillon,
En double carillon ;
Moi qui ſuis bon bon bon bin bon,
Je ſouffrois comme un vrai mouton,
Juſqu'au bâton :
Suis-je pas bin bon ?
Que le Ciel lui faſſe pardon.
Dindon din dan don,
Ma femme eſt en terre,
Elle a fini ſon carillon.

No. 11.

Le Tabac, ou les Éternuëmens.

D'Où me vient cette sombre humeur ?
D'où vient, mes foibles yeux quittent-ils la lumiere ?
Pourquoi suis-je accablé d'une triste langueur ?
Ah ! je n'ai point ma tabatiere :
Point de tabac ! helas, plaisir, santé,
Raison, vivacité,
Tout avec mon tabac est resté sur la table.
Ami secourable,
Le tien est-il bon ?... détestable !
Il est parfumé,
* A de simple tabac, je suis accoûtumé,
Cet autre est plus agréable :
Ah ! qu'il est aimable !
Ah ! quelle volupté !
Dieu du tabac, que tes Autels
Soient encensés par les mortels.

---

* On éternuë.

Que du plus noir petun, mille pipes fumantes
Te fournissent d'encens:
Que les beautés les plus charmantes
Se barboüillent de tes présens:
Que tes doyens enchifrenez,
Chantent du nez
Tes plaisirs forcenez?
Et que pour te rendre propice,
Ton temple retentisse *on étemuë*,
D'éternuëmens,
Et de reniflemens.



No. 12.

Les Tournoyemens.

QUand on a bû, la tête tourne ;
A jeun, la tête tourne aussi ;
A tous mortels la tête tourne,
Le Sage nous le dit ainsi :
Et moi je dis quand la tête me tourne,
Sagement je dis,
Heureux celui dont la tête ne tourne
Qu'à table avec ses amis.

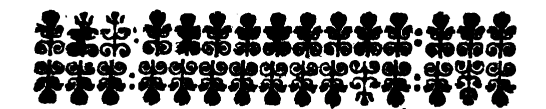
Qu'entre nous la Bouteille tourne,
Et nous enyvre à coups égaux :
Qu'à la ronde son beau feu tourne ;
Tourne & retourne nos cerveaux.
Si de sang froid le meilleur esprit tourne
Toûjours de travers,
Ne craignons pas que le vin le retourne ;
Seroit-il pis à l'envers ?

Ce Courtisan dont l'esprit tourne ;

Paroîtra sincere aux plus fins,
En vous caressant il vous tourne;
Il vous fait aller à ses fins,
Son cœur adroit, jamais au vrai ne tourne;
Toûjours de travers,
Il trompe encore quand le vin le retourne;
C'est un cœur à deux envers.

Près de Philis la tête tourne:
Que je suis las de sa rigueur!
Grand Dieu du vin qui les cœurs tourne;
Enyvre-la de ta liqueur.
Qu'elle en prend bien! déja son œil tourne;
Tourne vers le mien,
Pour peu qu'à la bouteille elle retourne,
Elle va tourner à bien.





No. 13.

VEnez admirer ma ſcience :
J'apprens à dormir ſçavamment,
Comme l'on dort à l'Audience,
Ronflés gravement,
La tête levée ;
Ouvrez les yeux en dormant ;
Et bâaillés la bouche fermée.



No. 14.

Les Cloches ou le Carillon de la Vieille.

TOn tan, ton tems est passé,
Vieille Coquette,
Ton tin, ton timbre est cassé,
Vieille pendule, tu repete
A cinquante ans,
Le Carillon de la clochette
Qui sonnoit l'heure d'amourette;
Dans ton printems.
Tu n'avois qu'à tinter, & ta *douce* sonnette,
Attiroit mille amans:
Mais à présent,
Ton toxin tintan
Ne reveille personne.
Dis-moi, quand sur le tendre ton
Ta grosse cloche sonne,
L'entend-on? non, non,
Si l'on l'entend,
Ce n'est qu'au son
De ton argent comptant.

Ton tems, ton tems est passé,
Mari sauvage,
Ton tim, ton timbre est cassé,
Tu veux qu'après le mariage,
Après deux ans,
Ta femme pour toi soit constante,
Et pour toute autre indifferente,
Dans son printems.
Crois-tu que ton courroux, que ton bruit éclatant,
Chassera son amant?
Elle l'attend,
Ton toxin tintan,
N'effrayera personne:
Dis-moi, quand sur le triste ton:
Ta grosse cloche sonne,
Te plains-t'on? non non,
De tes tourmens,
Dans ma chanson,
L'on rira dans cent ans.

No. 15.

Dialogue.

TIRCIS.

UNe faveur, Lisette,
M'a prouvé ton amour;
Au son de ma musette,
Tu dansois l'autre jour;
Sur celle à Sylvandre
Tu ne danserois pas,
Mais tu daignes l'entendre....
Non, tu ne m'aimes pas.

LISETTE.

Si j'entens sa musette,
C'est que ces airs sont gais;
Pour une chansonnette,
Quel vacarme tu fais!
A force de te plaindre,
Tu me chagrineras,
Si tu veux me contraindre....
Non, je ne l'aime pas.

TIRCIS.

TIRCIS.

Pardon, belle Lisette,
J'embrasse tes genoux,
Mon humeur inquiette,
Merite ton couroux.
Est-ce à moi de me plaindre?
Fais ce que tu voudras,
Si j'ai pû te contraindre,
Non, je ne t'aime pas.

LISETTE.

Qu'un berger est aimable,
Qui se soumet ainsi!
Le voyant raisonnable,
Je la deviens aussi:
Je laisse de Sylvandre,
La musette & la voix;
Je ne veux plus l'entendre,
Viens me mener au bois.

Les Vendanges sur le même Air.

DAns la vigne à Claudine,
Les vendangeurs y vont;
On choisit à la mine
Ceux qui vendangeront.
Aux vendangeurs qui brillent,

On y donne le pas,
Les autres y grapillent,
Mais n'y vendangent pas.

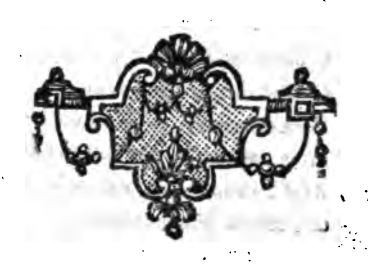
Sur la fin de l'Automne,
Vint un joli vieillard,
Si la vendange est bonne,
J'en veux avoir ma part.
Cette prudente fille
Lui répondit tout bas,
Vieux vendengeur grapille,
Mais ne vendange pas.

Aux vignes de Cythere,
Parmi les raisins doux,
Est mainte grappe amere,
N'en cüeillez pas pour vous :
Ce choix pour une fille,
Est un grand embarras;
La plus sage grapille,
Mais ne vendange pas.



No. 16.

PAuvre Hermite je veux t'en croire,
C'est un grand bien,
De n'avoir rien, de ne désirer rien,
Mais désirer du vin, en avoir, & le boire,
C'est ce me semble un plus grand bien.



No. 17.

* *Les Maîtres de Musique.*

EN grand maître de l'Art, je donne des le-
çons,
Je soûtiens la cadence, & je porte les sons.
Avec la langue,
Je fredonne comme Lambert.
Dans le desert,
Comme le Camus je lamente:
Quand j'entre en fureur,
Il est dangereux de m'entendre:
Mais passant du terrible au tendre,
Par *B Mol*, j'adoucis la dureté d'un talera
tari tata la lera la li la lire,
La dureté d'un cœur.

---

* Cette Chanson a été faite dans le dessein de se mocquer des Maîtres de Musique que l'Auteur y nomme, & dont il contrefaisoit les diverses postures en la chantant.

LES LENDEMAINS.

Sur l'Air : *Reveillez-vous belle endormie.*

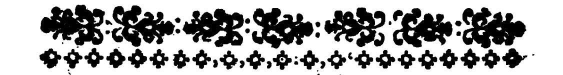
PHilis plus avare que tendre,
Ne gagnant rien à refuser,
Un jour exigea de Silvandre
Trente moutons pour un baiser,

Le lendemain seconde affaire ;
Pour le berger le troc fut bon,
Il exigea de la bergere
Trente baisers pour un mouton.

Le lendemain Philis plus tendre,
Craignant de moins plaire au berger,
Fut trop heureuse de lui rendre
Tous les moutons pour un baiser.

Le lendemain Philis peu ſage,
Voulut donner moutons & chien,
Pour un baiſer que le volage,
A Liſette donna pour rien.





CHANSON.

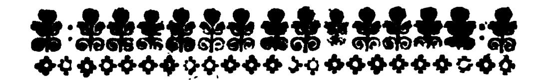
Sur le même Air.

REveillez-vous, belle dormeuse,
Si ce baiser vous fait plaisir,
Mais si vous êtes scrupuleuse,
Dormez, ou feignez de dormir.

Craignez que je ne vous reveille;
Favorisez ma trahison;
Vous soupirez, votre cœur veille,
Laissez dormir votre raison,

Pendant que la raison sommeille,
On aime sans y consentir,
Pourvû qu'amour ne nous reveille,
Qu'autant qu'il faut pour le sentir.

Si je vous apparois en songe,
Profitez d'une douce erreur,
Goûtez le plaisir du mensonge,
Si la verité vous fait peur.



ETRENNES A CLIMENE.

Sur le même Air.

JE vous envoye vos étrennes ;
Climene , vous le voyez bien ;
Mais je vous demande les miennes ;
Peut-être n'en ſçavez-vous rien.

Quelles étrennes je déſire ;
Peut-être n'en ſçavez-vous *rien ;*
Que voudroit-on quand *on ſoupire ?*
Peut-être le ſçavez-vous bien.

De votre cœur je veux l'étrenne ;
Peut-être le ſçavez-vous bien ;
Eſt-il encore à vous Climene ?
Peut-être n'en ſçavez-vous rien.



Je ne veux qu'un mot pour étrenne ;

Quel

Quel il est, vous le sçavez bien :
Souvent très-loin, ce mot nous mêne ;
Peut-être vous n'en sçavez rien.

A se marier il engage,
Sans doute vous le sçavez bien ;
Mais qu'est-ce que le mariage ?
Peut-être n'en sçavez-vous rien.

C'est un bail à longues années,
Sans doute vous le sçavez bien ;
Mais au mari seul destinées,
Peut-être n'en sçavez-vous rien.

Par ce bail, de vous il dispose,
Peut-être le sçaurez-vous bien ;
Mais il est peu de baux sans clause ;
Peut-être n'en sçavez-vous rien.

Là-dessus, on peut trop écrire,
Climene vous le sçavez bien :
Ce trop le voudriez-vous lire ?
Peut-être n'en sçavez-vous rien.

J'aurois cent choses à vous dire,
Climene vous le sçavez bien ;
Demandez-moi, si c'est pour rire ?
Peut-être que je n'en sçai rien.

LE CAFFE'.

Autre Chanson sur l'Air,

Les Bourgeois de Châtres.

LA Fable auroit dû faire
Une Divinité,
De l'esprit salutaire
Qu'on tire du Caffé :
Quand je suis échauffé
Il me prend fantaisie,
De placer ce Dieu là la la
Avec une chanson don don
Dans la Mithologie.



La divine ambroisie
Que Jupin inventa,
Ce fut féve choisie
Que Vulcain rissola,
Momus la moulina,
Pour réjouir la troupe
Neptune l'inonda la la,
Enfin Ganimedon don don,

La verſa dans la coupe.

Quoique la troupe approuve
Ce jus & ſon odeur,
Bacchus jaloux y trouve
Amertume & noirceur:
Il offre une liqueur
Douce, fraiche & nouvelle,
Mais on la refuſa la la,
Elle endort la raiſon don don;
Le Caffé la reveille.

Quand la troupe celeſte
Eût pris force Caffé,
Ce qu'elle en eût de reſte
Aux humains fut donné.
En nous faiſant un don
De ce grand ſpécifique,
Le Ciel nous délivra la la,
Et de Monſieur Purgon don don;
Et de ſa triſte clique.

On cherche l'Or potable;
J'aime mieux le Caffé,

N'est-il pas préferable
Puisqu'il est tout trouvé ?
D'un pauvre homme épuisé,
Il remplira les vuides,
Son Alcali fera la la,
Des étuis de cotton don don,
Aux pointes des Acides.

Philis, sans ce breuvage,
Auroit à son réveil
Quelque vapeur sauvage,
Et le tein moins vermeil.
S'il ôte le sommeil,
A quelque femme étique,
En récompense il a la la,
Pour la grosse don don don don,
Vertu soporifique.

A l'aspect imbécile,
Caffé sert de second;
L'Auteur le plus stérile
Par lui devient fécond;
Par la vertu qu'il a,
Redoublant de mémoire,
Un pedant citera la la la,

Sans rime & sans raison don don,
Et la Fable, & l'Histoire.



Par le Caffé j'évite
L'ennuyeux compliment :
Vient-il une visite?
J'en offre promptement.
Un sot en le buvant,
Brille par son silence,
Un mot par-ci, par-là la la,
Qu'il dit d'un certain ton don don,
Lui tient lieu d'éloquence.

Sur cette liqueur noire,
La Caffetiere en main,
Je pourrois à sa gloire,
Chanter jusqu'à demain.
Peut-être au mois prochain,
Selon la réüssite,
Des Couplets que voilà la la,
Et sur le même ton don don,
Je donnerai la suite.

A

REPONSE DU MÊME AUTEUR

Contre le Caffé.

Sur le même Air.

QUelle bizarre verve
M'avoit donc échauffé?
En dépit de Minerve
J'ai chanté le Caffé!
Les Dieux ont rebuté
Cette boisson brulante,
L'amertume qu'elle a *la la*,
Ne peut que chez Pluton don don,
Mériter qu'on la chante.

Dans les enfers, Orphée
Entrant fort alteré,
Gorgonne mal coëffée
Apporta le Caffé;
Le Chantre s'écria,
Voyant la liqueur noire!

Que me donnez-vous la la la ?
Pour chanter la chanſon don don,
C'eſt du vin qu'il faut boire.

❧

Vive le feu bachique,
Qui nous rend tout joyeux;
Caffé mélancolique,
Le tien eſt dangereux:
C'eſt un feu ténébreux,
Feu noir, & feu ſans flâme,
Soumois il nous rendra la la;
C'eſt un fumeux charbon don don,
Qui nous noircira l'ame.

❧

Le ſçavant Hypocrate,
Dit que cette liqueur,
En reſſerrant la rate,
Oſte la belle humeur:
Aux environs du cœur,
Diſſipant la tendreſſe,
De tous ces quartiers la la la,
En chaſſant cupidon don don,
Il bannit l'allegreſſe.

❧

Lorſque Bacchus propice,

M'a troublé le cerveau,
Le Caffé par malice
Vient tirer le rideau;
Je voyois tout en beau,
Cette liqueur vermeille,
Par la vertu qu'elle a la la,
Reveillant ma raison don don,
M'a fait pester contr'elle.

Celui qui s'habitue
Au breuvage enfumé,
Quand son heure est venue,
Cesse d'être animé;
D'un imbecile il a
Le langage & la mine,
Le caffé seul pourra la la,
De ce stupide Oyson don don
Ranimer la machine.

Il excite la bile,
Et son activité
Rend la femme indocile
Avec malignité;
Le demon du caffé,
S'établissant en France,
Femelles rassembla la la,

Entr'elles le démon don don,
Souffla la médisance.

Il est de ce breuvage
Ainsi que des amours,
Toûjours on en dit rage,
Et l'on en prend toûjours;
Tel tout haut les blâma,
Qui tout bas leur fit grace:
Pour vous prouver cela la la,
De ce caffé demon don don
Je vais prendre une tasse.



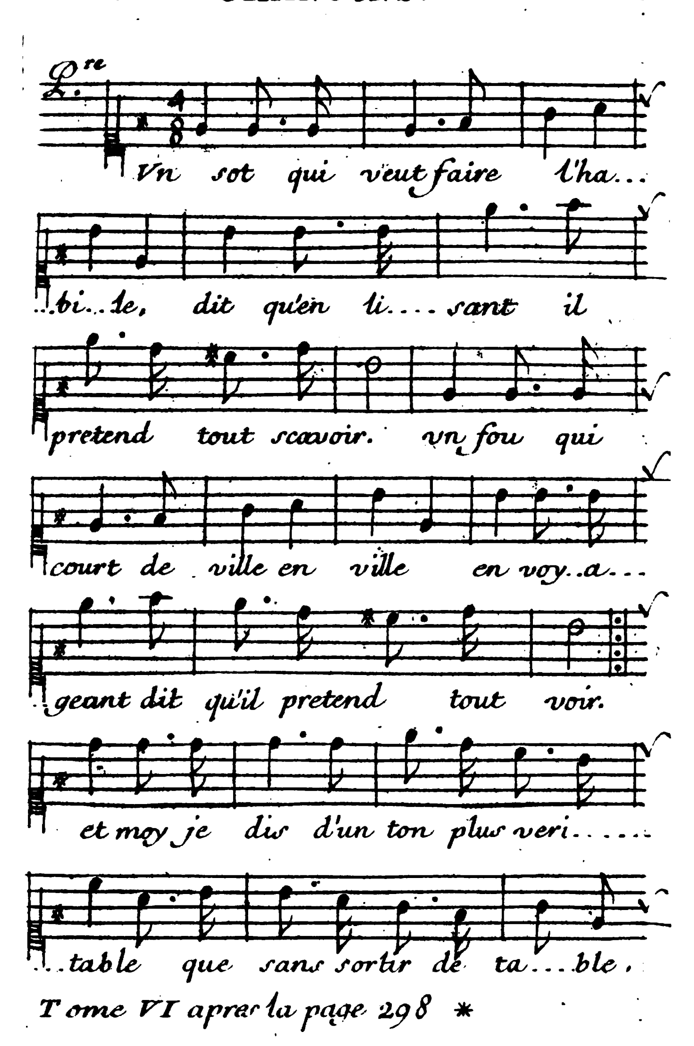
AUTRE CHANSON.

Sur l'Air : *Un Inconnu.*

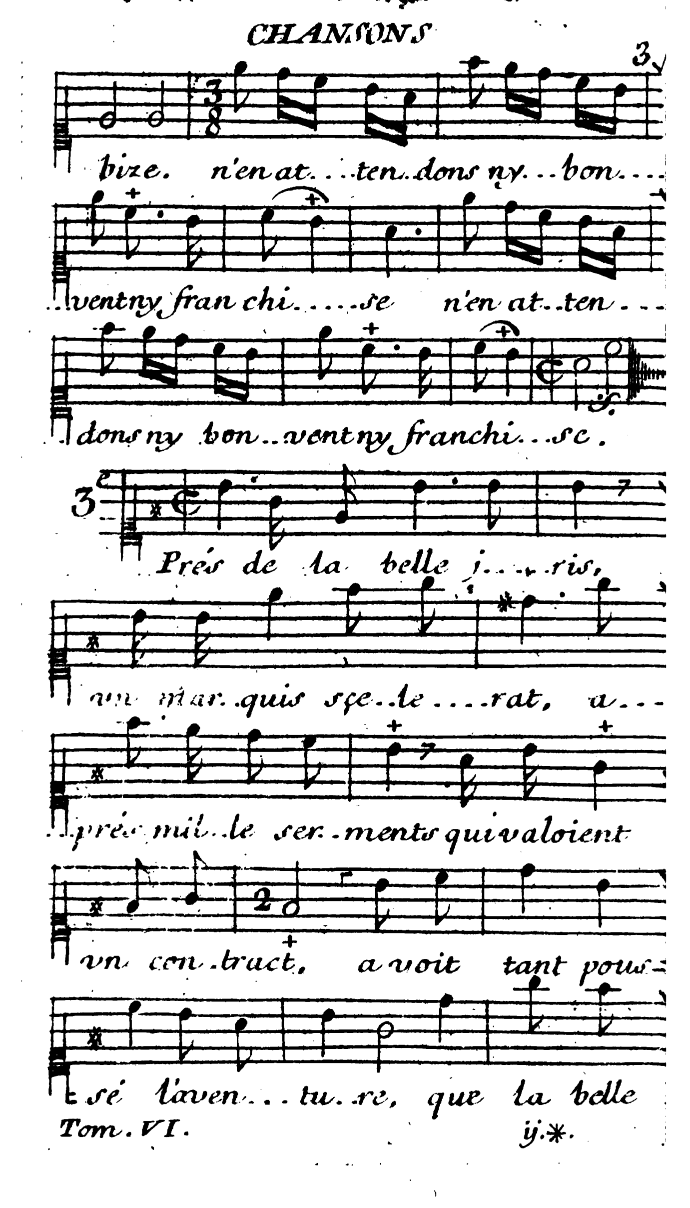
LEs Annetons commencent à paroître ;
Ces étourdis, Philis troublent nos jeux :
Voyez-vous croître leur nombre affreux ?
Pour les chasser, faisons voler contr'eux
Tous les amours que vos beaux yeux font naître.

Fin du Tome Sixiéme.

CHANSONS.


1re
Vn sot qui veut faire l'ha...
..bi..le, dit qu'en li.... sant il
pretend tout sçavoir. vn fou qui
court de ville en ville en voy..a...
geant dit qu'il pretend tout voir.
et moy je dis d'un ton plus veri.....
..table que sans sortir de ta...ble.


et Sans avoir lû..., je scai tout et
j'ay tout vû lors q. j'ay bien bû
2
Des climats champenois ou
regne un air be....nin, jl nous vient
franche marchandise; car la fran
chise est dans le vin. vin mais
au pays nor.....mand l'air est froid
et ma..lin, tout sy ressent du vent


bize. n'en at...ten..dons ny...bon...
..vent ny fran chi.....se n'en at..ten...
dons ny bon..vent ny franchi...sc.
3
Prés de la belle j....ris,
un mar.quis sçe..le....rat, a...
..prés mil..le ser.ments qui valoient
un con.tract. a voit tant pous-
.sé l'aven...tu..re, que la belle


4
CHANSONS
au plutôt pres..soit la Sig...na..
..tu......re. re.. vn jour
a..vec empres...se..ment elle
con..ju..roit son a...mant de ha-
-ter l'hy..me...nee : et luy
sans s'emou..voir sif floit sif....
-floit non chalamment...........
.........i..ris d'abord fut
ils siffle


al..lar....mée, et..le fre....
...mit pleurant a...me..re...ment.
mais le marquis tou..ché Sif..
flã plus ten.........dre.....ment.
Il Sifle.
et même par pi..tié
pour l'aimable af..fli.......gé...e,
Si..fla l'E...cho plain....tif


de ses tris. . . . . tes ac. . . . .
il siffle.
. . . cents.
il siffle.
Par lés moy donc, he las!
m'auriés vos a. . bu. . . sé. . e!
il siffle.
j'ay comp
té sur vos ser ments.
il siffle.
jl est tems de mon
. . . . trer q.t vous m'avés ai. . . mée.

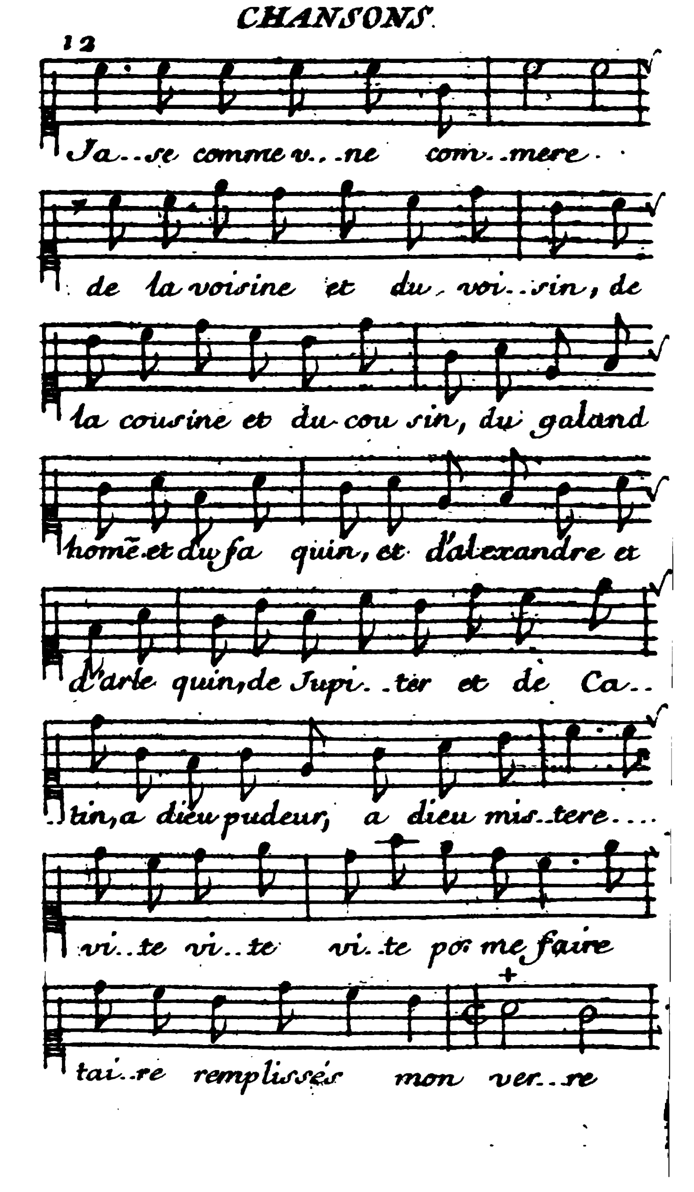

il siffle.
Il est tems de fi.....nir. je veux fi.....nir aussi.
il siffle
mes parens sont d'ac:cord, le notaire est i.....cy.
ter...mi...nez! tout est prest.
il siffle.
je suis tout prest aussy.
allons donc, tout est prest.


je suis tout prest aussi,
il siffle.
ma fa mille assem....blee
je suis tout prest,
il siffle.
tout
prest
tout prest,
il siffle.
je suis touit prest
a partir por l'arme... e.
4e
Tur lu tur lu tu...re lu..re
lu..re, voi..cy ma chanson dans

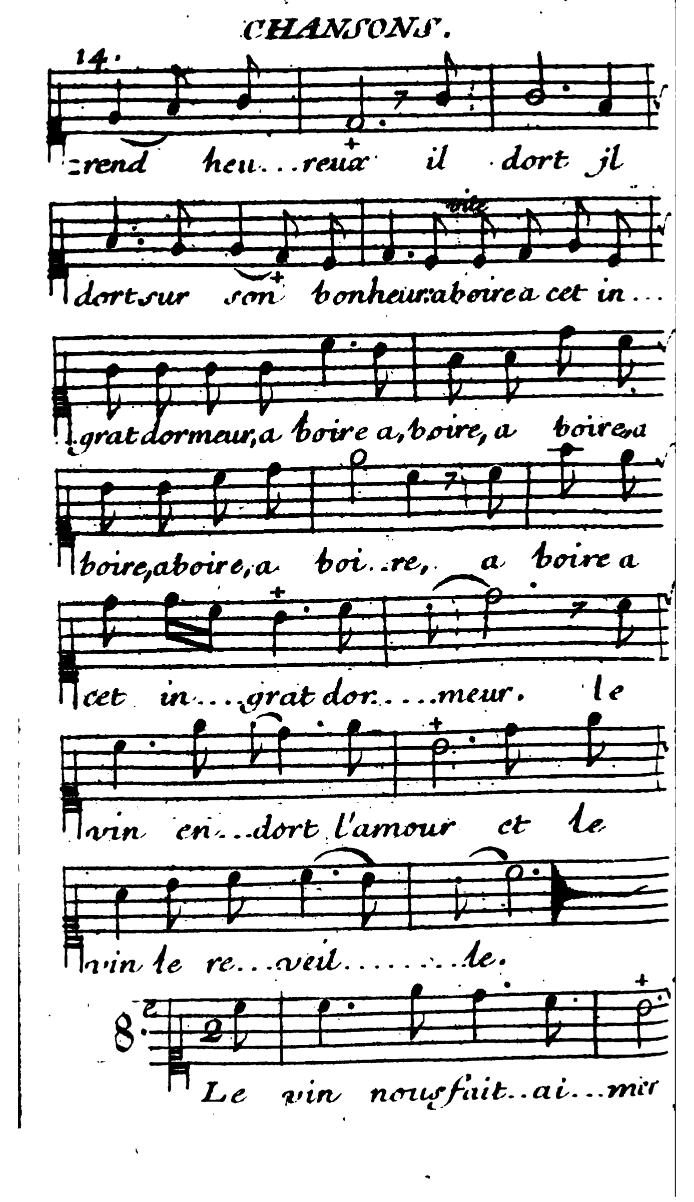

Vn re....pas..trop d'esprit en mangeant
fait tort a na...tu...re, vn pro fond
raisonneur ne di..ge.....re pas.
Vn Scauant par sa tu..re-lu..re
Sur des mots re..gle Sa rai.....son
mais tout ce qu'on en peut con..clu...
re tu...re lu...re c'est ma..chan..
Son mais tout ce qu'on en peut con

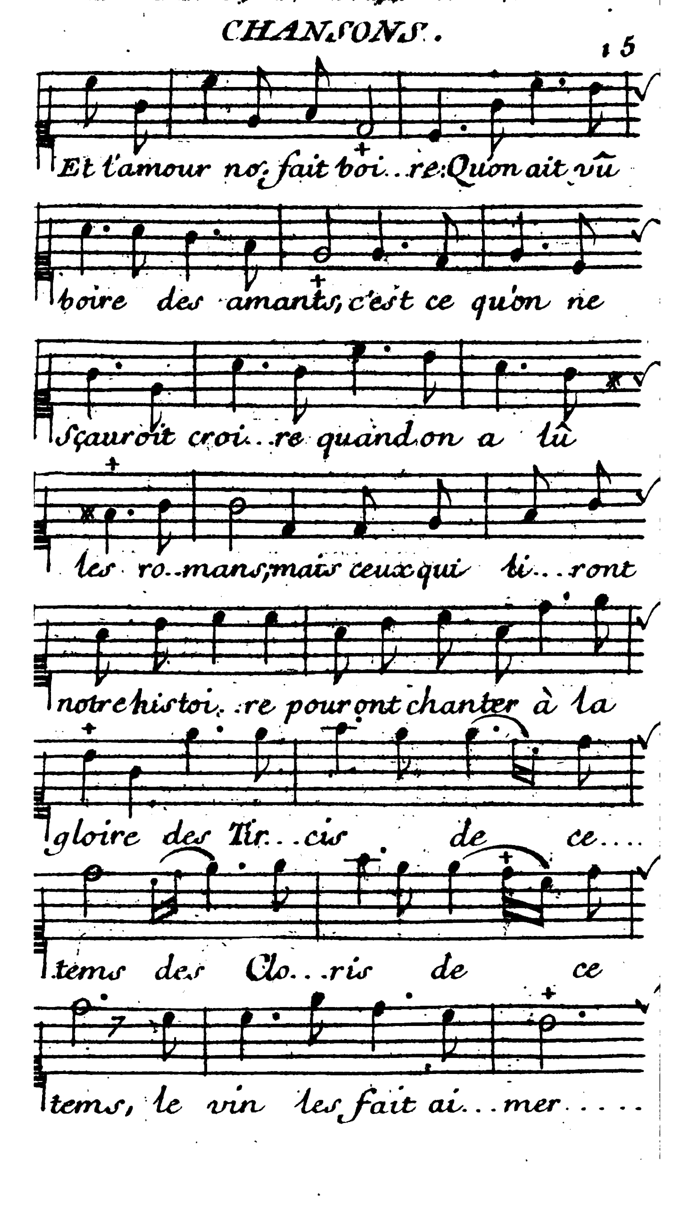

5.
Clure tu...re lu..re c'est ma chanson.
Bon vin Bon vin
quoy que ton pou-voir soit di....vin
malgré toy nos jours pren....dront
fin. mais pandant que le tems s'e...
..cou.....le cou...le cou..le
bon vin cou..le sans cesse cou:
..............le puis qu'on ne


CHANSONS.
11
peut fixer nos jours gardons nous
de fi...xer ton cours cou........
..le..cou..le bon vin cou-cours.
6.e
Le vin nous fait par...ler
et le vin no. fait tai....re
Lentemt.
le si...lence a longs traits s'avale a=
=vec le vin et le ca-quet se trouve au
fond du ver-re des qu'on le voit on
vite

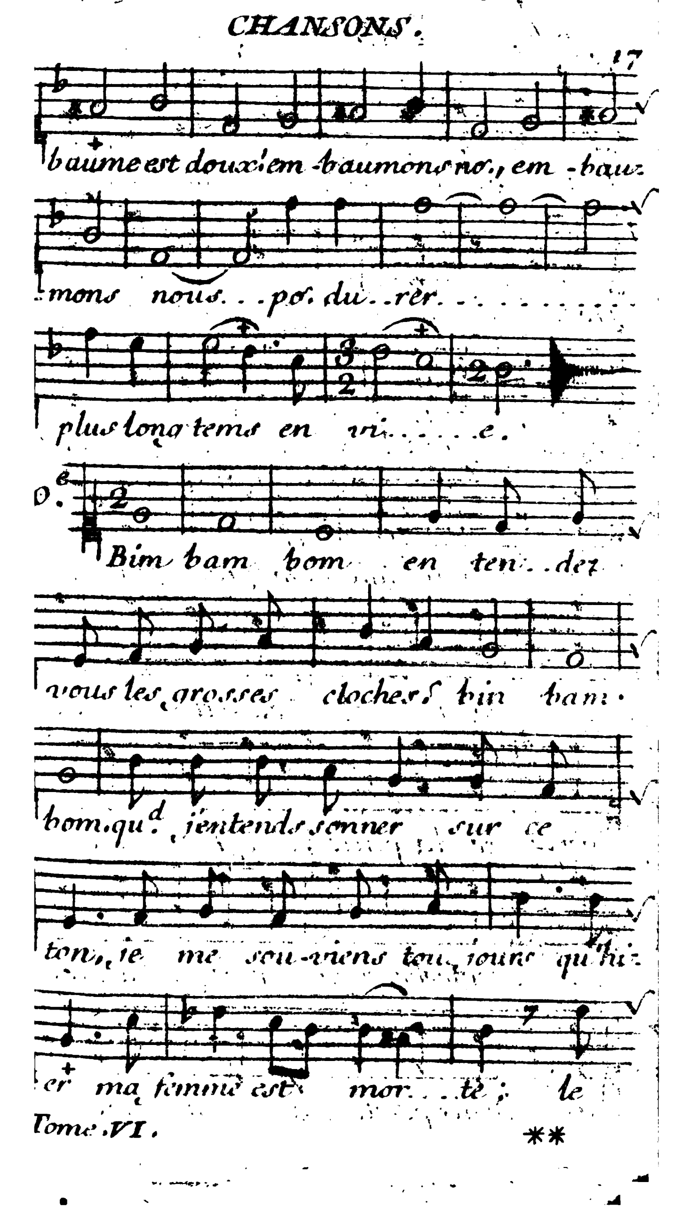

Ja..se comme v...ne com..mere
de la voisine et du voi..sin, de
la cousine et du cou sin, du galand
homẽ et du fa quin, et d'alexandre et
d'arle quin, de Jupi..ter et de Ca..
tin, a dieu pudeur, a dieu mis..tere....
vi..te vi..te vi..te po: me faire
tai..re remplissés mon ver..re

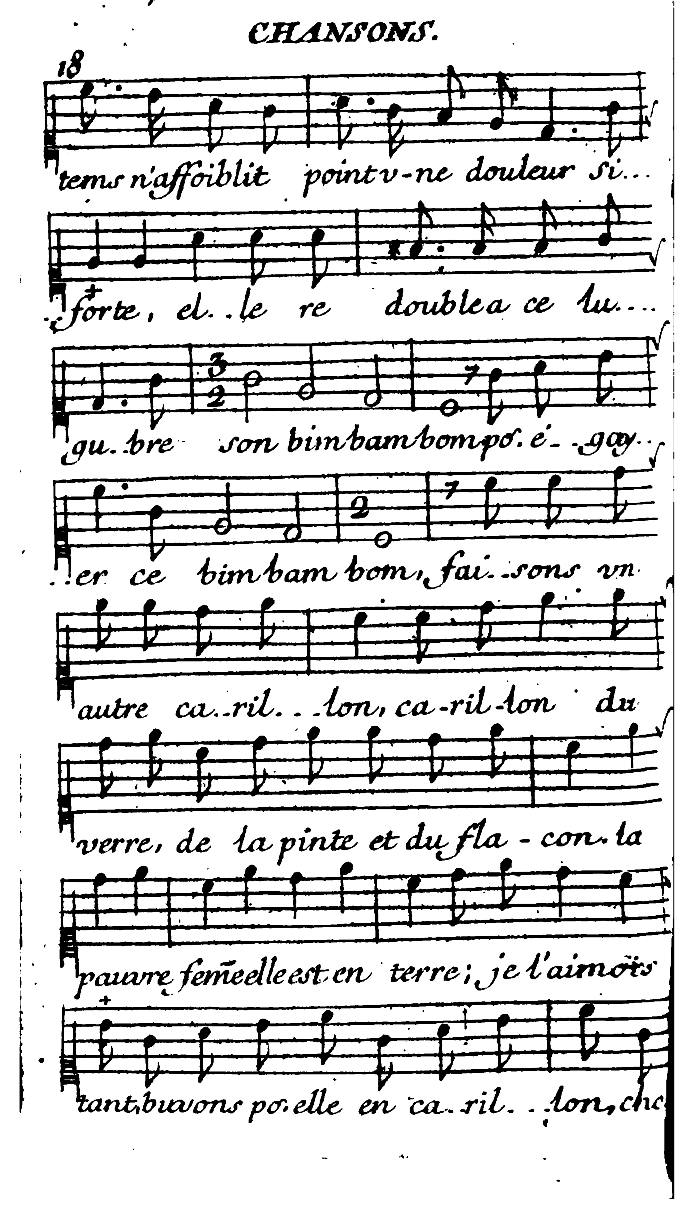

CHANSONS.
13
tres lentement.
legerement.
On ne dit mot pendant qu'on boit le
vin nous fait par ler et. le
vin nous fait tai.......re.
Le vin en...dort l'a...mour
et le vin le...re...veil...le Li...ci...
das a...gi....té d'une amoureuse ar...
deur ne pouvoit s'endormir Sans vui:
Lentemt.
der la bou....teil...le Philis le

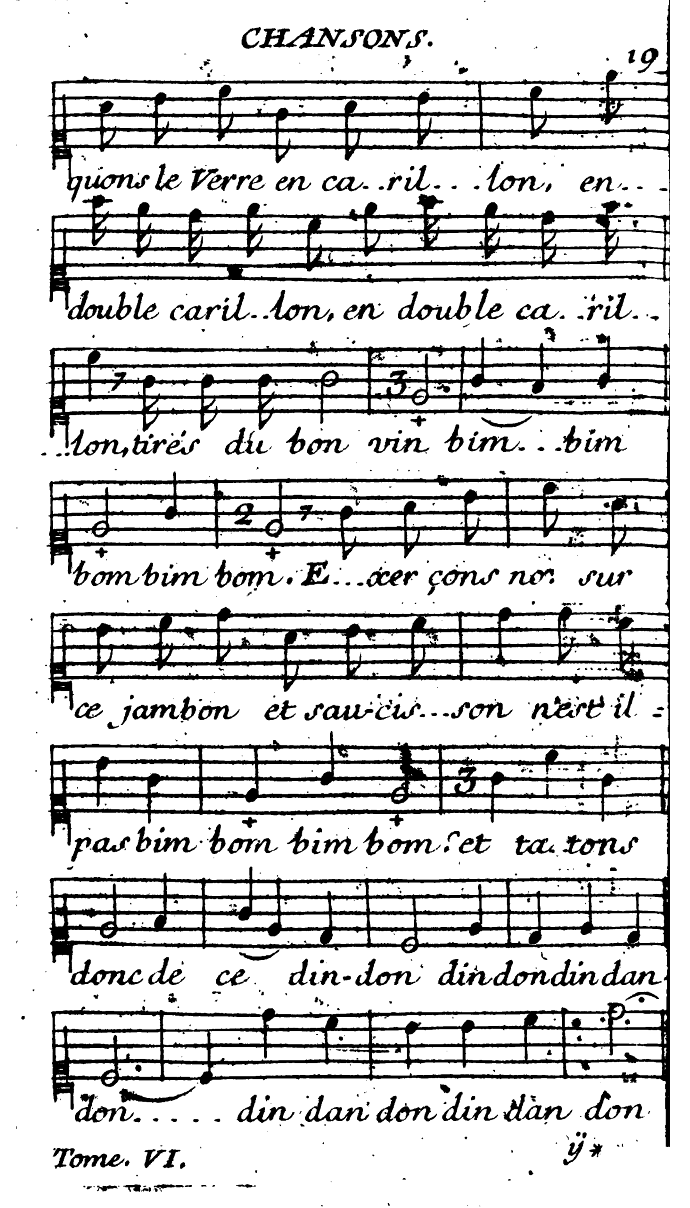

CHANSONS.
14.
:rend heu...reux il dort jl
dort sur son bonheur: a boire a cet in...
grat dormeur, a boire a, boire, a boire, a
boire, a boire, a boi..re, a boire a
cet in...grat dor....meur. le
vin en..dort l'amour et le
vin le re...veil.......le.
8.
Le vin nous fait..ai...mer

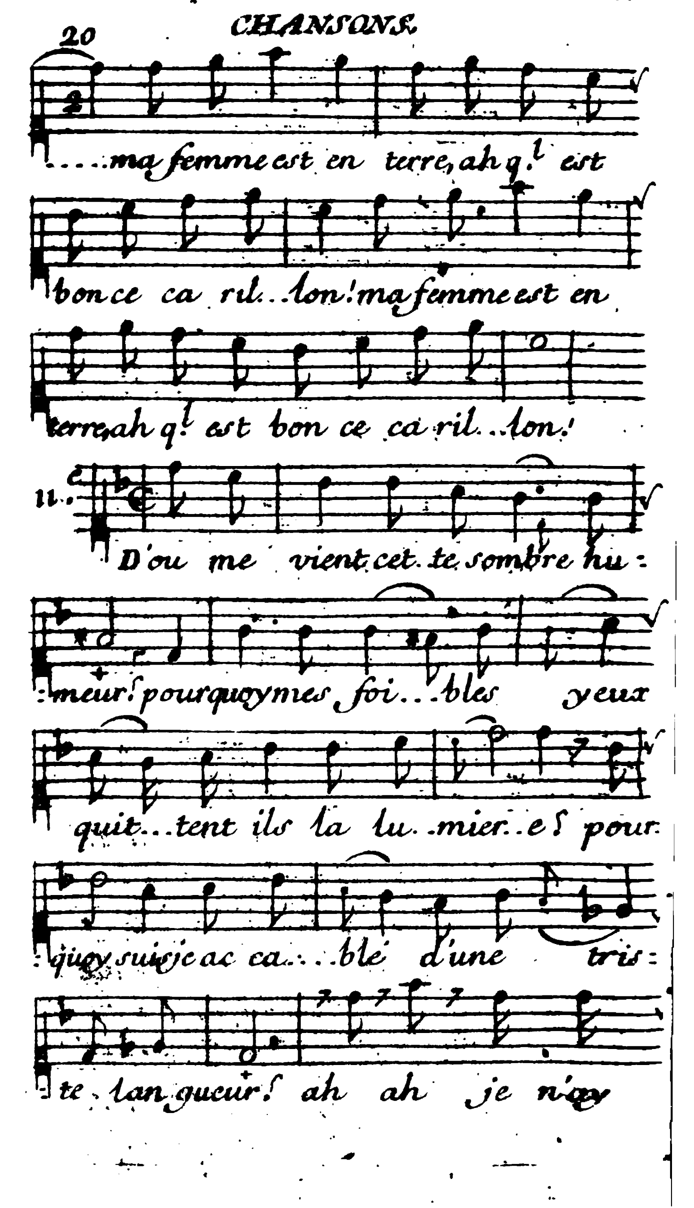

Et l'amour nous fait boi..re: Qu'on ait vû
boire des amants, c'est ce qu'on ne
Sçauroit croi..re quand on a lû
les ro..mans; mais ceux qui ti...ront
notre histoi..re pouront chanter à la
gloire des Tir...cis de ce....
tems des Clo...ris de ce
tems, le vin les fait ai...mer....


Et l'amour les fait boi....re.
Les Roys d'E.gypte et de Sy.....
..ri.....e vouloient qu'on em..bau mât
leurs corps po. du rer plus long tems.
mort, quelle fo li........e!
a....vant que de nos corps notre
a...me soit par.ti....e avec du
vin em..bau..mons nous, que ce

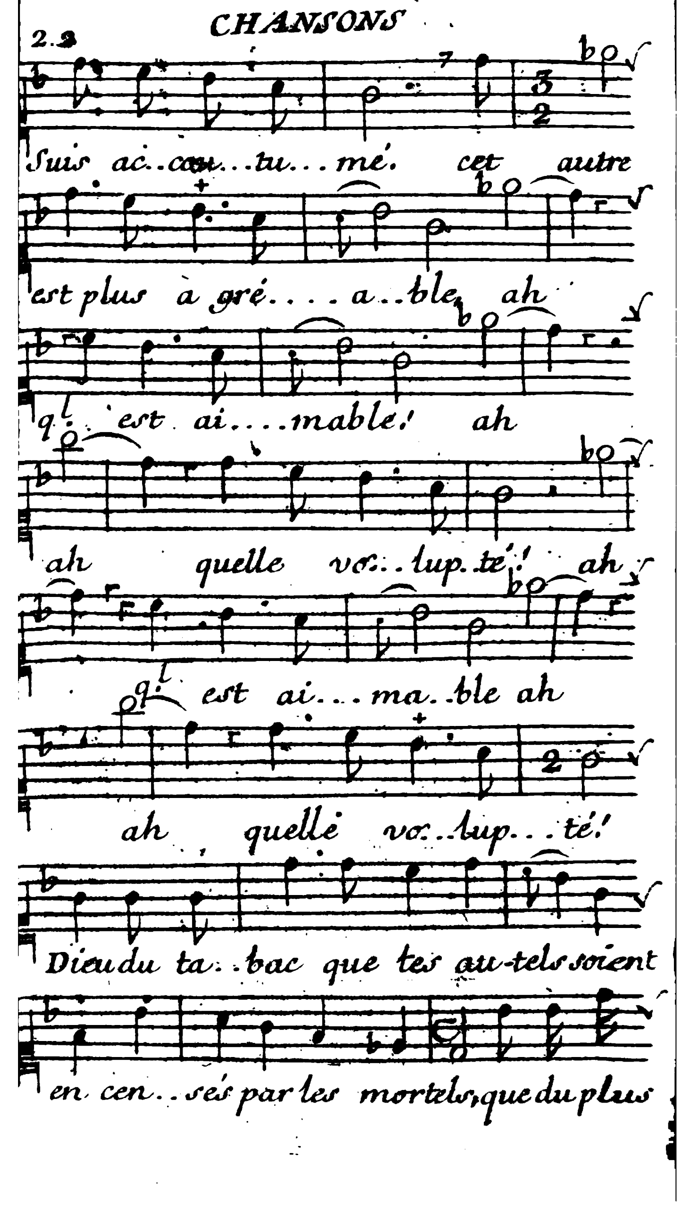

baume est doux'em-baumons no., em-bau-
mons nous. . .po. du. .rer. . . . .
plus long tems en vi. . . . . .e.
Bim bam bom en ten. .dez
vous les grosses cloches. bin bam.
bom. qu'd. j'entends sonner sur ce
ton, je me sou-viens toujours qu'hi-
er ma femme est mor. . .te; le


tems n'affoiblit point v-ne douleur si...
forte, el..le re doublea ce lu....
gu..bre son bimbambompo. é-..gay..
..er ce bimbam bom, fai..sons vn
autre ca..ril...lon, ca-ril-lon du
verre, de la pinte et du fla - con. la
pauure femeelleest en terre; je l'aimois
tant, buvons po. elle en ca..ril...lon, chc


quons le Verre en ca- .ril- . .lon, en. . .
double caril- .lon, en double ca- .ril. . .
. .lon, tirés du bon vin bim- . .bim
bom bim bom. E. . .xer çons nos sur
ce jambon et sau-cis. . .son n'est il :
pas bim bom bim bom? et ta. tons
donc de ce din-don din don din dan
don. . . . din dan don din dan don


....ma femme est en terre, ah q.l est
bon ce ca ril..lon! ma femme est en
terre, ah q.l est bon ce ca ril..lon!
11. D'ou me vient cet te sombre hu:
:meur! pourquoy mes foi...bles yeux
quit...tent ils la lu..mier..e! pour:
:quoy suis je ac ca...blé d'une tris:
:te lan gueur! ah ah je

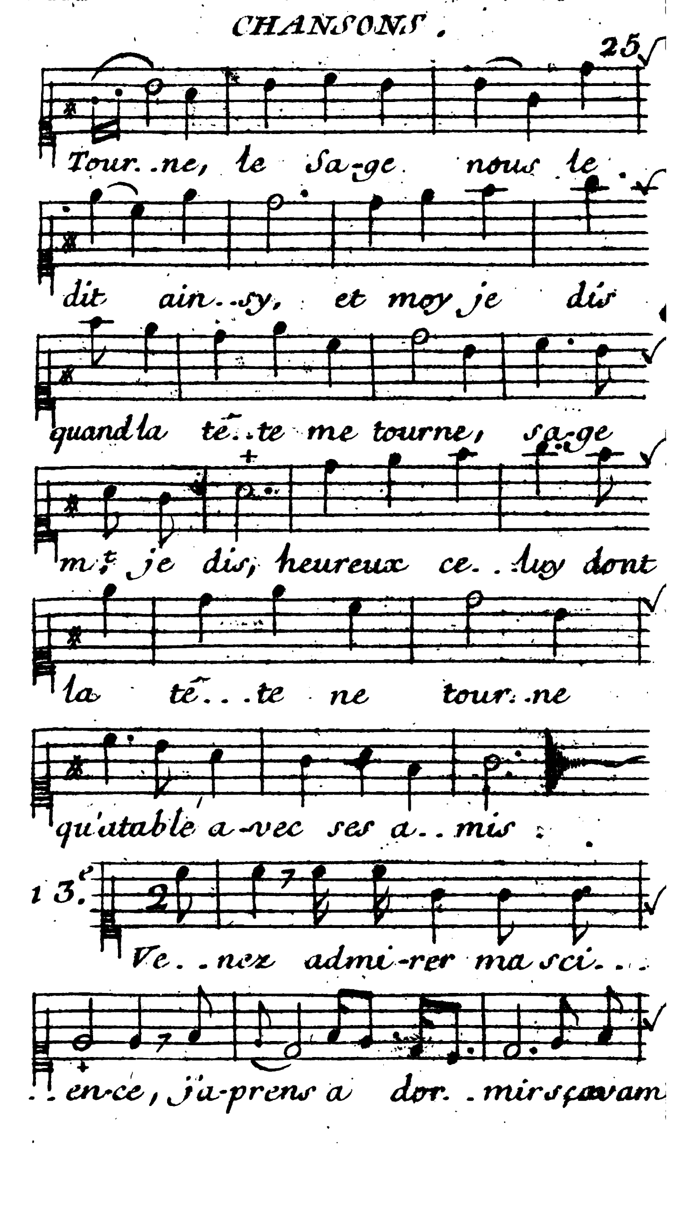

CHANSONS.
31
point ma ta-ba tie..re, point de ta...
..bac, hé las! plaisir, Santé, ra...
..son, viva..ci...té, tout avec
mon tabac est resté sur ma..table.
a..mi se cou...rable te..
tien est il bon? de tes table;
il est parfu..mé! a..de-sim, ad..
..sim, a..de Simple ta..bac je


Suis ac..cou..tu...mé. cet autre
est plus à gré....a..ble, ah
q.l est ai....mable! ah
ah quelle vo..lup.té! ah
q.l est ai...ma..ble ah
ah quelle vo..lup...té!
Dieu du ta..bac que tes au-tels soient
en cen..sés par les mortels, que du plus


Noir pe..tun, mil.le pi..pes fu..:
mantes..te fournis.sent d'en cens,
que les beautés les plus char..:
mantes se bar...bouil....lent...:
.:de tes presents que tes dayens en:
chi-fre...nés chan...tent du-nez
:tes plaisirs, for..ce...nez,
et que po.. te rendra pro pi:

**

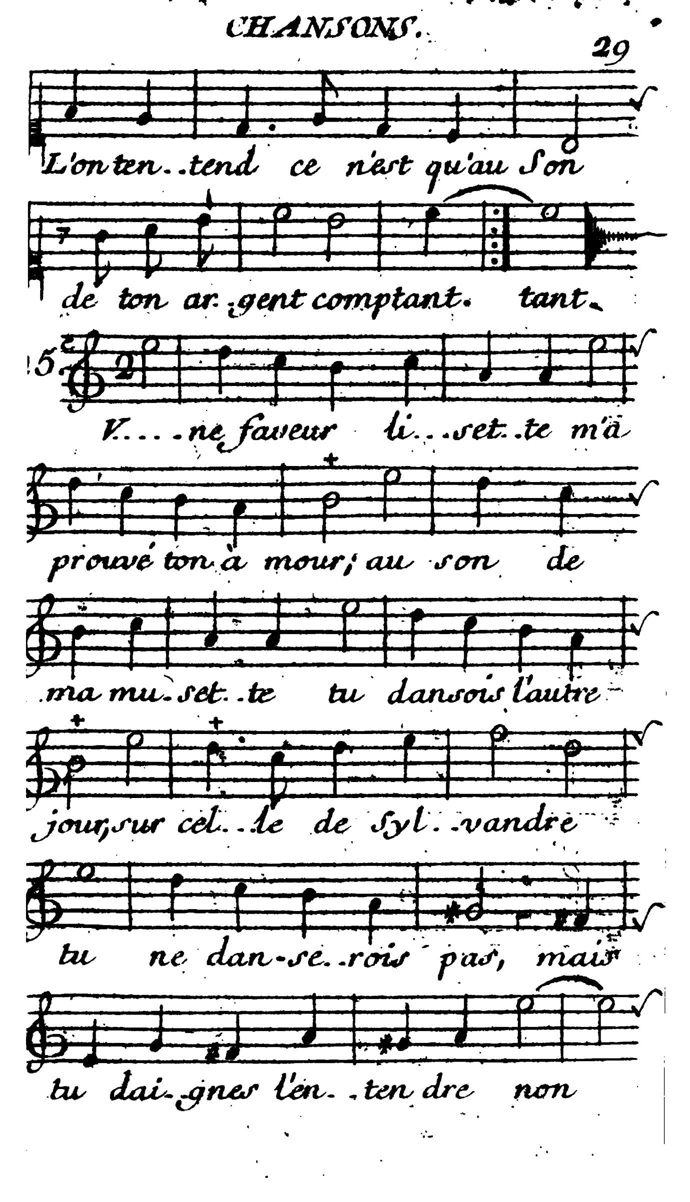

..ce ton temple..re...ten...tis-se d'E..
..ter..nuements et de re.. ni ..fle....
..ments ton temple..re..ten-tis-se d'E...
..ternuements et de re...ni.. .flements.
12
Quand on a beu la teste
tourne tourne tourne, a jeun la
te...te tourne aussi, a tout mor:
-tel la te-te tourne tour-ne

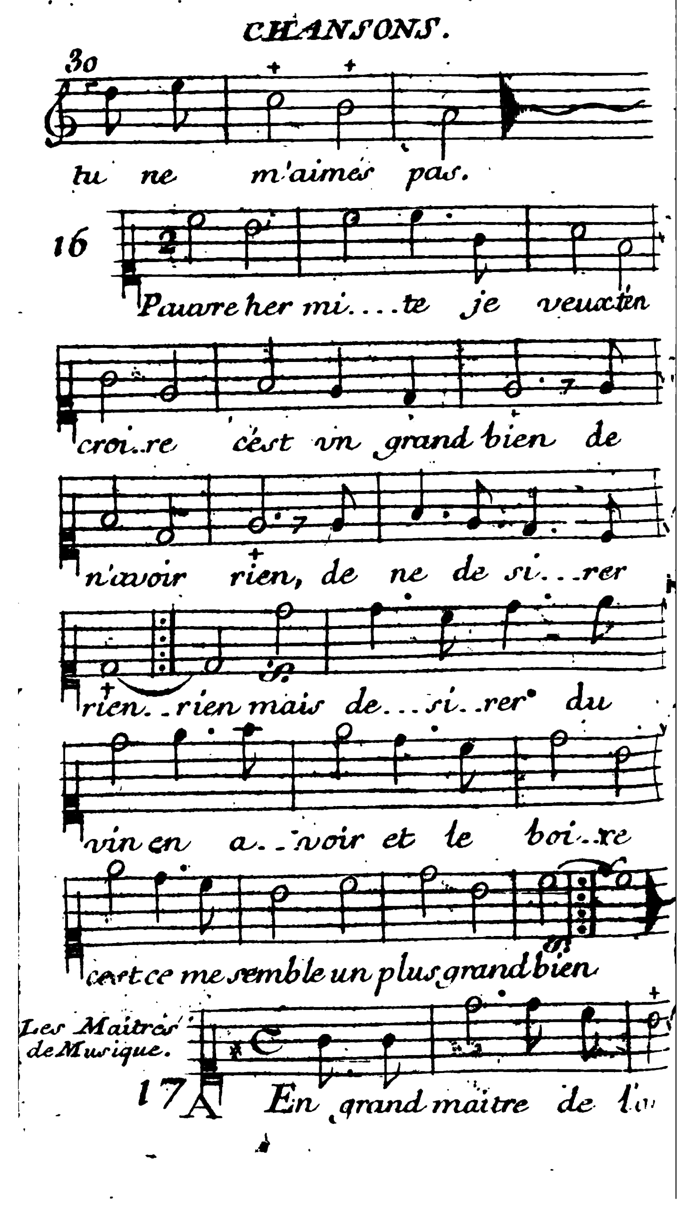

Tour..ne, le Sa-ge nous le
dit ain..sy, et moy je dis
quand la tê..te me tourne, sa-ge
m.t je dis, heureux ce..luy dont
la tê...te ne tour.ne
qu'a table a-vec ses a..mis
13.e
Ve..nez admi-rer ma sci...
..en-ce, j'a-prens a dor..mir sçavam


:ment comme l'on dort a l'audi...en......
..ce. Ve...ce. Ron-fles on-fle..ez
..ron.....-fle...ez gra-ve..-ment la..
tete le....vée, ouvrés les....
..yeux en...dor..mant et bâail-lés
ba:...a...a....ba...a..a...ba...
...a...a...a...ba.a.a..a...a..ail:
..les la bouche fer..mé...e, ba...


CHANSONS
27
a..a...a...a..a....a...a...a..a..
a..a..a...a...a..a...a...a..ail...
lez la bouche fer-mé.....e.
14
Ton...tems ton-tems est..pas:
sé...Vieil..le co..quette, ton-tim:
ton tim bre est cas...sé vieille pen-du..
le, tu re-pete a cinquante ans
le ca..ril..lon de la clo-chette


qui sonnoit lheure da mou..ret..te.
dans ton prin tems. tems. tu n'a....
..vois qu'a tin..ter et ta douce son..
..nette at ti roit mille amants mais apré..
..sent tonto...xin tin tant ne reveil...
..le per sonne; di..moy qd sur le
ten...dre ton ta gros. se clo..che
sonne ten-tend on non non si


L'on ten..tend ce n'est qu'au Son
de ton ar..gent comptant. tant.
5.
V....ne faveur li...set..te m'a
prouvé ton à mour; au son de
ma mu..set..te tu dansois l'autre
jour, sur cel...le de Syl..vandre
tu ne dan-se..rois pas, mais
tu dai..gnes l'en..ten dre non


CHANSONS.
30
tu ne m'aimés pas.
16
Pauvre her mi....te je veux t'en
croi..re c'est vn grand bien de
n'avoir rien, de ne de si...rer
rien..rien mais de...si..rer du
vin en a..voir et le boi..re
c'est ce me semble un plus grand bien
Les Maitres de Musique.
17 A
En grand maitre de


jé... don.né des le...çons, jé Sou=
=tiens.....la ca den..........ce
et jé por. .té les Sons...
(B) avec la lan.gue je fré...
...don..........................
...........ne comme Lambert. bert.
(C) dans le de-sert com-me Le camus
je la mente. q.d jentre en fureur.
(D)


Il est dangereux de m'en tendre;
mais passant du ter rible au:
(E)
: ten.....dre par B.mol. j'a dou:
:cis (F) la du...re....té d'un
ta le ra ta ri ta tu la le
ra la li la li re ta du r:
té d'un cœur. cœur. fin.
(A) D'embuys.
(B) Lambert.
(C) Le Camus.
(D) Lully.
(E) Dubousset.
(C) Les Vaudevill.
Gravé par Denise Vincent.

APPROBATION.

J'AI lû par ordre de Monseigneur le Garde des Sceaux, *Les Oeuvres de Monsieur Riviere du Freny*, & j'ai cru qu'on pouvoit en permettre l'Impression. A Paris le sept Mars 1731. MAUNOIR.

PRIVILEGE DU ROY.

LOUIS, PAR LA GRACE DE DIEU, ROI DE FRANCE ET DE NAVARRE: A nos amez & feaux Conseillers, les gens tenans nos Cours de Parlement, Maîtres des Requêtes ordinaires de notre Hôtel, Grand-Conseil, Prevôt de Paris, Baillifs, Senechaux, leurs Lieutenans Civils, & autres nos Justiciers qu'il appartiendra: Salut. Notre bien amé le Sieur CHARLES D'ALENÇON, Nous ayant fait remontrer qu'il souhaiteroit faire imprimer, & donner au Public les OEUVRES DU SIEUR DU FRENY, s'il nous plaisoit lui accorder nos Lettres de Privilege sur ce néceſſaires, offrant pour cet effet de les faire imprimer en bon papier & beaux caracteres, suivant la feüille imprimée & attachée pour modele sous

le contrescel des presentes. A CES CAUSES, voulant traiter favorablement ledit Sr. Exposant, Nous lui avons permis & permettons par ces presentes de faire imprimer lesdites Oeuvres ci-dessus specifiées, en un ou plusieurs volumes, conjointement ou separement & autant de fois que bon lui semblera, sur papier & caracteres conformes à ladite feüille imprimée & attachée sous notredit contrescel, & de les faire vendre, & débiter par tout notre Royaume pendant le tems de six années consecutives, à compter du jour de la date desdites presentes; faisons défenses à toutes personnes de quelque qualité & condition qu'elles soient, d'en introduire d'impression étrangere dans aucun lieu de notre obéïssance; comme aussi à tous Imprimeurs-Libraires, & autres, d'imprimer, faire imprimer, vendre, faire vendre, debiter, ni contrefaire ledit Livre ci-dessus exposé en tout ni en partie, ni d'en faire aucuns extraits, sous quelque prétexte que ce soit, d'augmentation, correction, changement de titre, même en feüilles séparées ou autrement, sans la permission expresse & par écrit dudit Sr. Exposant, ou de ceux qui auront droit de lui, à peine de confiscation des Exemplaires contrefaits, de six mille livres d'amende contre chacun des contrevenans, dont un tiers à Nous, un tiers à l'Hôtel-Dieu de Paris, l'autre tiers audit sieur Exposant, & de tous dépens, dommages & interêts; à la charge que ces présentes seront enregistrées tout au long sur le Registre de la

Communauté des Imprimeurs & Libraires de Paris, dans trois mois de la datte d'icelles; que l'impression de ces Livres sera faite dans notre Royaume, & non ailleurs, & que l'Impetrant se conformera en tout aux Reglemens de la Librairie, & notamment à celui du dixiéme Avril 1725. Et qu'avant que de l'exposer en vente, les manuscrits ou imprimés qui auront servi de copie à l'impression dud. Livre seront remis dans le même état où les Aprobations y auront été données ès mains de notre très-cher & feal Chevalier, Garde des Sceaux de France, le Sieur Chauvelin; & qu'il en sera ensuite remis deux Exemplaires dans notre Bibliotheque publique, un dans celle de notre Château du Louvre, & un dans celle de notre très-cher & feal Chevalier, Garde des Sceaux de France, le sieur Chauvelin, le tout à peine de nullité des présentes; du contenu desquelles vous mandons & enjoignons de faire joüir l'Exposant ou ses ayans cause, pleinement & paisiblement, sans souffrir qu'il leur soit fait aucun trouble ou empêchement. Voulons que la copie desdites présentes qui sera imprimée tout au long au commencement ou à la fin dudit Livre, soit tenuë pour dûëment signifiée, & qu'aux copies collationnées par l'un de nos amez & feaux Conseillers & Secretaires, foi soit ajoûtée comme à l'Original. Commandons au premier notre Huissier ou Sergent, de faire pour l'exécution d'icelles tous actes requis & nécessaires, sans demander autre

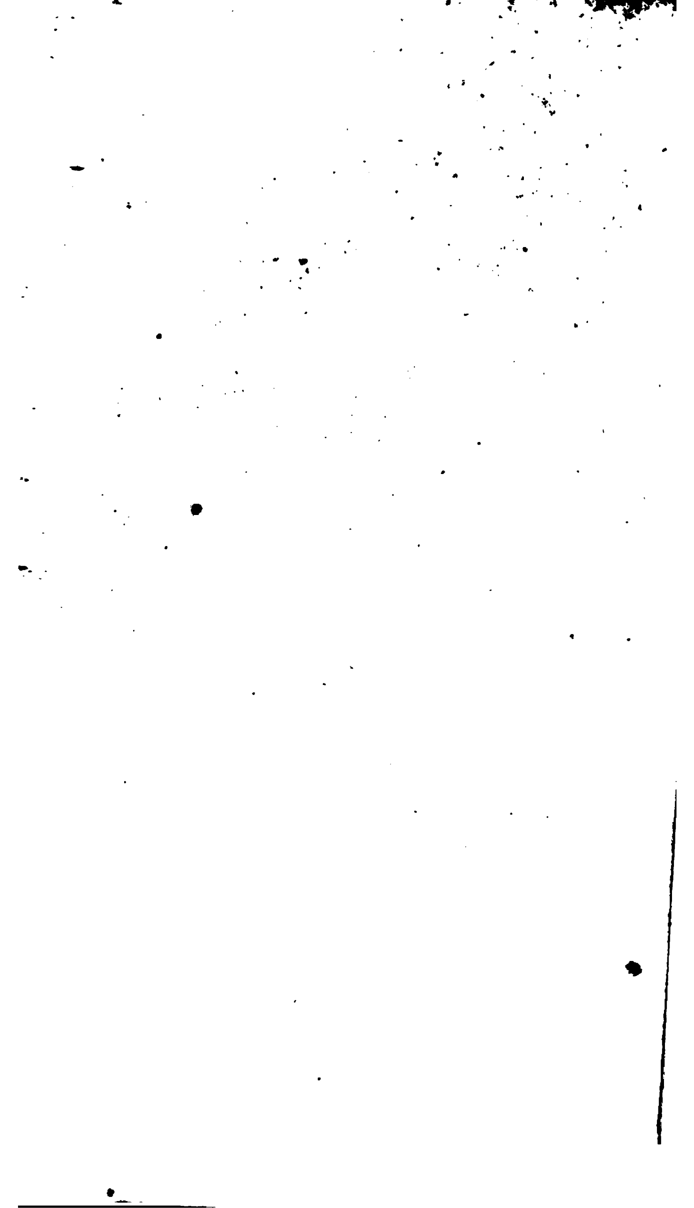
permiſſion, & nonobſtant clameur de Haro, Chartre Normande & Lettres à ce contraires. Car tel eſt notre plaiſir. Donné à Paris le troiſiéme jour du mois de Juin, l'an de grace mil ſept cens vingt-neuf, & de notre Regne le quatorziéme. Par le Roy en ſon Conſeil, SAINSON.

Regiſtré en conſéquence de l'Arreſt du Conſeil d'Etat Privé du Roy du 26. Septembre 1729. ſur le Regiſtre VII. de la Chambre Royale & Syndicale de la Librairie & Imprimerie de Paris No. 467. Fol. 412. conformément au Reglement de 1723. Qui fait deffenſes Art. IV. à toutes perſonnes de quelque qualité qu'elles ſoient, autres que les Libraires & Imprimeurs, de vendre, debiter, & faire afficher aucuns Livres pour les vendre en leurs noms, ſoit qu'ils s'en diſent les Auteurs ou autrement, & à la charge de fournir les exemplaires preſcrits par l'Article CVIII. du même Reglement. A Paris le 23. Novembre 1729.

P. A LE MERCIER, *Syndic.*

Je ſouſſigné ai cedé le préſent Privilege à M. Briaſſon ſuivant nos conventions. A Paris ce 22. Janvier 1730. D'ALENCON.

Regiſtré ſur le Regiſtre de la Communauté des Libraires & Imprimeurs de Paris, page 453. conformément aux Reglemens, & notamment à l'Arreſt du Conſeil du 13. Aouſt 1703. A Paris le 31. Janvier 1730. P. A. LE MERCIER, *Syndic.*



S. Zlatin
1.9.89
[VOLT.]







